

Dominique Lanni



Paul Morand

explorateur
des mondes noirs





Ethnologue et anthropologue de formation, docteur en langue et littérature françaises de l'université Paris-Sorbonne, Dominique Lanni est maître de conférences à l'université de Malte. Après plusieurs livres et de nombreux voyages de l'Âge classique, ses recherches actuelles portent sur Paul Morand et sur les écrivains-diplomates du dernier « grand siècle des voyages » : Paul Claudel, Saint-John Perse, Jean Giraudoux et Romain Gary.

en toutes lettres

Collection dirigée par
François Moureau

PAUL MORAND

EXPLORATEUR DES MONDES NOIRS

EN TOUTES LETTRES

Collection dirigée par François Moureau

***L'« Itinéraire de Paris à Jérusalem »
de Chateaubriand.***

L'invention du voyage romantique

Alain Guyot & Roland Le Huenen

Montaigne.

Les formes du monde et de l'esprit

Philippe Desan

Tête d'Or.

Le chant de l'Origine

Dominique Millet-Gérard

DOMINIQUE LANNI

Paul Morand
explorateur des mondes noirs
Antilles-États-Unis-Afrique
1927-1930



Ouvrage publié avec le concours de l'université Paris-Sorbonne

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

Extraits des *Carnets de voyage aux Antilles*

© Succession de l'auteur

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2014

© Sorbonne Université Presses, 2020

ISBN PAPIER : 978-2-84050-939-4

ISBN PDF : 979-10-231-1000-5

Maquette et réalisation :

Compo Meca Publihing (64990 Mouguerre)

Adaptation numérique Emmanuel Marc Dubois

PUPS

Maison de la Recherche
Université Paris-Sorbonne
28, rue Serpente
75006 Paris

sup@sorbonne-universite.fr

<http://sup.sorbonne-universite.fr>

Tél. (33) 01 53 10 57 60

Fax. (33) 01 53 10 57 66

À la mémoire de mes grands-parents
Pour mes parents et mon frère
Pour Justine, Quentin et Pablo
Pour Stefanie

Voyager, c'est fuir son démon familier, distancer son ombre,
 semer son double [...]. Mais déjà l'ennemi vous rattrape,
 il est sur vous : c'est fini.

Paul Morand, *Le Voyage* (1927)

Il y a certainement en nous quelque chose de nègre :
 crier, danser, se réjouir, s'exprimer, c'est être nègre.

Paul Morand, *Paris-Tombouctou* (1928)

Depuis un an, j'étudie votre race : je publierai sous le titre de
Magie Noire une série de petits tableaux qui seront comme des pro-
 jections lumineuses, sous différents angles, d'un problème central.
 Certains de ces tableaux vous amuseront, d'autres vous déplairont.

Avant de juger, attendez d'avoir lu tout le livre : je crois que ma
 grande sympathie pour les Noirs s'y verra avec évidence ; avant la
 plupart des Blancs, j'aurai cherché à dégager le génie de la race noire
 et à l'expliquer en France avec impartialité.

Paul Morand, « Ce que je pense de *La Revue indigène* »,
 Préface à l'*Anthologie de la poésie haïtienne indigène* (1928)

Avertissement

Pour ce qui est des majuscules et des accents, nous avons pris le parti de suivre les choix opérés par Paul Morand. Nous n'avons corrigé que les coquilles et fautes manifestes.

Introduction

L'insaisissable

« “[E]t maintenant, faites entrer les nègres !” et les nègres entrent dans notre décadence comme ils entrèrent dans Carthage et dans Byzance (car on revoit leur ricanement lippu au chevet de toutes les civilisations blanches moribondes) [...] ». De qui sont ces lignes ? « “[F]aites entrer les nègres !” crient ces “ménages modernes”, qu’on aperçoit derrière les petites annonces spéciales... Au réveil, dégrisés, les plus propres de ces couples-là sortent un révolver et se suicident »¹. De qui sont ces lignes ? De Marcel Jouhandeau ? de Robert Brasillach ? de Louis-Ferdinand Céline ? d’un ancien de la « Coloniale » ? D’où sont-elles tirées ? De *L’Invasion noire* ? Du *Crépuscule des nations blanches* ? De *Défense de l’Occident*² ? Elles ne sont ni des auteurs ni des ouvrages précités mais de Paul Morand. Et elles sont issues de l’une des nombreuses chroniques qu’il a rédigées et dont la majeure partie a reparu en volumes, intitulée « De l’air ! De l’air » et écrite en réaction à une série de crimes non élucidés particulièrement pervers et sanglants qui avaient suscité un profond émoi parmi la populace et déclenché l’ire de maintes personnalités, intellectuels et politiques confondus.

1 Paul Morand, « De l’air ! De l’air ! », dans 1933, n° 1. Rééd. dans *Rond-Point des Champs-Élysées*, Paris, Grasset, 1937, p. 12-15. Article vitupérant contre la prétendue inaction des autorités « à l’occasion d’une série de crimes sexuels et appelant au relèvement moral du pays ». « La dernière phrase de l’article : “Mais nous voulons des cadavres propres”, explique Michel Collomb, sera souvent citée à charge en lui donnant un sens politique. » (Michel Collomb, Préface à Paul Morand, *Romans*, éd. Michel Collomb, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2005, p. XL.)

2 Capitaine Danrit, *L’Invasion noire*, Paris, Flammarion, 1894 ; Maurice Muret, *Crépuscule des nations blanches*, Paris, Payot, 1925 ; Henri Massis, *Défense de l’Occident*, Paris, Plon, coll. « Le Roseau d’or », 1926.

Rarement jugement sur les Noirs aura été si acerbe, si féroce, si haineux. Certes, il date de 1933, an I du 3^e Reich, à une de ces heures sombres où, entre chien et loup, le racisme – légitimé par un arsenal de théories –, la xénophobie – dont les relents sont accentués par des tensions un peu partout en Europe –, et l'antisémitisme qui, comme les maladies chroniques, revient avec une périodicité aléatoire – sont de bon ton pour une partie de l'*intelligentsia* française dans une Europe qui se brunit. Cependant, si on peut comprendre l'émotion suscitée par cette série de crimes et admettre sans les cautionner pour autant les dérapages verbaux d'individus directement concernés, rien, absolument rien ne peut justifier un tel ton, une telle haine, un tel déversement d'insanités. Rien n'autorise à les justifier chez un écrivain qui, lorsque ces lignes paraissent, tient – chéri de ces dames et coqueluche du Paris mondain –, le haut du pavé, et réussit – privilège rare et précieux –, à se concilier les bonnes grâces de la critique et les faveurs du public. Mais ces lignes sont-elles pour surprendre chez Paul Morand ?

Non car il ne s'agit pas là d'un accident. Non si l'on se réfère à d'autres de ses litanies allègrement déversées dans ses chroniques, qui vitupèrent qui les juifs, qui les Jaunes, qui les Arabes, bref, tous les métèques, jusqu'aux insupportables envolées de son *Journal inutile*³, totalement inutile par l'acrimonie de nombre de ses propos. Non si l'on se réfère aux témoignages et confidences, souvent embarrassées – et embarrassantes –, de ceux qui l'ont connu et aimé, évoquant des propos loin de pouvoir être seulement qualifiés d'aigres-doux ou de peu amènes, tenus par les Morand, Monsieur et Madame.

Mais il y a un hic. Et il est de taille. En effet, la posture adoptée par Paul Morand à l'égard des Noirs ne serait aucunement problématique, s'il n'y avait aussi *Magie noire*, le troisième volet de sa « Chronique du xx^e siècle », consacré aux Noirs dans

3 Paul Morand, *Journal inutile*, t. I, 1968-1972 ; t. II, 1973-1976, éd. Laurent et Véronique Boyer, Paris, Gallimard, coll. « Les Cahiers de la N.R.F. », 2001. Voir Jérôme Garcin, « Oh, déchéance ! », *Le Nouvel Observateur*, 3 mars 2001 et Michel Collomb, « Sur le *Journal inutile* et sa réception critique », dans *Paul Morand : petits certificats de vie*, Paris, Hermann, 2007, p. 137-145.

les Antilles, en Afrique et en Amérique, s'il n'y avait aussi ses *Carnets d'un voyage aux Antilles*, s'il n'y avait aussi et encore un certain nombre d'observations consignées dans *Paris-Tombouctou*, s'il n'y avait, surtout, cette préface au *Paradis des Nègres* de Carl Van Vechten, et ces lignes insérées en guise de préface à l'*Anthologie de la poésie indigène*, l'ultime livraison des animateurs de l'éphémère *Revue indigène*, Daniel Heurtelou et Jacques Roumain, dans laquelle il annonce la parution à venir de *Magie noire*, précisant que sa « grande sympathie pour les Noirs s'y verra[it] avec évidence », et qu'« avant la plupart des Blancs, il aura[it] cherché à dégager le génie de la race noire et à l'expliquer en France avec impartialité ». « Sympathie », « génie de la race noire »... Morand a-t-il changé ? Est-ce le même homme qui a écrit ces lignes et les autres à quelques années d'intervalle ? Morand n'en est pas à une contradiction près. L'homme s'est beaucoup fui, plus qu'il n'a fui les autres ou fui ses responsabilités et choix, qu'il a toujours assumés⁴. Mais d'où lui viennent cette violence, cette haine, cet acharnement, d'une part, et cet intérêt, cette admiration, cette fascination, d'autre part ? Où est la légende ? où est la vérité ? Ces questions ne sont pas aussi simples qu'il y paraît de prime abord. On pourrait trancher aisément en mettant en parallèle la défense de la race blanche que prône Morand, ses autres « sympathies », son intérêt pour les thèses de Lucien Lévy-Bruhl et les écrits d'Arthur de Gobineau dont il ne goûte pas seulement la prose des *Nouvelles asiatiques*.

Ni règlement de compte, ni hagiographie, cet essai est une tentative de compréhension d'une pensée et d'un faisceau de regards singuliers sur le Noir au temps des Revues nègres, de la Harlem Renaissance et des Croisières noires. À Jean-José

4 Voir Ginette Guitard-Auviste, *Paul Morand (1888-1976), légendes et vérités*, Paris, Hachette, 1981. Rééd. : Paris, Balland, coll. « Biographies », 1984 ; Bruno Thibault, *L'Allure de Morand : du modernisme au pétainisme*, Alabama, Summa Publ. Birmingham, 1992 ; Éric Canal-Forgues et Pascal Louvrier, *Paul Morand. Le sourire du hara-kiri*, Paris, Perrin, 1994 et Gabriel Jardin, *Paul Morand, un évadé permanent*, Paris, Grasset, 2006.

Marchand qui lui demandera plus tard : « Vous avez écrit trois livres à la suite, qui ont contribué à lancer “la mode nègre”, vous avez été un des premiers à exalter la sensibilité des Noirs, est-ce que c’était une volonté de la révéler ? », Paul Morand répondra : « Bien sûr ! j’ai voulu expliquer l’histoire des Noirs, entre le Congo et Harlem, aux Français qui ne la savaient pas⁵. » Toutefois, de même que les intellectuels et le public français ne l’avaient pas attendu pour s’intéresser aux Noirs et à l’Afrique⁶, sa contribution ne saurait être réduite à un historique, ce qu’elle n’est par ailleurs absolument pas, étant plutôt un essai de compréhension d’un phénomène particulier, l’explosion de la race noire et le vif engouement dont elle fait l’objet, dans une problématique plus vaste, le conflit ou le choc des races.

Pour comprendre le cheminement de Morand, la courbe de ses certitudes et ses contradictions, retour aux textes donc. Retour à tous ses textes dans lesquels apparaît ou se profile un Noir. Des rencontres aux souvenirs en commençant par le plus ancien d’entre eux consigné en exergue de *Magie noire*, exergue qui nous servira de fil conducteur dans ce voyage au cœur des ténèbres morandiennes.

5 Paul Morand, *Entretiens*, Paris, La Table ronde, coll. « La Petite Vermillon », 2001, p. 85. Ce que nous a confirmé François Nourissier lors de l’entretien qu’il nous a accordé à son domicile en 2009.

6 Voir notamment Ada Martinkus-Zemp, *Le Blanc et le Noir. Essai d’une description de la vision du Noir par le Blanc dans la littérature française de l’entre-deux-guerres*, Paris, Nizet, 1975 et Jean-Marie Seillan, *Aux sources du roman colonial (1863-1914) : l’Afrique à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Karthala, coll. « Lettres du Sud », 2006.

Chapitre I

« Au seul souci de voyager »

Image

« 1895. – Charles, notre jardinier de Ris-Orangis, me montre le supplément illustré du *Petit Journal* sur lequel un soldat, coiffé d'un casque en pain de sucre, tue des Malgaches. Entrée des Français à Tananarive. Premiers souvenirs d'enfance¹. »

Paul Morand a sept ans. Ce supplément dominical du *Petit Journal*, qui déjà charrie son lot de faits-divers, avec son grand format, ses couleurs vives et sa couverture en pleine page, est l'ancêtre d'*Ici Paris* et de *Match*. Déjà priment en effet le poids des mots et le choc des images. Ce sont là les premiers souvenirs « africains » de Paul Morand. Les faits sont les suivants : les Malgaches ayant rejeté le projet de protectorat soumis en octobre 1894, le gouvernement Ribot diligente une expédition militaire ne comptant pas moins de quinze mille hommes afin de prendre la capitale, Antananarivo, d'étouffer le feu qui couve et de décourager définitivement la moindre velléité de rébellion, le plus infime frémissement de révolte. La mission est confiée au général Duchesne, colonial expérimenté, légende vivante des campagnes victorieuses du Tonkin et de l'Algérie. L'homme porte beau l'uniforme et les favoris. Il est sûr de son fait, riche de son expérience, auréolé de son prestige. Mais la colonne qui débarque à Majunga s'enlise ; les chevaux, le matériel, tout s'embourbe, s'envase, du fait de l'état déplorable des

¹ Paul Morand, « Avant propos », dans *Magie noire ; Nouvelles complètes*, éd. Michel Collomb, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1992, t. I, p. 481.

routes et des chemins défoncés que les pluies ont transformés en immondes borbiers. Cinq mille hommes succombent incontinent aux fièvres et autres coliques dysentériques. Du fait de la faible résistance opposée par les Malgaches, Duchesne dépêche une avant-garde légère de quatre mille hommes pour s'emparer de la capitale, qui tombe le 30 septembre. De cette sanglante prise, la presse se fait l'écho ; car que sont les Malgaches sinon des Nègres ? Et le public est friand de ces images montrant la « Coloniale » occupée à mâter les insoumis, rappelant par la même occasion qui est le maître et qui est l'esclave, où est la place du Blanc et où est celle du Nègre. C'est l'époque où les « races supérieures » sont convaincues d'avoir un devoir à l'égard des « races inférieures », d'être investies d'une mission civilisatrice pour les extirper des ténèbres et les mener à la lumière, et de devoir faire profiter aux peuples attardés de leur supériorité intellectuelle, scientifique et technique. Tout est bon pour justifier la colonisation : le rappel de l'existence d'une traite traditionnelle, de l'anthropophagie, du despotisme des roitelets, des mutilations...

En 1885, Jules Ferry déclarait : « Les races supérieures ont un droit sur les races inférieures. Je dis qu'il y a pour elles un droit parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures². » En conférant au concept de race un statut scientifique, les anthropologues ont apporté une légitimité aux colonialistes. Si une opposition à la colonisation se manifeste très tôt en réunissant politiques conservateurs comme libéraux, parallèlement se développe un « socialisme colonial » qui voit dans la colonisation une « mission civilisatrice ». Un discours anarchiste s'affirme dans le journal satirique *L'Assiette au beurre*, dont certains textes et dessins sont d'un cynisme féroce pour mieux fustiger les crimes perpétrés au nom de la civilisation. Mais *in fine* la colonisation s'impose au nom des valeurs républicaines universalistes.

2 Cité dans Pascal Blanchard et Nicolas Bancel, *De l'indigène à l'immigré*, Paris, Gallimard, coll. « Découvertes », 1998, p. 17.

Pacifier, conquérir, coloniser : tels sont les maîtres mots de la politique extérieure de la France que la presse glorifie *via* les illustrations colorisées de ses suppléments donnant à voir des peuples faisant fièrement allégeance. L’Afrique de l’Ouest, Madagascar, l’Indochine, la Tunisie, le Maroc... À la tête d’un vaste empire, la France est la seconde puissance coloniale au monde après l’Angleterre. Le petit Paul est-il déjà sensible à ces questions de race ? Rien n’est moins sûr. Paul Morand est issu d’un milieu ouvert aux arts plus qu’à la politique. Son père, Eugène Morand, auteur dramatique et peintre³, passe tantôt pour un original, lorsqu’il abandonne la femme qu’il vient d’épouser pour courir le monde, et tantôt pour un homme de principes quand, à Venise, il reconnaît bien se garder de serrer la main à un pédéraste « sans se douter qu’il ne faisait que ça toute la journée⁴ ». Mais l’homme est cultivé, curieux, féru de modernité. Anticonformiste, bohème, mais il a un goût sûr. Angliciste et anglophile : il aime recevoir Oscar Wilde, Frank Harris, l’extravagant Alfred Douglas, ami de Wilde, et Francis Thompson, le poète mystique. Proche des symbolistes, et ardent défenseur d’une poésie exigeante, mallarméenne, il a aussi ses entrées dans le « Tout-Paris » des musiciens, des acteurs, des chanteurs d’opéra et des écrivains. C’est grâce à ces fameuses entrées que Paul rencontre la « divine » Sarah Bernhardt et, qu’invité dans son hôtel particulier, il échoue dans cet univers sombre

3 Auteur d’une pièce sur Bouddha, *Izeÿl*, jouée par la grande Sarah Bernhardt et Lucien Guitry en 1893, d’une autre pièce intitulée *Les Dramas sacrés* en 1893, d’un conte lyrique, *Grisélidis*, avec Armand Sylvestre, mis en musique par Jules Massenet et représenté à l’Opéra-Comique en 1901, et d’une allégorie, *Les Cathédrales*, en 1917, encore avec Sarah Bernhardt dans le rôle principal. Morand gardera longtemps des souvenirs attendris sur cette période : « Quand mon père faisait une pièce pour le Théâtre-Français, comme par exemple *Grisélidis* ou *les Dramas sacrés*, joués par Mme Bartet, Mounet-Sully et d’autres grands acteurs, il lui arrivait de peindre les décors, et même le rideau de scène de la Comédie-Française ! » (Paul Morand, *Entretiens*, Paris, La Table ronde, coll. « La Petite Vermillon », 2001, p. 12-13.)

4 « “Encore un de ces chevaliers de la manchette” ajoutait-il (on les reconnaissait, à cette époque, au mouchoir qui leur sortait de la manche). Les invertis, “cette partie réprouvée de la collectivité humaine” comme dit une lettre inédite de Proust, formaient une société secrète ; on ne saurait comprendre le *Temps perdu* si l’on oublie que Sodome représentait alors une malédiction. Même à Venise la pédérastie n’était que le plus discret des beaux-arts ». (Paul Morand, *Venises* [1971], Paris, Gallimard, coll. « L’Imaginaire », 2005, p. 40.)

où dominent les tentures chocolat et les tapis d'Orient, et où s'affairent au milieu des lionceaux, habilleuses et femmes de chambre, antre dont le côté sauvage, quasi magique, exotique, le trouble, et où il s'efforce dans son étroit costume d'écolier de se rendre invisible⁵.

L'Afrique, Paul va principalement la découvrir sur les cartes, les globes, les mappemondes et dans les livres. Les imagiers surtout. De 1896 à 1900, il effectue ses premières études à l'école Sainte-Marie de Monceau. Chez les maristes. C'est l'époque où la théorie de la hiérarchie des races est considérablement vulgarisée par les illustrations de scènes et types qui représentent des indigènes pour montrer leur diversité et leur variété. Outre la grande presse, *L'Illustration*, *Le Petit Journal*, *Le Petit Parisien* en tête, les manuels scolaires diffusent abondamment l'idée de hiérarchie des races, en soignant tout particulièrement la diffusion de stéréotypes négatifs : le sorcier, le roi-nègre, l'anthropophage...

Les images véhiculées des ressortissants des colonies françaises en Afrique du Nord, en Afrique Noire et en Asie du Sud-Est sont élaborées – procédé simple mais ô combien efficace – à partir d'un petit nombre de marqueurs sémantiques. Pour l'Africain, « les yeux en boule de loto, les lèvres lippues, les dents toutes dehors, le nez exagérément épaté, sont associés à l'idée d'infériorité, soulignée par le langage “petit nègre”, signe “évident” de l'incapacité des Noirs à assimiler la culture française ». Pour le Maghrébin, « les images mettent en avant le “nez sémite”, le visage luisant, en partie caché, l'aspect “fourbe” ». Chez l'Indochinois, « la petitesse de la taille renvoie à la faiblesse physique supposée, les yeux exagérément en amande et le regard fuyant suggèrent la duplicité »⁶. Seul échappe à ces stéréotypes l'indigène qui participe à la colonisation militaire de son pays.

5 Paul Morand, 1900, Paris, Éditions de France, 1931, p. 168-169. Voir Éric Canal-Forgues et Pascal Louvrier, *Paul Morand. Le sourire du hara-kiri*, Paris, Perrin, 1994, p. 23-24.

6 Pascal Blanchard et Nicolas Bancel, *De l'indigène à l'immigré*, op. cit., p. 21.

Paul n'est pas un élève aussi brillant que ses parents l'auraient souhaité, en dépit de son application et de sa docilité. Dans toute sa scolarité, il ne recevra « ni prix au concours général, ni récompense⁷ ». De l'école, il reconnaîtra volontiers n'avoir rien appris, et être allé puiser son savoir ailleurs. Dans *Réflexes et réflexions*, il écrira : « c'est par les illustrations des livres que j'ai appris l'histoire, par les images des poètes que j'ai compris la prose, et la géographie ne m'est entrée dans la tête que par un perpétuel décampement⁸ », laissant son imaginaire vagabonder : « du plus loin qu'il m'en souviennne, se remémorera-t-il, toujours cette envie d'être ailleurs, implacable, tenace comme une lésion, et les atlas toujours grand ouverts⁹ ». L'école l'ennuie profondément. Qu'il s'agisse de grammaire, d'algèbre, de géométrie... aucune discipline ne trouve grâce à ses yeux. Pas même la géographie – c'est à Venise qu'il prendra sa « première leçon de planète¹⁰ » – ou les belles-lettres – « les auteurs classiques ne me parlaient pas, concèdera-t-il au soir de sa vie ; ils avaient écrit pour un autre monde, pour les courtisans de Versailles, ou pour les professeurs ; rien, chez nos grands auteurs, ne m'intriguait, ne m'attachait, ne me scandalisait [...]»¹¹.

Heureusement, dans les ténèbres de cette désespérante grisaille, il y a Schwob. Marcel Schwob pour qui l'art, « à l'opposé des idées générales, ne décrit que l'individu, ne désire que l'unique¹². » Grâce à lui, Paul découvre l'univers de Daniel Defoe, les pérégrinations africaines de l'explorateur David Livingstone qui, ainsi qu'il le rapportera dans *Paris-Tombouctou*, lui ont

7 Paul Morand, *Mes débuts* (1933), Paris, Arléa, 1994, p. 10.

8 Paul Morand, *Réflexes et réflexions*, Paris, Grasset, 1939, p. 67.

9 Paul Morand, *Rien que la terre* (1926), Paris, Grasset, coll. « Les Cahiers rouges », 2000, p. 30.

10 « L'école ne me fut qu'un long ennui, aggravé de blâmes, mérités, poursuit-il ; si l'encre me restait aux doigts, rien ne me restait dans la tête ; les livres, quel poids ! Transporter le Quicherat des Champs-Élysées à ce Monceau que nomment plaine ceux qui n'ont pas gravi chaque matin la rue de Courcelles, cassait mes épaules étroites de citadin. Le Macadam était dur à mes pieds, je pensais déjà à Venise, j'entendais célébrer cette ville-nénuphar, où chaque rue était la Seine ». (Paul Morand, *Venises*, *op. cit.*, p. 10.)

11 Paul Morand, *Venises*, *op. cit.*, p. 10-11.

12 Marcel Schwob, *Vies imaginaires* (1896), dans *Œuvres*, éd. Sylvain Goudemare, Paris, Phébus, coll. « Libretto », 2002.

insufflé « cette exaltante envie de partir », les *Voyages extraordinaires* de Jules Verne et avec Verne, une abondante littérature composée de récits d'expédition, reportages et comptes rendus, publiée dans des revues comme *Le Tour du Monde* ou le *Journal des voyages*. Une littérature presque oubliée aujourd'hui qui, quand ses auteurs ne se plaisent pas à évoquer la naïveté des nègres, leur insouciance, leur enjouement, leur propension à s'enthousiasmer pour un rien, décrivent une Afrique des cannibales, des rois nègres, des hommes-singes et des femmes blanches enlevées¹³... L'Afrique... cet espace qu'il vaut mieux examiner de loin, d'un ballon par exemple, quitte à y demeurer cinq semaines... Mieux, il va inviter Paul Morand à une « recherche précieuse de l'expression¹⁴ ».

L'Afrique est aussi à Paris. Ayant engagé des indigènes, des particuliers montent des spectacles qui ont tôt fait de séduire les Parisiens. Dahoméens, Somalis, Ashantis et Zoulous envahissent alors les jardins de la capitale¹⁵. Devant l'affluence, on construit des villages ; c'est le temps des « villages noirs », « nègres » ou « sénégalais ». Mais l'essentiel est à venir. Au soir de sa vie, dans *Venises*, Paul Morand livrera sur cette période ce constat plein d'amertume et de lucidité : « J'ai toujours ressenti l'enfance comme un état inférieur. J'étais sage, habitué à l'immobile, respectant l'économie, vertu théologale. J'arrivai à l'âge étudiant sans avoir rien aimé, rien compris, rien vu, rien senti¹⁶. »

En septembre 1900, Paul Morand intègre le prestigieux lycée Carnot. Ses espoirs, s'il en a jamais nourris à l'égard de l'institution scolaire, sont vite déçus. La philosophie, qui lui paraît n'être que « l'annexe d'un triste hôpital psychiatrique », le consterne ; la géographie, qui ne lui offre « qu'un catalogue de golfes et d'îles, un inventaire de cimes et de fleuves, un répertoire de pics

13 Sur cette imagerie : Jean-Marie Seillan, *Aux sources du roman colonial. L'Afrique à la fin du XIX^e siècle (1863-1914)*, Paris, Karthala, coll. « Lettres du Sud », 2006.

14 Sur l'influence de Marcel Schwob sur Paul Morand, voir Stéphane Sarkany, *Paul Morand et le cosmopolitisme littéraire*, suivi de *Trois entretiens avec l'auteur*, Paris, Klincksieck, 1968, note 31 p. 8.

15 Voir « Somalis à Paris en 1895 » et « Dahoméens à Paris en 1897 », dans Pascal Blanchard et Nicolas Bancel, *De l'indigène à l'immigré, op. cit.*, p. 19.

16 Paul Morand, *Venises, op. cit.*, p.14.

aussi dénudés que les montagnes de la Lune ; [et dont] il semblait qu'aucun homme n'y eût jamais habité » le déconcerte ; quant à l'Histoire, « ses cassures artificielles, ses fameux “tournants”, l'arbitraire découpage de ses règnes [lui] interdisent d'y rien voir que des batailles, ou des traités destinés à préparer de nouvelles batailles »¹⁷. Quant aux classiques, il les ignore, à l'exception d'*Hamlet* de Shakespeare dont son père et Schwob ont livré une pénétrante traduction¹⁸.

Adeptes du vagabondage, du dilettantisme, Morand sèche les cours de maths, de gym et d'anglais, leur préférant occasionnellement les champs de courses. Serait-ce là de la paresse ? Paul Morand ne se définit pas comme tel, se percevant plutôt comme un vagabond. Pour lui, l'élève paresseux est vicieux et l'élève vagabond, vertueux. Le premier « obéit à une passion profonde et digne d'encouragement, à ce *wanderlust*, à cet appel de l'inconnu qui fait les explorateurs, les découvreurs, les conquistadores, les créateurs d'Empire, les hommes vraiment libres¹⁹. » À défaut d'être un découvreur, un conquistador ou un créateur d'Empire, il couvrira les 9/10^e de la planète.

Toutefois, le fait marquant de cette année 1900, c'est l'Exposition universelle qu'accueille de nouveau, après avoir eu le privilège de la recevoir en 1889, Paris. L'Exposition universelle, c'est le monde dans une ville, une ville sous un globe, chaque pays étant un convive et chaque convive apportant en présents les richesses de son pays. L'événement est fortement médiatisé : l'affiche officielle est tirée et diffusée à soixante mille exemplaires. Est-ce là un signe du destin ? L'Exposition vient littéralement s'installer « à sa porte », entre le Champ-de-Mars et la butte de Chaillot. « J'ai pris le métro le premier jour, se plairait-il à raconter : il a été ouvert rue Marbeuf et j'ai été jusqu'aux Tuileries ! Ce fut mon premier grand voyage²⁰. » Sa première leçon de monde. Et le centre de ce monde-là, c'est alors le

17 *Ibid.*, p. 12.

18 William Shakespeare, *La Tragique histoire d'Hamlet, prince de Danemark*, trad. Eugène Morand et Marcel Schwob, Paris, Charpentier et Fasquelle, 1900.

19 Paul Morand, *Réflexes et réflexions*, *op. cit.*, p. 70.

20 Paul Morand, *Entretiens*, *op. cit.*, p. 20.

Trocadéro, avec ses villages indigènes, le village sénégalais, situé à la Porte Maillot et auquel on peut accéder pour un franc, le village malgache, le village arabe, le village cambodgien, tous conçus dans la continuité du village nègre, l'attraction phare de l'Exposition avec ses quatre cents figurants. Car les perles de la France, ce sont ses colonies. Et elle n'hésite pas à les exhiber. « Nègre coquet », « Arabe de la plaine », « Nègre du Soudan », « Sakalave de l'Ambougo », « Homme de Niam-Niam », « Guerrier de Souk », « Femme Swahili », « Abyssin », « Fille de Dinka »... Ses indigènes s'étalent partout. Relookée à la mode berbère, zouave, dahoméenne, la capitale change de visage, de couleurs, de parures et de costumes au gré des pavillons²¹.

Je garde d'elle un souvenir sûr : c'était une ville nouvelle et éphémère, cachée à l'intérieur de l'autre ; c'était tout un quartier de Paris qui se déguisait ; c'était un bal où les édifices se costumaient. Nos yeux d'enfants feuilletèrent, émerveillés, cet album en couleurs, cette caverne que l'étranger avait remplie de ses trésors²².

De cet insolite kaléidoscope qui diffuse parfums, saveurs, images, cris et chuintements, Paul devient vite un passionné, ne se lassant pas d'admirer les fétiches, masques et autres merveilles à la beauté troublante de cette terre encore méconnue qu'est le continent africain, terre de mystères et de superstitions, que les grandes puissances européennes se sont partagées comme on coupe un gâteau lors de la conférence de Berlin de 1885, flânant devant les bazars, en quête d'amulettes aux formules secrètes et de passes magiques²³. Bien qu'emblématique, cette exposition ne sera pas la seule à verser dans le colonial. Les grandes villes de province aussi. Marseille aura son Exposition coloniale en 1906 et recourra également à une impressionnante mise en scène exotique.

21 Voir Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire, *Culture coloniale, 1871-1931*, Paris, Autrement, coll. « Mémoires », 2008 ; Gilles Boëtsch, Pascal Blanchard, Nicolas Bancel et Sandrine Lemaire, *Culture coloniale de la Révolution française à nos jours*, Paris, CNRS/Autrement, 2008.

22 Paul Morand, 1900, *op.cit.*

23 Voir Nicolas Bancel, Pascal Blanchard et Françoise Vergès, *La Colonisation française*, Toulouse, Milan, coll. « Les Essentiels Milan », 2007, p. 14-15.

Autre image

« 1902. – On me conduit au Nouveau Cirque. Cake-walk. Un couple de nègres américains endimanchés, tenant à la main le bouquet de l'Olympia, cabrés, font irruption dans le xx^e siècle²⁴. »

Ce n'est pas la première fois que Paul assiste à un spectacle de cette nature. Deux ans auparavant en effet, il a pu en avoir un avant-goût lors d'un de ces après-midis de théâtre comme aiment tant à en donner les relations des Morand : « la célèbre Mrs. Moore présente chez elle les premiers nègres, les premiers minstrels, annonceurs du prochain cake-walk. Footit et Chocolat sortant du Nouveau Cirque, leurs décors simplifiés roulés sous les bras, viennent pour une parodie d'*Hamlet*²⁵. » Danse populaire née parmi les Noirs de Virginie à la fin du xix^e siècle, le cake-walk débarque sur les scènes des grandes salles européennes avec le xx^e siècle, en même temps que le music-hall. En deux temps et trois mouvements, il va enfiévrer toute une jeunesse²⁶. Mais, pour le jeune Paul, l'heure n'est pas encore à la bande des « Six » et au *Bœuf sur le toit*...

De 1902 à 1908, la famille Morand s'installe au Dépôt des marbres, au 182 ou 189 rue de l'Université dans une demeure cossue avoisinant les ateliers de ces artistes avant-gardistes que sont Rodin, Laurens ou Henri Martin. Là se croisent, comme dans les nouvelles et romans parisiens de Maupassant – dont Paul Morand sera féru –, peintres, musiciens, compositeurs et ténors, les uns français, les autres italiens, mais anglais pour la plupart. Dans la bibliothèque paternelle, Paul découvre le pessimisme noir du très sérieux Schopenhauer, *Nana*, *Germinal*, et *L'Assommoir* de Zola, *À rebours* d'Huysmans, dont le séduisent l'extrême dandysme et le désintéressement raffiné de Des Esseintes, mais aussi le *Journal d'une femme de chambre* et *Le Jardin des supplices*, de l'impétueux Mirbeau, romans dans

24 Paul Morand, « Avant-propos », dans *Magie noire*, éd. cit., p. 481.

25 Paul Morand, 1900, dans *Œuvres*, Paris, Flammarion, 1981, p. 407.

26 Parmi les films qu'a inspirés le cake-walk : Georges Méliès, *Cake-walk infernal*, 1903, Alice Guy, *Le Cake-walk du Nouveau cirque*, 1905.

lesquels les fantasmes et l'entrelacement des chairs sont décrits avec force délices. Lorsqu'il ne lit pas, il se passionne pour les courses automobiles, s'émerveillant devant les rutilantes carrosseries et les mécaniques qu'elles renferment. Lorsque ses droits d'auteur le lui permettront, il s'offrira les modèles les plus beaux, les plus véloces et les plus racés : Mercedes, Bugatti, Porsche...

En lieu et place d'étendues et avant de filer aux quatre coins du monde, Morand va surtout arpenter des villes, ces villes dont, enfant, il imaginait le monde peuplé. Été 1902, il s'évade à Londres. Sa première escapade dans la capitale anglaise. La première d'une longue série et le début d'une véritable idylle. En septembre 1904, il est à Venise, avec ses parents. Lorsqu'il la découvre, la Cité des Doges vit encore dans un autre temps. Si chaque voyage est une équipée, chaque retour au lycée se fait plus pénible. D'autant plus que Morand a la désagréable impression qu'on lui a menti et qu'on l'a délibérément tenu dans le mensonge en lui dissimulant l'histoire des grandes civilisations, celle des explorations, en lui laissant ignorer les classiques du patrimoine littéraire mondial²⁷. En 1905, Paul a dix-sept ans. Une formidable envie de mordre la vie à pleine dents s'empare furieusement de lui. Usant de la métaphore sportive qu'il affectionne tout particulièrement, il écrira dans *Venises* :

[...] j'ouvris la fenêtre ; l'air du stade entra ; l'herbe élastique, la cendrée des pistes, la boue du rugby où tant de statues instantanément se sculptent dans la boue, les plongeurs de rares piscines, les épées résonnant sur les coquilles dans les salles d'escrime... Soudain, c'était vivre ! Jusque-là, j'avais avancé comme un automate remonté par une main inconnue ; à ce sommeil vertical je n'échappai que par l'exercice, grâce à quoi

27 « Ce qui me frappe, en prenant un long recul, ce sont les omissions bizarres, les silences, tendancieux peut-être, du premier enseignement que je reçus. On me cachait la préhistoire, la Bible, Byzance, la Chine, l'Extrême-Orient, les États-Unis, la Russie, les religions, la musique ; je sortis du lycée n'ayant connu ni les noms, ni les périples des voyageurs illustres, ignorant tout de la géographie économique, de l'histoire de l'Art, de la biochimie, de l'astronomie ; n'ayant lu ni Montaigne, ni Hugo, ni Baudelaire, ni les poètes Louis XIII, ni Dante, ni Shakespeare, ni les Romantiques allemands, etc. » (Paul Morand, *Venises*, *op. cit.*, p. 12.)

je compris qu'on ne vit qu'une fois et qu'il faut y apporter toute l'attention possible²⁸.

En juin, il passe son baccalauréat mais échoue à l'oral de philosophie, conséquence du peu d'intérêt qu'il a manifesté pour cette discipline. Est-ce le destin ? sa bonne étoile ? Il est des échecs qui changent votre vie. Celui-ci en est assurément un puisqu'il lui offre de rencontrer à Munich le répétiteur que son père, nommé commissaire pour l'Exposition des Arts décoratifs, lui a trouvé sur les recommandations du ministre de France en Bavière. En Jean Giraudoux, ancien élève de l'ENS, éminent germaniste, de six ans son aîné, qui y est alors correspondant pour *Le Figaro*, Paul Morand trouve plus qu'un répétiteur. Il rencontre quelqu'un qui lui apprend à voir les choses différemment, à boire, festoyer, profiter de chaque moment de l'existence, bref, ce que Paul n'a jamais eu jusqu'alors : un frère²⁹.

De retour à Paris en septembre, Paul bachotte et vient finalement à bout d'Aristote et de toute la philosophie : il réussit son grand oral. Le bon souvenir des pavillons exotiques de l'Exposition lui ayant donné le désir de préparer le Borda, son baccalauréat en poche, il s'inscrit à l'École libre des sciences politiques, rue Saint-Guillaume et à la Faculté de droit de l'Université de Paris, à défaut de l'École navale, qu'il souhaitait rejoindre pour voyager, mais dans laquelle il ne peut être admis au vu de ses trop faibles résultats en mathématiques et de l'aversion irréversible qu'il nourrit et nourrira toujours à l'égard de cette discipline³⁰.

28 *Ibid.*, p. 16-17.

29 Paul Morand, *Giraudoux. Souvenirs de notre jeunesse*, suivi de *Adieu à Giraudoux*, avec des lettres et documents inédits, Genève, La Palatine, 1948. Sur cette indéfectible amitié : Michel Collomb, « Du bon usage de l'amitié : Morand et Giraudoux », dans *Paul Morand : petits certificats de vie*, Paris, Hermann, 2007, p. 65-73.

30 « Je rêvais d'entrer au Borda. À cette époque, l'officier de marine avait conservé toute sa cote littéraire et sentimentale, qui, depuis la guerre, s'est reportée sur les matelots. Mais, pour devenir officier de marine, il faut savoir les mathématiques. Or, j'étais incapable de faire une soustraction (et je le suis encore). Au bachot, sommé de définir le cercle, je répondis à l'examineur en géométrie que "le cercle était un rond". C'en fut assez, vous pensez bien, pour me fermer à jamais les "math elem" ». (Paul Morand, *Mes débuts*, *op. cit.*, p. 12-13.)

Mais entre courses et bains, après-midi studieuses et soirées festives, l'été munichois passé avec Jean lui a insufflé un désir nouveau : celui d'apprendre, de connaître, de savoir... Rue Saint-Guillaume, à l'école des futurs diplomates et administrateurs français et étrangers, il suit entre autres cours l'enseignement d'Albert Sorel, auteur de *L'Europe et la Révolution française*, sur l'histoire diplomatique de 1789 à 1878, qui va profondément le marquer et le convaincre de la nécessité des études historiques. Après le décès de Sorel, il suit les cours de son remplaçant, Albert Vandal, spécialiste de Napoléon I^{er}, le cours d'Anatole Leroy-Beaulieu sur l'Europe contemporaine, les cours d'histoire des idées politiques donnés par Élie Halévy et Lucien Lévy-Bruhl, « spécialiste de la philosophie allemande » qui se livre à une lecture et un commentaire sourcilieux d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, qu'il qualifie de « pangermanisme doctrinal » et les cours d'Émile Bourgeois, auteur d'un manuel de politique étrangère, excellent pour la préparation des concours des affaires étrangères. C'est alors que lui apparaît la vision d'une Afrique française : « la carte de l'Afrique coloniale paraissait rose³¹ ». C'est le temps des cartes dont chaque couleur renvoie à une nation ou un empire colonial. Avec le gigantesque Congo, le petit royaume de Belgique se taille en Afrique une part de lion, qui lui permet de tenir la dragée haute à la France et à l'Angleterre³².

1906 : Morand est animé par un puissant désir d'évasion et de liberté... « L'indécision de mon caractère cédait la place à une foi éclatante : j'échapperais ; je ne savais à quoi, mais je sentais que le sens de ma vie serait tourné vers le dehors, vers ailleurs, vers la lumière ; pas demain, tout de suite [...]»³³. 1908 :

31 Paul Morand, 1900, *op. cit.*

32 Sur cette période, voir Stéphane Sarkany, *Paul Morand et le cosmopolitisme littéraire*, *op. cit.*, p. 1-37.

33 « "Tu es une brute", me disait Giraudoux. Dans le même temps s'amorçait ce battement d'un pendule qui ne m'a plus quitté, un goût, sans doute prénatal, du resserrement, contrastant avec cette passion de l'espace qu'annonçait la puberté ; le bonheur de vivre dans une chambre étroite contrarié par l'ivresse du désert, de la mer, des steppes. Je haïssais les clôtures, les portes ; frontières et murs m'offensaient ». (Paul Morand, *Venises*, *op. cit.*, p. 26.)

Morand n'accepte plus de perdre son temps. Mais comment l'accepter lorsqu'on a vingt ans et qu'on ne rêve que de courir le globe. À défaut de voyager, il lit : Claudel, Saint-John Perse, Larbaud, les *Illuminations* de Rimbaud, dont le fascinent les singulières associations et les images fulgurantes ; Nietzsche, en vogue dans les revues comme *L'Ermitage*, *La Revue blanche* et le *Mercur de France*, dont on retrouvera dans *Magie noire* « le culte de l'instinct vital primant sur l'intelligence » ; *Les Origines du cosmopolitisme littéraire*, de Joseph Texte, *Les Immémoriaux* et *René Leys* de Victor Segalen, les *Nouvelles asiatiques* et *La Guerre des Turcomans* d'Arthur de Gobineau, dont il a déjà goûté avec délices *Les Pléiades*. Revenant sur sa découverte de Gobineau, Morand raconte : « C'est un de mes camarades des sciences politiques, Mochovsky, un jeune juif, comme tous les juifs de cette époque-là d'idées très avancées et en même temps très averti de toute la "littérature anti-manuels", qui m'a dit : "Mais il faut lire Gobineau, c'est prodigieux". J'ai lu les *Nouvelles asiatiques* et comme j'avais eu toujours envie de voyager, lire les *Nouvelles asiatiques*, *La Guerre des Turcomans*, fut un voyage comme on n'en faisait déjà plus [...]»³⁴ ».

Dans son introduction aux *Nouvelles asiatiques*, Gobineau écrit : « C'est parce que les hommes sont essentiellement différents que leurs passions, leurs vues, leur façon d'envisager eux-mêmes les autres, les croyances, les intérêts, les problèmes dans lesquels ils sont engagés, c'est pour cela que leur étude présente un intérêt si varié et si vif³⁵... » Son but est de donner à voir les figures de différentes nations avec leurs mœurs et coutumes. « Une série de nouvelles [...] m'a permis d'examiner et de rendre ce que je voulais reproduire sous un nombre d'aspects beaucoup plus variés et plus grands³⁶. » Morand ne procédera

34 « [...] un voyage sous le Second Empire, poursuit-il, comme les voyages de Gautier ou de Flaubert, infiniment plus amusants que tout ce qu'on peut faire maintenant ». (Paul Morand, *Entretiens*, op. cit., p. 37.)

35 Arthur de Gobineau, *Nouvelles asiatiques* (1876), dans *Œuvres*, éd. Jean Gaulmier, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. III, 1987, p. 16.

36 *Ibid.*, p. 15-16.

pas autrement lorsqu'il composera *Magie noire*. Plus tard et du même Gobineau, il lira et disséquera *l'Essai sur l'inégalité des races humaines*.

Face à ce sentiment de vide, de néant, comment ne pas chercher, à défaut d'un coupable, un responsable. « Qui était responsable de ces lacunes ubuesques que la vie n'a pu combler, de cet enseignement étriqué, coincé entre le brevet primaire et l'agrégation, de ce paysage plein de trous où je sautais à cloche-pied : les programmes, les professeurs, ou mon défaut d'application et d'intelligence³⁷ ? » En dépit de ses interrogations, de ses doutes, Morand est brillamment reçu à son examen d'histoire diplomatique et s'inscrit pour la rentrée comme *non-collegiate* à Oxford. Il quitte donc Sciences-Po au fait des problématiques du temps et réfractaire aux généralités et idées reçues, mais n'ayant « faim de rien³⁸ ».

Avant de rejoindre Oxford, Paul Morand passe deux mois à Londres où, s'abandonnant au doux démon de la lecture, il dévore, goûte, hume, les « énervés de la Belle Époque » – le Sâr Péladan et Jean Lorrain –, les dramaturges élisabéthains – Ben Jonson –, mais aussi les préromantiques anglais : Thomas Gray, Young, Ossian, et Whitman, le premier vrai poète américain, à la British Library³⁹. C'est durant ce séjour qu'il découvre les sculptures nègres du British Museum. Tandis que dans l'hexagone, l'art nègre n'a pas encore révolutionné la création plastique, transporté par la puissante étrangeté qui se dégage de ces objets, Paul Morand noircit des carnets : « de dessins d'armes, de masques, de costumes polynésiens ». « [Ils] décel[ai]ent chez moi, relatera-t-il dans *Venises*, ce besoin d'évasion. Le British Museum n'était pas alors le musée scientifiquement ordonné qu'il est aujourd'hui ; il y régnait un magnifique désordre romantique et les objets du Zambèze voisinaient avec ceux de l'île de

37 Paul Morand, *Venises*, *op. cit.*, p.13.

38 *Ibid.*

39 Paul Morand, « Lettre à Marcel Schneider du 30 janvier 1970 », dans Marcel Schneider, *Mille roses premières*, Paris, Gallimard, 2004, p.26.

Pâques »⁴⁰. Et Morand de rêver de pénétrer les mystères des alcôves du musée d'ethnographie du Trocadéro, Derain lui ayant confié qu'il s'y trouvait encore dans les greniers « des caisses envoyées par des explorateurs et jamais ouvertes, pleines de dieux inconnus qui attendent le jour »⁴¹. À défaut de descendre le Zambèze, de se transporter sur l'île de Pâques ou d'explorer la Polynésie, Morand sillonne le Vieux Continent. En mars, il traverse la Belgique et la Hollande. Au printemps, il est de retour à Oxford. En septembre, il est dans la péninsule Italienne, quelque part entre Milan, Pise, Sienne, Orvieto et Venise.

En 1909, Paul rentre effectuer son service militaire à Caen. Le 19 février 1910, il est versé dans le service auxiliaire. « Mon nouvel emploi de secrétaire archiviste me donne de nombreux loisirs, écrit-il à son amie Lisette Haas. Vous pensez qu'en m'enfermant dans une bibliothèque on a déchaîné en moi le démon de la lecture, qui m'est un démon familier⁴². » Il lit tout ce qui lui tombe « sous la main » : Montaigne, Thackeray, Chesterfield, les Goncourt, Balzac, Huysmans, encore et toujours, Wells, Renan, *Le Voyage en Orient* de Nerval, le *Tom Jones* de Fielding, découvre les écrivains russes, Tolstoï et Dostoïevski, se passionne pour *Les Caractères* de La Bruyère.

Fin 1910, il se lance dans l'écriture des *Extravagants*, roman qui a pour cadre Londres, Oxford et Venise, et dont le protagoniste, Simon de Biéville, lui ressemble par bien des aspects. Un jeune homme bien sous tous rapports avide de découvrir le monde : Morand est lui-même la matière de son livre. Comment en effet ne pas rapprocher l'être de papier sur lequel le narrateur écrit : « Il éprouvait la nostalgie de l'univers, le mal de tous les pays », de l'être de chair qui ne peut retenir ce cri à la fois désespéré et enfantin dans une de ses lettres adressées à Lisette Haas : « Ma liberté, n. de D. ! J'ai la nostalgie de l'univers,

40 Paul Morand, *Paris-Tombouctou*, dans *Voyages*, éd. Bernard Raffalli, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2001, p. 16.

41 *Ibid.*, p. 15-16.

42 Paul Morand, Lettre à Lisette Haas du 15 février 1910, dans *Lettres à Lisette Haas (1908-1914)*, éd. Jean-Louis Chevalier, Paris, Éditions des Cendres, coll. « Correspondances », 1988, p. 84-85, ici p. 85.

j'ai le mal de tous les pays⁴³ ! » En octobre 1911, Paul est libéré de ses obligations militaires. Il quitte enfin Caen, « la ville sale » de Caen, au terme de « deux années mortelles ».

C'est en cette même fin d'année que paraît un recueil à la langue châtiée portée par un souffle neuf et chaud venu des îles, au lexique archaïque et précieux – « Azur ! nos bêtes sont bon-dées d'un cri ! / Je m'éveille, songeant au fruit noir de l'Anibe dans sa cupule verruqueuse et tronquée... » –, aux images puissantes – de « nègres porteurs de bêtes écorchées [qui] s'agenouillent aux faïences des Boucheries Modèles, déchargeant un faix d'os et d'ahan » –, et aux « rires dans le soleil » et qui s'ouvre sur ce verset :

J'ai une peau couleur de tabac rouge ou de mulet,
 j'ai un chapeau en moelle de sureau couvert de toile blanche.
 Mon orgueil est que ma fille soit très belle quand elle commande
 aux femmes noires,
 ma joie, qu'elle découvre un bras très blanc parmi ses poules
 noires ;
 et qu'elle n'ait point honte de ma joue rude sous le poil quand
 je rentre boueux⁴⁴.

Ce joyau, c'est *Éloges*, d'Alexis Saint-Léger Léger, qui incarne pour Morand « la grâce de la voile et toutes les musiques créoles mais sans l'essoufflement précoce des talents tropicaux »⁴⁵.

À l'automne, Morand s'inscrit en quatrième année à Sciences-Po, celle qui mène aux concours des Affaires étrangères et ouvre les portes du Quai d'Orsay. Printemps 1912, il est reçu major au concours des vice-consulats aux Affaires étrangères, le « petit concours » des Chancelleries, et attaché au Protocole. L'année suivante, au « grand concours », il rencontre enfin Alexis Léger dont le frappent « [le] mutisme, [la] voix douce et grave, ses complets de voyage, son œil immobile et plein de

43 Voir Paul Morand, *Les Extravagants. Scènes de la vie de bohème cosmopolite*, éd. Vincent Giroud, Paris, Gallimard, 1986 et *Venises*, op. cit., p. 55.

44 Saint-John Perse, « Écrit sur la porte », dans *Éloges ; Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1972, p. 36, 46 et 7.

45 Paul Morand, *Papiers d'identité*, Paris, Grasset, 1931, p. 162.

sagesse de perroquet hypnotiseur et ses grandes façons de vieille race créole ». « Les navigations solitaires sur des mers incertaines, ses aventures de carabin, ses écrits mythiques à la Conrad, à la Lafcadio Hearn, ajoute-t-il, admiratif, lui donnaient à nos yeux un prestige extraordinaire »⁴⁶. Pour son premier poste, Paul Morand ne quitte pas Albion. Le 13 mai, il est nommé en qualité d'attaché à Londres au service de l'ambassadeur Paul Cambon. Devant le peu d'intérêt que présente son travail, il n'a de cesse de s'évader. La diplomatie devient alors pour lui un art de vivre, une distraction permanente, un club de rencontres. Il fréquente les salons, devient le chéri de ces dames : Alice de Monaco, Lady Cunard, Lady Brooke ou Margot Asquith, l'épouse du Premier ministre... Ses nuits sont plus belles que ses jours. Morand est un tout jeune diplomate et déjà il séduit tandis que sa légende commence à se construire. Sa première mission n'est pas pour lui déplaire : il est chargé de porter la valise diplomatique à Constantinople et pour s'y rendre, il traverse l'Europe à bord du déjà magique Orient-Express.

Morand n'occupe cette fonction que depuis quelques mois lorsque, à la suite de l'assassinat de l'archiduc François-Joseph et de son épouse à Sarajevo, la Prusse et l'Empire austro-hongrois précipitent l'Europe dans un conflit dont nul ne mesure encore l'impact. L'Europe bascule dans la guerre. En dépit de son statut de diplomate, Paul Morand est mobilisé. Initialement rattaché au 4^e zouaves stationné au fort de Rosny-sous-Bois, il est détaché à la section du chiffre le 28 août 1914.

Nouvelle image

« 1914. – Septembre, 9 heures du soir. Les tirailleurs sénégalais descendent le boulevard Saint-Michel. Direction : la Marne⁴⁷. »

C'est au cours de l'été 1914 que les premiers contingents d'Algériens et de Sénégalais débarquent sur le sol français et sont envoyés combattre sur la Marne. Le courage et la loyauté dont ils

⁴⁶ Paul Morand, *Mes débuts*, op. cit., p. 29.

⁴⁷ Paul Morand, « Avant-propos », dans *Magie noire*, éd. cit., p. 481.

feront preuve, alliés aux lourdes pertes qui les frapperont, leur attireront rapidement, gloire et prestige de l'Empire obligeant, une vive sympathie dans l'opinion publique. Car désormais, le sauvage, le barbare, ce n'est plus le Nègre, reconnaissant des efforts et de la mission civilisatrice de la mère-patrie, qui prend les armes et se jette en première ligne pour la défendre ; non, le sauvage, le barbare, le vrai : c'est « le Boche ».

C'est sans doute l'une des dernières images que Morand capte avant de quitter la France. Finalement renvoyé, en qualité d'affecté spécial, à Londres, il y est de retour le 13 septembre, tandis que dans la Marne, déjà, la bataille fait rage. Alors que des hommes meurent, lui découvre « la perfidie des bureaux, la lâcheté des salons, la trahison des couloirs parlementaires, les demi-chantages, le bruit de la combinaison du coffre-fort s'ouvrant pour les fonds secrets, pour les "enveloppes" des journalistes⁴⁸. » Le 10 décembre, la commission de réforme le confirme à son poste.

1916 : c'est Verdun. Entre les nationalistes et les pacifistes aussi, la guerre fait rage. Le 31 juillet, Morand est de nouveau de retour à Paris où on vient de le nommer attaché de cabinet auprès du ministre des Affaires étrangères qui n'est autre à l'époque que Philippe Berthelot, le « seigneur-chat⁴⁹ ». Entre les deux hommes se tissent rapidement des liens d'estime mutuelle et de respect. Par l'entremise de Berthelot, Morand va rencontrer quelques-unes des personnalités les plus en vue de la bonne société parisienne : Madame de Polignac, la comtesse Greffulhe, Étienne de Beaumont, les Vilmorin, l'époustouflante Misia Sert, les Roumains : les poétesses Hélène Vacaresco et Anna de Noailles, la princesse Soutzo, Antoine Bibesco... « Plus encore qu'au prestige de ces grands noms, note Michel Collomb, Morand est sensible au grandiose qui accompagne l'effritement de cette société déclinante, partageant avec Proust le même ton de vénération moqueuse pour l'évoquer⁵⁰. »

48 Paul Morand, *Venises*, *op. cit.*, p. 78.

49 Daniel Rondeau, « Berthelot, le seigneur-chat », dans *Les Fêtes partagées. Lectures et autres voyages*, Paris, Nil, 1994, p. 89-94.

50 Michel Collomb, Préface à Paul Morand, *Romans*, éd. Michel Collomb, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2005, p. XII.

Le 16 août, jour de son entrée au Quai d'Orsay, Paul Morand commence à tenir son « journal d'un attaché d'ambassade »⁵¹. Consignant au jour le jour les intrigues amoureuses et petits meurtres entre amis, il se fait tour à tour chroniqueur mondain, échetier des spectacles, analyste politique... De la guerre, du front, il est peu question dans ces pages. Morand passe délibérément sous silence tout ce qui advient sur le front et dans les chaumières, estimant que ceux que la Providence, le Destin, ou les deux, ont mis à l'abri ont le devoir de faire profil bas. Le jour, il épéluche les dépêches, la nuit, il écrit, fréquente salons et grandes tables, se lie à Cocteau et aux musiciens du groupe des Six.

Nouvelle image

« 1916. – Septembre. Toute une soirée, un homme à l'accent créole, à la voix sourde comme celle d'un récitant de Conrad, me révèle la poésie des Antilles, la noblesse du rhum : c'est Saint-Léger Léger⁵². »

C'est au soir du 1^{er} octobre 1916 qu'est donné chez Larue un dîner en l'honneur d'Alexis Léger, lequel quitte le service de la presse étrangère du Quai d'Orsay, ayant été nommé troisième secrétaire d'ambassade à Pékin.

Il nous enchante, ou plutôt nous incante, en évoquant son enfance antillaise, l'éruption du mont Pelé. Il parle de la Martinique, de Saint-Léger-des-Feuilles, de l'îlot au nord de Pointe-à-Pitre où il naquit. Il parle du rhum, de la forme et du grément des yachts, de la supériorité de la goélette, des fourmis du Gabon, de Claudel. Une immense envie de voyage prend tous les convives⁵³.

51 Paul Morand, *Journal d'un attaché d'ambassade, 1916-1917* (1948), éd. Michel Collomb, Paris, Gallimard, 1996.

52 Paul Morand, « Avant-propos », dans *Magie noire*, éd. cit., p. 481.

53 Paul Morand, *Journal d'un attaché d'ambassade, 1916-1917*, éd. cit., p. 23. Sur Saint-John Perse, voir Paul Morand, « Saint-John Perse », dans *Papiers d'identité, op. cit.*, p. 162-167.

Morand est de ceux qui, avec Cocteau, Radiguet et les Six, assistent à *Parade*, le premier spectacle cubiste, créé à l'initiative d'Apollinaire, dans un décor de Picasso, sur une musique de Satie, et avec une chorégraphie de Massine. Dans sa Préface à *Du Monde entier au cœur du monde* de Cendrars, il écrira : « En 1916, Cocteau me fit mesurer mon retard, je rattrapai le temps perdu et, dès la générale de *Parade* au Châtelet, je pénétrai enfin dans le cercle enchanté de tous ceux qui eussent dû être mes amis depuis dix ans⁵⁴. » Le 28 octobre, Morand rencontre Claudel dont le surprend le côté « rustre », si peu en accord avec la finesse et la pénétration de *Connaissance de l'Est*.

« 1917 ! Fin de l'Europe ! Commencement du monde ! », écrira-t-il dans *Champions du monde*, en 1930⁵⁵. Le 4 mars 1917, Paul fait la connaissance de la princesse Soutzo – née Chrisoveloni, mariée à un prince roumain d'origine grecque, Dimitri Soutzo, dont elle s'est séparée après la naissance de leur fille –, grâce à Proust, qui l'a rencontrée au Ritz où elle donnait des dîners réunissant le Tout-Paris. Cultivée, polyglotte – elle parle grec, roumain, français, italien, anglais, allemand et latin –, elle est de trois, six ou neuf ans son aînée – nul ne le sait avec exactitude – mais peu importe la différence d'âge⁵⁶. Il tombe aussitôt sous le charme. Elle sera sa muse, sa chouette – surnom affectif qu'il lui a donné –, puis son épouse⁵⁷.

Moins fringant que Morand avec son allure d'instituteur, Giraudoux n'en est pas moins un grand voyageur. « Dans ma

54 Paul Morand, Préface à Blaise Cendrars, *Du Monde entier au cœur du monde*, éd. Claude Leroy, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 2006, p. 8.

55 « Naturellement, martèlera-t-il encore plus tard, le monde a complètement basculé en 1917, il faut bien se dire ça : que le vingtième siècle commence en 1917. Je l'ai répété souvent mais les gens n'arrivent pas à le comprendre : toutes les valeurs anciennes ont disparu [...] ». (Paul Morand, *Entretiens*, op. cit., p. 67.)

56 « La différence d'âge entre eux est impossible à connaître. Hélène a fait mentir tous ses papiers. Sa date de naissance valse d'une pièce d'identité à l'autre. 18 février 1879 ? 5 février 1882 ? 13 février 1885 ? En 1940, comme elle a près de soixante ans, elle retouche à la plume une carte d'identité délivrée par Vichy pour rajeunir de trois ans. Et allez trouver la vérité sur quelqu'un né au XIX^e siècle, à Galatz dans les Carpates ? ». (Jean-François Fogel, *Morand-Express*, Paris, Grasset, 1980, p. 73.)

57 Sur Hélène Morand, voir aussi Gabriel Jardin, *Paul Morand. Un évadé permanent*, Paris, Grasset, 2006.

chambre de jeune homme, qu'habite maintenant Giraudoux, note Morand dans son *Journal*, j'ai tracé au crayon bleu mes itinéraires, sur un planisphère. Giraudoux y a ajouté les siens, au crayon rouge. Il est très fier de me battre par 2 000 kilomètres »⁵⁸.

En octobre, Morand est nommé troisième secrétaire d'ambassade et affecté à Rome, ville pour laquelle il a une immédiate aversion. Il n'est pas fâché de la quitter lorsqu'en mai 1918, il est muté à Madrid, où il restera en place jusqu'à l'Armistice. Revenant sur cette période, il écrira plus tard : « Tout semblait promettre un libre échange des pensées et des corps, la circulation des richesses et des races, l'exploitation à ciel ouvert de tous les gisements de l'âme humaine⁵⁹. »

11 novembre : c'est l'Armistice. Répondant à ceux qui lui reprocheront son silence durant ces quatre années de boucherie, il écrira : « Je n'avais pas à protester parce qu'on avait sacrifié deux cent mille hommes pour passer une frontière, pas qualité pour parler au nom de mes frères encore en armes⁶⁰. »

Image encore

« 1919. – Darius Milhaud arrive du Brésil. Il décrit Bahia, la Rome noire, me joue de ces *sambas* nègres qui serviront bientôt à la musique de son *Bœuf sur le toit*⁶¹. »

Secrétaire de Paul Claudel, Darius Milhaud vient de passer trois ans au Brésil. Durant son séjour, il a visité Rio, Bahia... et s'est intéressé à la musique et aux danses des Noirs. Il ne s'agit pas là d'une passade ; du Brésil, Milhaud a rapporté des sons, des rythmes, des certitudes et, avant Morand, il va tenter de cerner l'âme noire, à travers des pièces endiablées mais aussi des notes, articles et conférences⁶². C'est chez lui que vont se retrouver pour un temps et tous les samedis soirs, Morand, Cocteau, Lucien Daudet, Jean Hugo, Radiguet, avant de faire la

58 Paul Morand, *Journal d'un attaché d'ambassade, 1916-1917*, éd. cit., p. 160.

59 Paul Morand, « Retour à l'occulte », dans *Le Réveille-matin*, Paris, Grasset, 1936, p. 23.

60 Paul Morand, *Venises*, op. cit., p. 76.

61 Paul Morand, « Avant-propos », dans *Magie noire*, éd. cit., p. 481.

62 Darius Milhaud, *Notes sur la musique. Essais et chroniques*, éd. Jeremy Drake, Paris, Flammarion, coll. « Harmoniques », 1992.

tournée des night-clubs à la mode : le *Blue Room*, le *Perroquet*, mais surtout au 28 rue Boissy d'Anglas, le *Bœuf sur le toit*. Dans une ambiance et un décor uniques, et sous le regard tout à la fois inquisiteur et amusé de *L'Œil cacodylate* de Picabia, parfois rejoints par Picasso et Drieu la Rochelle, ils vont mener la belle vie⁶³.

Morand publie son premier recueil de poèmes, *Lampes à arc*, avec son clin d'œil aux nuits de Proust, ses traversées de l'Europe à grande vitesse – « Déplacement » –, ses portraits de ville en miniatures – « Ravenne », « Saint-Sébastien », « Boulogne » –, son ode pleine de majesté à l'Angleterre – « Le chant de Charing Cross » –, ses instantanés du front mais surtout de l'arrière – « Déplacement », « Août-septembre 1914 », « Vacances »⁶⁴, ses dérapages déjà, et en double exemplaires – « Mort d'un Juif », « Mort d'un autre Juif » –. Saluant l'audace de son frère de cœur, Giraudoux lui écrit : « Tu es un *poeta minor* avec le sens de la *poesia minor* de l'époque. Au plus haut degré. Tu es un réchaud à exotisme⁶⁵. »

C'est cette même année que Morand rompt avec les dadaïstes français pour les raisons qu'il donnera dans une lettre adressée à Marie Laurencin dix ans plus tard, en août 1929 : « En 1919, quand je suis rentré à Paris, je les ai vus tous [les dadaïstes]. Nous étions bien d'accord que le monde était pourri. Eux lui ont tourné le dos, se bouchant le nez, délicats. Moi je me suis mis à dessiner ce que je voyais⁶⁶. » C'est le naufrage dont il a le sentiment d'être témoin qu'il décrira dans *L'Europe galante*.

63 Jean Cocteau a consacré une pièce à ce lieu : *Le Bœuf sur le Toit ou the nothing doing bar*, farce imaginée et réglée par Jean Cocteau, représentée pour la première fois le 21 février 1920, en matinée, à la Comédie des Champs-Élysées et à Londres, le 12 juillet 1920, au Coliseum, avec la musique de Milhaud.

64 Paul Morand, *Lampes à arc*, dans *Poèmes*, éd. Michel Décaudin, Paris, Gallimard, « Poésie », 1973, p. 23, 26, 31 et 37-40.

65 Cité dans Ginette Guitard-Auviste, *Paul Morand, 1988-1976. Légende et vérités*, Paris, Balland, 1984, p. 342.

66 Paul Morand, Lettre à Marie Laurencin, août 1929, dans *Lettres du voyageur*, éd. Michel Bulteau et Manuel Burrus, Monaco, Éditions du Rocher, 1988, p. 63-64.

Image suivante

« 1920. – Je rentre en France. Dans les bars d’après l’armistice. Le jazz a des accents si sublimes, si déchirants que, tous, nous comprenons qu’à notre manière de sentir, il faut une forme nouvelle. Mais le fond ? Tôt ou tard, me disais-je, nous devons répondre à cet appel des ténèbres, aller voir ce qu’il y a derrière cette impérieuse mélancolie qui sort des saxophones. Comment rester sur place, tandis que le temps glacé fond entre nos mains chaudes ? En route⁶⁷. »

Années vingt, années folles... Le jazz ramené par les soldats noirs américains marque puissamment de son empreinte ces années et la physionomie des bars... En janvier, Morand est nommé par Berthelot au Service des œuvres françaises à l’étranger. Il publie son second recueil de poèmes, *Feuilles de température*. Avec lui, il s’affirme en rivalisant avec les poètes les plus audacieux et les plus irrévérencieux de l’époque : Salmon, Reverdy, Soupault. « Je conduis ma journée à la vitesse du chemin de fer aérien, / j’invite mes amis par le mégaphone, / je déjeune debout, / les cours de la Bourse se dévident sur le plancher ; / le métropolitain me tremble dans les jambes. / J’aime ça. / Pendant ce temps, / sur un noir divan / ma femme tend ses seins à une amie » écrit-il dans « Business »⁶⁸. Vitesse, désordre moral, frivolité, profit... Avec ce recueil, Morand prend la température de l’époque. En septembre, longtemps après la publication de *Clarisse*, mais quelques mois seulement après la parution d’*Aurore ou la Sauvage* à la NRF, il fait paraître son troisième portrait de femme, *Delphine*, dans la revue *Les Écrits nouveaux*⁶⁹.

67 Paul Morand, « Avant-propos », dans *Magie noire*, éd. cit., p. 481-482.

68 Paul Morand, « Business », dans *Feuilles de température ; Poèmes*, éd. cit., p. 54.

69 « Lorsque je revins en France, au début de 1920, écrira-t-il plus tard à Jacques Doucet, j’eus l’idée de composer une troisième figure de femme qui compléterait le triptyque. L’image d’une jeune Française que j’avais rencontrée à Paris en 1916, dont la fin avait été fort pénible, me servit pour *Delphine*. Je la plaçai, pour plus d’unité, dans un paysage londonien. » (Paul Morand, Lettre à Jacques Doucet du 13 août 1922, dans *Lettres du voyageur*, op. cit., p. 64-65.) Voir Éric Canal-Forgues et Pascal Louvrier, *Paul Morand. Le sourire du hara-kiri*, op. cit., p. 123.

C'est cette année qu'est orchestrée une importante propagande d'Empire. Rappelant la nécessité de développer une campagne efficace, le ministre des Colonies, Albert Sarraut, écrit : « Il est absolument indispensable qu'une propagande méthodique, sérieuse, constante par la parole et par l'image, le journal, la conférence, le film, l'exposition, puisse agir dans notre pays sur l'adulte et l'enfant⁷⁰. » C'est une des missions de ce ministère de prendre en charge cette propagande.

En 1921, Paul publie *Tendres stocks* – « un titre agressif, faussement original et qui a vieilli⁷¹ » – qui réunit *Clarisse*, *Aurore* et *Delphine*, aux très en vue Éditions Bernard Grasset, avec une préface signée Marcel Proust, curieusement consacrée aux deux tiers à Anatole France⁷². En dépit de tout ce qui les oppose, l'un se meurt, l'autre vit à cent à l'heure, l'un est à la recherche du temps perdu, l'autre ne consent pas à perdre le moindre centième de seconde, une indéfectible amitié liera les deux hommes.

1921 et 1922 sont des années de voyages. Morand visite la Turquie, se promène en Irlande, retourne en Allemagne et découvre la Scandinavie.

Si *Tendres stocks* avait tout du coup d'essai, la parution coup sur coup d'*Ouvert la nuit* et de *Fermé la nuit*, fait assurément figure de coup de maître. En mars 1922, Morand publie *Ouvert la nuit*, à la NRF. L'ouvrage paraît barré d'un bandeau publicitaire « À ne pas laisser lire aux jeunes filles ». Dix mille exemplaires seront vendus en quelques jours et cinquante mille à la fin de l'année⁷³.

70 Pascal Blanchard et Nicolas Bancel, *De l'indigène à l'immigré*, op. cit., p. 31.

71 Paul Morand, *Mes débuts*, op. cit., p. 37.

72 Proust ne s'est jamais départi de son affection pour Morand en dépit de ces deux vers de l'« Ode à Marcel Proust » parue en 1919 dans *Lampes à arc* : « Proust, à quels raouts allez-vous la nuit / Pour en revenir avec des yeux si las et si lucides ? » (« Ode à Marcel Proust », dans *Lampes à arc* ; *Poèmes*, éd. cit., p. 17.) Sur l'amitié de Proust et de Morand : Paul Morand, *Le Visiteur du soir*, Genève, La Palatine, 1948.

73 Commentant à la fin de sa vie ce succès, Morand expliquera : « Gallimard qui n'avait jamais édité presque que des comptes d'auteur ou de très petits tirages, ceux de l'entourage de Gide et de Gide lui-même, m'a dit : "Vous êtes le premier succès commercial de la N.R.F." Évidemment, cela a beaucoup effarouché toute la vieille garde, mais c'est un fait : brusquement Gallimard s'est mis à vendre ses livres à partir de 1922, à partir d'*Ouvert la nuit* en avril 22 et du prix Goncourt de Proust en novembre 22". » (Paul Morand, *Entretiens*, op. cit., p. 73.)

En novembre, Morand manque de peu le Goncourt. L'année suivante, il publie, à la *NRf* toujours, *Fermé la nuit*. Des portraits d'hommes après des portraits de femmes. En décrivant la canaille et la dépravation avec un luxe d'images neuves dans une langue d'un raffinement et d'une inventivité extrêmes, Morand appose sa griffe et la presse est unanime. Daudet le qualifie d'« écrivain rapide, subit même et ramassé ». Barrès pointe son « accent élégant et brutal »⁷⁴.

Le 12 décembre 1923, Raymond Radiguet s'éteint, peu après avoir achevé son ultime chef-d'œuvre, *Le Bal du comte d'Orgel*. Cette mort brutale met un terme aux samedis enfiévrés chez Milhaud. La petite bande se retrouve chez Morand et continue de fréquenter le *Bœuf sur le Toit*. Mais tous ont conscience que la disparition de Radiguet marque la fin d'une époque.

1924. Paul Morand publie un nouveau recueil poétique, *Poèmes*, réunissant *Lampes à arc*, *Feuilles de température* et *Vingt-cinq poèmes sans oiseaux*, dont le titre est un clin d'œil à deux recueils de Tristan Tzara respectivement publiés en 1918 et en 1923 : *Vingt-cinq Poèmes* et *De nos oiseaux*, toujours au Sans Pareil, et un roman, *Lewis et Irène*, chez Grasset, annoncé à grand renfort de publicité dans les grands quotidiens avec le visage de Morand accompagné du bandeau : « Morand chez Grasset ». Roman du cœur et de l'argent, *Lewis et Irène* confirme son immense talent et sa place parmi les grands des Lettres françaises, même si le Quai d'Orsay s'offusque de la publicité orchestrée par l'éditeur et si une partie de la critique fait la fine bouche. Soixante mille exemplaires seront vendus en quelques mois. Fort de ce succès, Bernard Grasset lui commande un nouveau livre. Ce sera *L'Europe galante*. En novembre, évoquant dans une des *Lettres de Paris* publiées en anglais aux États-Unis dans le magazine *Vanity Fair*, l'importante exposition d'art indigène des colonies françaises qui se tient au

74 Sur le choix de la forme de la nouvelle, Morand expliquera plus tard : « Peut-être parce que j'avais le souffle court, parce que cela m'était naturel ; c'était ma vie, je ne tenais pas en place, j'écrivais dans des trains ou dans des chambres d'hôtel ou n'importe où, c'était commode. » (*Ibid.*, p. 76.)

musée des Arts décoratifs et rappelant que les « droits de l'art nègre » ont été reconnus par le grand public français dès 1919, Morand écrit : « On peut y voir de remarquables masques de Guinée, des idoles provenant des collections Haviland et Paul Guillaume, des statues du Dahomey, du Soudan, du Gabon et du Congo, aussi bien que des sculptures de l'Indochine française, prêtées par le musée Guimet⁷⁵. » Morand, qui a reproduit au crayon des masques du British Museum lorsqu'il était étudiant à Londres continue de s'intéresser aux arts plastiques nègres et à leur réception. En août 1925, il suivra avec un vif intérêt la vente d'une partie de la bibliothèque de Gide. « Avec les produits de la vente, note-t-il dans sa "Lettre de Paris" du mois, André Gide va entreprendre un voyage au Congo. Grâce à la vente de tant de mauvais livres, nous allons enfin en avoir un bon – un livre qui va nous ouvrir de vastes horizons : le livre qu'André Gide rapportera d'Afrique. Voilà pourquoi je me suis réjoui d'une vente que d'aucuns ont décriée »⁷⁶. Ce livre, ce sera le *Voyage au Congo*. À sa parution pourtant, il ne soulèvera pas d'enthousiasme Morand⁷⁷.

Fin avril 1925 paraît chez Grasset son nouveau recueil de nouvelles, morceaux en prose d'érotisme poétique : *L'Europe galante*. C'est le premier volet de sa « Chronique du xx^e siècle », ce tour du monde planétaire qu'il entend livrer à raison d'un ouvrage par continent. Cette fois-ci, il n'est plus question de « frapper un grand coup dans le siècle ». Las de la détestable ambiance dans laquelle sombre à son goût la France de l'après-guerre et évolue l'Europe, Morand signe une œuvre pleine de désillusion et d'une acrimonie rare, aux sexualités troubles. En épigraphe du recueil, ce mot de Fourcroy : « Nous sommes très portés à croire que c'est à un commencement d'asphyxie qu'il faut attribuer les sensations voluptueuses que plusieurs

75 Paul Morand, « Lettre VII – Novembre 1924 », dans *Lettres de Paris*, éd. Bernard Delvaille, Paris, Arléa, 2008, p. 80.

76 Paul Morand, « Lettre XIII – Août 1925 », dans *ibid.*, p. 114.

77 André Gide, *Voyage au Congo*, Paris, Gallimard, 1927.

individus paraissent avoir éprouvées récemment⁷⁸... » Trop c'est trop. L'Europe a atteint son point de non retour.

De juin à octobre se tient à Paris l'Exposition internationale des Arts décoratifs qui vient confirmer son exaspération. Dans sa « Lettre de Paris » de septembre, Paul Morand déplore que les pavillons coloniaux de l'Afrique et de l'Asie françaises n'apportent rien de neuf à ceux comparés à ceux montrés à l'Exposition coloniale de Marseille deux ans plus tôt en 1923. Il reconnaît cependant que « l'utilisation de thèmes coloniaux et l'adaptation de styles indigènes à ceux de la métropole mettent à la disposition de l'art français d'aujourd'hui des ressources qu'il n'a pas manqué d'utiliser⁷⁹. » Bref « comme la plupart des expositions, un solde après inventaire⁸⁰. »

De tout cela, il est las. Dès lors, il n'a qu'une hâte : s'enfuir. Encore. Mais plus loin. Et plus longtemps. « Dans la fuite, le salut ! Dès lors, nos services de presse portèrent "De la part de l'auteur absent de Paris". Je m'abandonnais désormais "au seul souci de voyager"⁸¹. »

78 La citation de Fourcroy livrée par Morand est tronquée, ainsi que le signale Michel Collomb, la citation exacte étant : « [...] les sensations voluptueuses que plusieurs individus paraissent avoir éprouvées en Angleterre, par la respiration du gaz oxyde d'azote. » (Notes et variantes, dans *Nouvelles complètes*, t. I, éd. cit., p. 966).

79 Paul Morand, « Lettre XIV – Septembre 1925 », dans *Lettres de Paris*, éd. cit., p. 117.

80 Paul Morand, *L'Eau sous les ponts*, Paris, Grasset, 1954, p. 11-17.

81 Paul Morand, *Venises*, op. cit., p. 103.

Chapitre II

« Rien que la terre »

Image

« 1925. Djibouti¹. »

Le 3 juin, bénéficiant par arrêté d'un congé que lui a accordé le Quai d'Orsay, Paul Morand est envoyé assurer la gérance – temporairement vacante – de la légation française à Bangkok. Mais plutôt que de gagner au plus vite son poste, en reliant par la voie des airs Paris à Bangkok, il fait le choix de mettre le cap à l'ouest, et de s'offrir, avec les coquets droits d'auteur que lui ont rapportés ses succès de librairie, plus qu'un détour : un véritable tour du monde. Aussi sur son passeport diplomatique, Alexis Léger mentionne-t-il que, pour rejoindre le millénaire Siam, Morand transitera par les États-Unis, le Canada, le Japon et la Chine. De ce grand voyage, Paul Morand fera le compte rendu presque chaque jour sous la forme de chroniques à l'intention des lecteurs du quotidien du soir dirigé par Léon Bailby, *L'Intransigeant*, auquel il a accordé – rubis sur ongle – l'exclusivité de ses impressions de voyage. Justesse du coup d'œil, précision du trait : des escales comme autant d'instantanés ; de là viendra que le voyage qu'il tirera de la somme de ces papiers, *Rien que la terre*, aura autant des allures de reportage littéraire...

1 Paul Morand, « Avant-propos », dans *Magie noire ; Nouvelles complètes*, éd. Michel Collomb, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1992, t. I, p. 482.

En épigraphe de ce voyage, quelques lignes tirées des *Notes et pensées* de Sainte-Beuve, riches d'enseignement sur les aspirations du jeune diplomate durant cette période : « À la Mazarine, j'ai sous les yeux ces sortes d'objets qui me font continuellement l'effet d'un *memento mori* : cette multitude de livres morts et qu'on ne lit plus, vrai cimetière qui nous attend ; et cet énorme globe terrestre où l'Europe et la France font une mine si chétive en regard de ces immenses espaces de l'Afrique et de l'Asie et de cette bien plus immense étendue d'eau qui couvre presque tout un hémisphère². » Aux livres et globes poussiéreux des bibliothèques, Morand préfère les espaces, les distances, les méridiens, les latitudes, les longitudes... Alors que certains rêvent de tutoyer les insondables fonds marins ou – déjà – de poser le pied sur la Lune, lui part à la conquête du monde. Son eldorado à lui, ce sera la Terre. Rien que la Terre. Mais toute la Terre.

Le 27 juin, Morand embarque à Cherbourg sur le *Majestic*, « *the largest steamer in the world* », comme l'annoncent les panneaux et les affiches publicitaires. Celui dont, trois ans plus tôt, l'édition du 17 mai 1922 du *New York Times* a salué le nouveau record en ces termes : « *Completing its maiden voyage from Southampton in 5 days 14 hours and 45 minutes, the Majestic of the West Star line, the world's largest ship, steamed up New York harbor yesterday afternoon and received from smaller craft the tribute due to a new monarch of the seas*³. » Le 30, il est à New York, cité sauvage qui le fascinera longtemps et de laquelle il tirera un mémorable portrait tout en acier et en vitesse. Là, il retrouve au bar de l'*Algonquin*, en pleines *roaring twenties* – rugissantes années vingt –, délicieux souvenir qu'il conservera intact et qu'il évoquera un demi-siècle plus tard dans *Venises*,

2 Paul Morand, *Rien que la terre* (1926), Paris, Grasset, coll. « Les Cahiers rouges », 2000, p. 11.

3 « Bouclant son voyage inaugural au départ de Southampton en 5 jours 14 heures et 45 minutes, le *Majestic* de la *West Star Line*, le plus grand navire au monde, a embué le port de New York hier après-midi et reçu des plus modestes embarcations les honneurs dus à un nouveau monarque des mers » (« Biggest liner here with world record », *The New York Times*, 17 mai 1922).

Henry Mencken et George Nathan, coéditeurs de *The Smart Set* et futurs fondateurs de *The American Mercury*, Ernest Boyd, écrivain et critique, figure littéraire du tout New York, traducteur et éditeur des œuvres complètes de Maupassant, l'écrivain et photographe Carl Van Vechten, portraitiste et grande figure avec Wallace Thurman et Langston Hughes de la Harlem Renaissance, Walter Wanger, le futur grand producteur de cinéma indépendant, et enfin le délicieux Francis Scott Fitzgerald, dont le dernier roman, *The Great Gatsby*, appelé à connaître la remarquable fortune qu'on sait, a paru en mai⁴. New York avalée, Morand part se repaître d'une Amérique jeune et minérale : « Remontée de l'Hudson, coulée de fraîcheur et de vitesse, vers la palme des Grands Lacs ». Les chutes du Niagara enfin qui, si elles n'ont rien perdu de leur force, ont perdu beaucoup de leur pouvoir de séduction : « lorsque, rappelle-t-il, nos missionnaires sul-piciens, guidés par les Indiens, les aperçurent, ils tombèrent à genoux et entonnèrent le *Magnificat*. Aujourd'hui, constate-t-il un brin désabusé, le nègre du wagon-restaurant dit seulement : "*Niagara falls, boss*" »⁵.

Et déjà il repart. Après les Amériques, l'Asie. Le 8 juillet, Morand embarque à Vancouver pour Yokohama qu'un tremblement de terre a en partie détruite en 1923. « Du plus loin qu'il m'en souviennne, toujours cette envie d'être ailleurs, implacable, tenace comme une lésion, et les atlas toujours grand ouverts⁶. » C'est tandis que le paquebot pénètre dans la rade de Yokohama que l'écrivain-voyageur livre cette étrange confidence, confirmation d'un malaise déjà éprouvé : « Je m'aperçois encore ici, au moment de débarquer, que je n'aime pas les voyages, que je

4 « J'étais hier (1970) à New York, dans ce bar de l'*Algonquin* où nous nous retrouvions vers 1925, Mencken, George Nathan, les Ernest Boyd, Carl Van Vechten, Walter Wanger, Scott Fitzgerald ; en ne voyant plus que des fantômes dans ce grill et dans cette salle à manger célèbres des *roaring twenties*, je constatais que, là où nos camarades américains avaient dévissé, sous l'orage, emportés par la fureur de vivre, nous avions été plus heureux, ou plus sages, dans ce Paris où Dos Santos raconte comment je les soustrayais au passage à tabac, après des nuits extravagantes, lui, Cummings et Gilbert Seldes ». (Paul Morand, *Venises* [1971], Paris, Gallimard, coll. « L'Immaginaire », 2005, p. 98.)

5 Paul Morand, *Rien que la terre*, op. cit., p. 19.

6 *Ibid.*, p. 30.

n'aime que le mouvement. C'est la seule vérité, la seule beauté. Je n'aurai pas honte de ma vie tant qu'elle sera mobile⁷. » *Mobilis in mobile*. Telle pourrait être sa devise. Nouveau tête à tête avec le Japon, dont le potentiel avait tant impressionné ses yeux d'adolescent lors de l'Exposition universelle de 1900⁸.

Le 21 juillet, il est de passage à Nikko et séjourne chez Paul Claudel, alors ambassadeur de France à Chuzenji – non loin de Nikko, l'ambassade de France à Tokyo ayant été rasée lors d'un tremblement de terre. Après les « Rouges », les « Jaunes ». Il traverse Pékin, prend le Train bleu jusqu'à Shanghai puis gagne Hong Kong, Macao, Manille et Bornéo. Le 24 août, il écrit à Larbaud. Sur la Chine : « Je n'ai pas aimé la Chine. Cela m'a paru d'une dureté et d'une férocité sans nom et je ne suis pas dans un moment à ça – ou je crois plutôt que j'ai passé l'âge et que je n'ai plus la santé d'être méchant ». Sur Manille : « Vous auriez aimé Manille ». Et Morand d'évoquer les femmes philippines, leurs costumes ancestraux avec « leurs grandes manches à gigot et une collerette de tulle Louis XIII depuis l'époque », et les hommes dont certains sont « très beaux, avec des tailles andalouses qui réclament l'indépendance politique ; jusqu'à d'ignobles négritos en chapeau haut de forme qui tuent le poisson avec un arc et des flèches ». Sur Bornéo. Temps et humeur à l'unisson, mausades : « Depuis 4 jours nous longeons Bornéo. Pluies équatoriales chaudes, grises, des premiers âges du monde, tout a l'air de se préparer à naître et on se sent vieux, si faible, et on sent qu'on n'est rien dans la nature, qu'on va mourir sans avoir rien fait [...], que c'est à nous de dire ce qu'il faut dire et qu'on va laisser passer l'heure – moi, du moins »⁹. Le 15 août, Paul rédige un nouveau papier pour *L'Intransigeant* : « Atlantique-Pacifique » qui, à l'instar de ses autres articles, sera intégralement repris dans *Rien que la terre*.

7 *Ibid.*, p. 31.

8 Paul Morand, 1900, Paris, Éditions de France, 1931.

9 Paul Morand, Lettre à Valéry Larbaud du 24 août 1925, dans *Lettres à des amis et à quelques autres*, éd. Ginette Guitard-Auviste, Paris, La Table ronde, 1978, p. 163-164.

Le 29 août, il quitte Singapour, après y être resté deux jours, et atteint le Siam, enfin. Chaleur moite, atmosphère torpide, effluves écœurants de poissons décomposés ; dernière courbe du fleuve. Le 1^{er} septembre, il est à Bangkok, « ville de la boue », où il prend ses fonctions de chargé d'affaires de France. Comme à son habitude, il visite, observe, note. Monuments, gens, mœurs, pratiques : rien ne lui échappe. Il jette quelques lignes sur un feuillet, un titre : *Bouddha vivant*. Ce sera le deuxième volet de sa « Chronique du xx^e siècle ».

Sa belle Hélène doit venir le rejoindre au Siam. Mais alors qu'il est au Cambodge, le 20 octobre, Morand est pris de vives douleurs. Examens faits, il s'agit d'une dysenterie amibienne. Il télégraphie au ministère qu'il est contraint de quitter Bangkok pour des raisons sanitaires : « Malade dysenterie – Viens quitter Bangkok confiant Légation Chaland – Important m'autoriser rentrer en France à mes frais sans attendre Pila – adresse Bokor-Palace Cambodge ». Le 23, aussitôt reçue l'autorisation de Berthelot, il télégraphie de nouveau : « Merci – Embarquerai 2 novembre – Adresse clinique Angier Saïgon ». Puis il quitte incontinent Bangkok pour Saïgon. À la clinique Angier où il est hospitalisé, il reçoit un visiteur de marque, un « colonel d'aventures », André Malraux¹⁰. Encore fiévreux, il abandonne Saïgon pour Singapour d'où il embarque à destination de l'Europe le 2 novembre sur un cargo rempli de Blancs, « des coloniaux fatigués et grelottants, des prostituées modestes et parfumées au guignon, des fonctionnaires mal payés et aigris, des pères de famille inquiets et ennemis du risque, des gens qui ont vu leur fortune diminuée de moitié depuis qu'ils ont quitté la France¹¹... »

Après Sumatra, Sokotra et Aden : il fait escale à Djibouti. C'est sa première halte sur le continent noir. Mais pas sa première rencontre. Avec l'Afrique, il est subjugué par ce à quoi il n'avait jamais prêté attention auparavant : la beauté des Noirs

10 Sur André Malraux et le Sud-Est asiatique, voir Daniel Rondeau, « Colonel d'aventures », dans *Les Fêtes partagées. Lectures et autres voyages*, Paris, Nil, 1994, p. 274-286.

11 Paul Morand, « Premier phare de France », dans *Rien que la terre*, *op. cit.*, p. 209.

qu'il croque en ces termes : « Nubiens, beaux sphinx au turban rayé », « Noirs aux cheveux rougis à la chaux ».

Pour égayer sa soirée, on lui « offre » une négresse de deux mètres vingt avec laquelle il passe la nuit. C'est la grande envolée érotique de son voyage, qu'il se complaît à narrer en ces termes :

Peau en crêpe glacé, avec des incrustations de corail, aux ongles. Son buste était long et si arqué que, quand elle se couchait, on voyait le mur en regardant sous elle. En touriste baudelairien, je parcourus son ventre immense, orné de tatouages qui soulevaient l'épiderme, en relief, comme les livres pour les aveugles. Je fis le tour de ses jambes. Comme une grotte, elle se laissait visiter, indifférente et fraîche. Impétueuse enfin et pour finir une belle gigantomachie.

Quand j'eus touché terre, mais sans pour cela reprendre de forces, elle disait, montrant mon pongé de Chine :

– Ti tout en soie. Ti pas soldat. Ti argent.

Malgré cela, c'était pour rien, même au mètre. De tels monuments sont l'honneur de nos colonies. Pour me suivre à Paris, elle demandait trois mille francs. Le Président de la République aurait-il accepté mon cadeau¹² ?

« L'honneur de nos colonies »... Paul Morand est encore fortement attaché à la grandeur et au prestige que procurent les colonies à la France. Plus tard, il déchantera¹³.

Après Djibouti : Port-Saïd, Messine et Marseille. Terminus. À peine Paul Morand est-il de retour du Siam, qu'il sollicite, officiellement pour « raisons de santé » un congé de deux mois – « mal du pays ? » – qu'il obtient. Promu premier secrétaire d'ambassade, il poursuit sa collaboration avec le magazine américain *Vanity Fair* auquel il fait régulièrement parvenir ses « Paris letters », des articles sur la vie culturelle et littéraire française destinés au public américain¹⁴ – et emploie une partie de son temps à reprendre les notes de son voyage.

12 Paul Morand, « Djibouti », dans *Rien que la terre*, op. cit., p. 189-190.

13 Paul Morand, « Inventaire africain », dans *Réflexes et réflexions*, Paris, Grasset, 1939, p. 191-194.

14 Paul Morand, *Lettres de Paris*, éd. Bernard Delville, Paris, Arléa, 2008.

Tout en vélocité, observations, traits d'esprit, *Rien que la terre* est un tour du monde express en *first class*. Mais derrière ce voyage mené à bâtons rompus, en moraliste et non plus en voyageur, Paul Morand porte, après Voltaire, un regard sans concession sur le monde comme il va et plus particulièrement sur le devenir de la race blanche. Car dans son architecture, *Rien que la terre* ne s'ouvre pas sur une brillante mise en scène du départ de l'écrivain-voyageur-diplomate pour New York, mais sur une digression avec cet art du contrepied dont Morand cultive le secret. Une ouverture voyageuse sous forme de succession de métaphores sportives, chrono en main, en spécialiste de la piste : « Tantôt pédaler sur les latitudes (baissant la tête aux courants d'air des grands tournants : Aden, Manille, Cap Horn, Dakar) tantôt se laisser glisser jusqu'au bas des longitudes lisses [...]. La piste est convexe, et si l'on veut faire plusieurs fois, dans l'heure, le tour du monde, il faudra aller au pôle, et prendre le virage à la corde [...]»¹⁵.

Mais à quoi bon cette vitesse ? à quoi bon ces records, ces sprints et ces échappées ?, s'interroge Morand puisque la terre est désolément circuitée, qu'il n'y a plus rien à découvrir et que, d'où que l'on parte, on atteindra toujours un lieu connu, quelque part, sur la terre, et qu'*in fine*, ce qui est sans doute pire, on retrouvera sempiternellement l'Europe. « On parle de la surprise des premiers navigateurs : combien plus belle celle de hisser toutes les voiles et de ne revenir jamais, ou, ignoblement, en arrière ? » Et Paul Morand de rêver d'une terre plate et plane comme une crêpe, mais une crêpe sans bords, de rêver de découvertes dans un monde où il n'y a plus rien à découvrir... et de rêver de nouvelles races, de toutes les couleurs, mais de couleurs pures, « qu'aux trois taches, jaune, noire et blanche que font les races, viennent s'en ajouter d'autres, la race violette, la race bleue, la race rose, la race verte »¹⁶. Serait-ce la fin des voyages ? Quel intérêt peut-il encore y avoir à filer, toutes voiles

15 Paul Morand, *Rien que la terre*, op. cit., p. 13.

16 *Ibid.*, p. 14.

dehors, au bout du monde ? Quel intérêt peut-il encore y avoir à voyager, encore et toujours, puisqu'il n'y a plus rien à découvrir ?

Et si sa situation lui paraît peu enviable, celle de la génération qui va suivre lui paraît pire encore. « Nos pères furent sédentaires. Nos fils le seront davantage car ils n'auront, pour se déplacer, que la terre »¹⁷. D'où cette interrogation tout empreinte d'un pessimisme schopenhauerien : « Aller prendre la mesure du globe a encore pour nous de l'intérêt, mais après nous ? » « Le tour de la cage sera vite fait » conclut-il sèchement. Et Morand d'enchaîner les prophéties, toutes plus improbables et hasardeuses les unes que les autres, de jeter l'anathème. « Nous allons vers le tour du monde à 80 francs. Tout ce qu'on a dit de la misère de l'homme n'apparaîtra vraiment que le jour où ce tarif sera atteint », assure-t-il, sûr de son fait, avant de poursuivre : « À tant de raisons de ne pouvoir vivre à l'étroit sur une boule dont l'eau [...] occupe, bien à tort, les trois-quarts, [o]n succombera au fini, on perdra sa vie dans ce compartiment fermé à clé, scellé dans la classe unique de cette petite sphère perdue dans l'espace ; car la terre est étonnamment petite ; seuls les bateaux sont encore lents et permettent d'en douter¹⁸. » Mais qu'on ne s'y trompe pas, la classe unique dont parle Morand est celle des Blancs. Car pour lui et à ce moment-là, le problème ne se pose alors pas en termes de lutte des classes mais en termes de lutte des races. Et c'est bien d'invasion, de péril jaune et de péril noir confondus dont il est question¹⁹.

La découverte du Japon après la traversée expresse de l'Amérique lui a confirmé la décadence, la déliquescence de la race blanche : « l'homme blanc a troué les montagnes, dessoudé les continents, rectifié les côtes, les fleuves, domestiqué les forces et changé la face de l'univers : partout il en est puni ». Et encore : « L'hypocrisie seule nous empêche d'appeler les étrangers des "porcs" des "immondes", comme font les Asiatiques ». Il cite

17 *Ibid.*, p. 14.

18 *Ibid.*, p. 14-15.

19 Michel Collomb, « Face au péril jaune », dans *Paul Morand : petits certificats de vie*, Paris, Hermann, 2007, p. 121-126.

Voltaire : « Comptez que le monde est un grand naufrage et que la devise des hommes est : “Sauve qui peut !” » Et mettant à égalité le péril jaune et le péril noir, il prédit : « Un jour prochain, on s’apercevra que les Compagnies de navigation nous ont trompés. Alors les Chinois et les nègres viendront nous disputer les bonnes terres ; il y aura une lutte de races pour les meilleurs climats comme il y a une lutte de classes pour la possession des richesses. » Comment endiguer cette invasion, comment pallier cette catastrophe démographique autant que raciale ? Est-ce à dire qu’il faudra inventer, délibérément, « des fléaux scientifiques », « des inondations artificielles », compter sur « des guerres cosmiques » à la pelle pour compenser le nombre ridiculement faible de « suicides métaphysiques »²⁰?

En dépit de sa prodigieuse intelligence, la race blanche n’a pas su demeurer pure et se garder des mélanges : « La beauté affreuse de notre époque, tranche-t-il, c’est que les races se sont mêlées sans se comprendre ni avoir eu le temps de se connaître et d’apprendre à se supporter [...]. La terre cesse d’être un drapeau aux couleurs violentes : c’est l’âge sale du Métis »²¹. C’est Morand lecteur de Gobineau qui écrit ces lignes. Gobineau qui, dans son *Essai sur l’inégalité des races humaines* qui suscite alors un vif regain d’intérêt, voue un culte à la pureté, à la beauté, à la puissance, à l’intelligence et exècre les mélanges²². Gobineau selon qui les races ont toujours été inégales – même si elles étaient pures à l’origine –, en ce qu’elles n’ont pas reçu les mêmes prédispositions, à l’intelligence des Blancs s’opposant, par exemple, la force instinctive des peuples de couleur. Gobineau pour qui le mélange est nécessaire pour régénérer les sangs mais qui, s’il n’est pas contrôlé par la race élitaire, ravale les races fortes aux rangs des races faibles, les abrutit, et préside à leur ruine. Se fondant sur les théories de Gobineau, Muret écrit : « Certains mélanges entre races trop disparates donnent des résultats désastreux. Les croisements de ce genre

20 Paul Morand, *Rien que la terre*, op. cit., p. 15.

21 *Ibid.*, p. 16-18.

22 Sur Arthur de Gobineau et son essai, voir Pascal Dibie, *La Passion du regard. Essai contre les sciences froides*, Paris, Métailié, coll. « Traversées », 1998, p. 60-61.

qui se sont produits en Afrique, par exemple, et en Amérique, en fournissent la preuve. Plus un type humain est primitif, plus est grande sa puissance physiologique et plus considérable, par conséquent, son pouvoir d'absorption ». Posant que le Noir est le plus primitif parmi tous les êtres humains, il déduit que les croisements entre « individus de race nègre et de race blanche ont été surtout préjudiciables aux Blancs²³. » Adhérant globalement aux thèses de Gobineau, Morand a le métissage en horreur, et il n'aura de cesse, jusqu'à sa mort, de le fustiger.

Tour du monde, *Rien que la terre* est aussi la chronique douce amère d'une mort annoncée ou programmée : celle de la race blanche dont Morand déplore la fin de la domination et de la toute puissance un peu partout dans le monde, comme à Shanghai : « Derrière ces bambous, commence la Chine de l'intérieur où hier encore les Blancs étaient maîtres et où ils ne rentreront peut-être plus²⁴. » « L'Amérique devra-t-elle, en notre nom à tous, interroger-t-il, prendre les armes et jouer la dernière partie de l'aristocratie blanche, en retraite devant les Jaunes et les Noirs²⁵ ? » À moins que le salut ne soit dans la fuite et qu'il ne faille songer à s'exiler à l'autre bout de la galaxie pour survivre : « Le *Mayflower* décollant à l'aube pour Saturne, chargé des derniers Blancs²⁶. » Loin de se laisser abattre cependant, Morand réaffirme sa confiance en la formidable vigueur de la

23 Maurice Muret, *Le Crépuscule des nations blanches*, Paris, Payot, 1925, p. 140. « La Civilisation à laquelle aspire Gobineau, terme qu'il utilise alternativement avec "race blanche", explique Tsvetan Todorov, c'est de voir "la beauté" gagner contre la "flétrissure" des "dégénérés", les "extrêmes" de couleur – noir d'un côté, jaune de l'autre – "tempérés" par le Blanc, le retour de la "Grand"race blonde", de ses chefs et la puissance militaire européenne soumettre le reste du monde... » (Tsvetan Todorov, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Le Seuil, coll. « La Couleur des idées », 1989, p. 153-164.)

24 Paul Morand, *Rien que la terre*, *op. cit.*, p. 64. Voir Michel Collomb, « Face au péril jaune », *art. cit.*, p. 121-126.

25 Paul Morand, *Rien que la terre*, *op. cit.*, p. 26. « On dirait que l'Amérique du Nord, sentinelle avancée du monde blanc sur les bords du Pacifique, a voulu montrer là-bas, aux races de couleur toutes proches, de quoi les nations blanches sont capables. Qu'est-ce que la civilisation nord-américaine, sinon la civilisation européenne avec toutes ses chances réalisées ? la civilisation européenne à son degré suprême ? » (Maurice Muret, « Les États-Unis et le problème nègre », dans *Le Crépuscule des nations blanches*, *op. cit.*, p. 129.)

26 Paul Morand, *Rien que la terre*, *op. cit.*, p. 15.

race blanche, *via* un éloge appuyé de la toute jeune Italie mussolinienne et conclut : « Je laisse derrière moi les pays qui ne savent pas rebâtir. »

Dans *Rien que la terre*, dont il adresse le manuscrit à Bernard Grasset en décembre 1925, Paul Morand pose donc déjà les jalons des questions raciales qui vont le préoccuper durant quelques années. Le cosmopolitisme célébré dans *Les Extravagants. Scènes de la bohème cosmopolite*, son premier roman écrit lors de son service militaire et demeuré longtemps à l'état de manuscrit paraît bien loin²⁷...

27 À moins qu'on ne considère que coexistent chez Morand deux cosmopolitismes, l'un mondain et l'autre idéologique. Sur ce point, voir Stéphane Sarkany, *Paul Morand et le cosmopolitisme littéraire* suivi de *Trois entretiens avec l'auteur*, Paris, Klincksieck, 1968, p. 14 et Bruno Thibault, *L'Allure de Morand : du modernisme au pétainisme*, Alabama, Summa Publ. Birmingham, 1992.

Chapitre III

« Magie noire »

Image

« 1927. – La Havane, La Nouvelle-Orléans, la Floride, la Géorgie, la Louisiane, la Virginie, les Carolines, Charleston, Harlem¹. »

Si le 2 octobre 1925, lors de la première de la « Revue nègre » au Théâtre des Champs-Élysées, Paul Morand se trouve quelque part en Asie du Sud-Est, il est de retour à Paris lorsque Joséphine Baker ouvre son cabaret, rue Fontaine, début 1926². Un étrange personnage, observe Pierre de Régnier dans le journal *Candide*, qui tient tout à la fois « du kangourou boxeur, du *sen-sen gum* et du coureur cycliste » et qui ne laisse personne indifférent. « Il y a des gens qui y sont retournés deux fois et même six. Il y en a d'autres, qui se lèvent brusquement au bout de deux scènes et qui s'en vont en claquant les portes, en criant au scandale, à la folie, à la déchéance et au culte des divinités inférieures... »³. Le tapage est tel qu'on imagine mal que Paul Morand, fêru de mondanités et de curiosités, ne s'y soit pas rendu, n'ait pas lu les comptes rendus qui lui ont été consacrés – d'autant plus qu'il s'est intéressé aux arts nègres bien avant l'explosion du

1 Paul Morand, « Avant-propos », dans *Magie noire*, dans *Nouvelles complètes*, éd. Michel Collomb, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1992, t. I, p. 482.

2 Michel Collomb, Notice de *Congo*, dans *Nouvelles complètes*, éd. cit., p. 1043-1044.

3 Pierre de Régnier, « Aux Champs-Élysées. La Revue Nègre », *Candide*, 1^{er} novembre 1925, cité dans Marcel Sauvage, *Les Mémoires de Joséphine Baker*, Paris, Dilecta, 2006, p. 12.

phénomène Joséphine Baker⁴. Instinct, animalité, festivité, ludisme... Les ingrédients de *Baton Rouge (U.S.A.)* sont là. L'époque est aux fétiches, aux masques africains, aux incantations vaudou, à tout ce qui contredit, questionne, défie, nie les valeurs et certitudes de l'Occident blanc moderne et matérialiste – même si dès 1917, Tristan Tzara a commencé à s'intéresser aux arts nègres en rédigeant notes, poèmes et articles sur le sujet, et si en 1921, Blaise Cendrars a publié son *Anthologie nègre* aux Presses de la Sirène⁵. Si Paul Morand entrevoit dans ce phénomène un possible sujet de l'ouvrage qu'il va consacrer à la race noire et au continent africain, s'il voit s'esquisser ce que pourrait être le troisième volet de sa chronique, *Bouddha vivant* va accaparer l'essentiel de son temps et de son énergie jusqu'à la remise de son manuscrit à son éditeur en décembre 1926.

Le 15 mars 1926, Paul Morand obtient sa mise en disponibilité du Quai d'Orsay. Il voyage aux Pays-Bas et en Belgique où il visite sans doute le Musée africain de Tervuren – le futur Musée royal de l'Afrique centrale – qui servira de cadre à *Syracuse (U.S.A.)*, l'une des nouvelles américaines de *Magie noire*. Il consigne ses réflexions qui formeront le recueil de maximes qu'il publiera sous le titre *Le Voyage* chez Hachette⁶. À l'Orangerie, modeste demeure sise non loin de Villefranche, qu'il a acquise avec Hélène, Paul travaille à *Bouddha vivant*, qui pro-

4 Dans sa « Lettre de Paris » de novembre 1924, Morand écrivait : « Enfin, je veux évoquer une importante exposition d'art indigène des colonies françaises au musée des Arts décoratifs. Les droits de l'art nègre ont été reconnus par le grand public français depuis 1919. On peut y voir de remarquables masques de Guinée, des idoles provenant des collections Haviland et Paul Guillaume, des statues du Dahomey, du Soudan, du Gabon et du Congo, aussi bien que des sculptures de l'Indochine française, prêtées par le musée Guimet. » (Paul Morand, « Lettre de Paris, novembre 1924 », dans *Lettres de Paris*, éd. Bernard Delvaille, Paris, Arléa, 2008, p. 80.)

5 Sur les contributions de Tzara et Cendrars à la connaissance des arts nègres : Tristan Tzara, *Découverte des arts dits primitifs*, suivi de *Poèmes nègres*, éd. Marc Dachy, Paris, Hazan, 2006 ; Blaise Cendrars, *Anthologie nègre*, suivie de *Petits contes nègres pour les enfants des Blancs, Comment les Blancs sont d'anciens noirs et La Création du Monde*, éd. Christine Le Quellec Cottier, Paris, Denoël, 2005.

6 « Les méfis sont des souvenirs de voyage », lit-on dans les notes et aphorismes qui composent la rubrique « Points de vue » sur laquelle se clôt son opuscule. (Paul Morand, *Le Voyage (1927 et 1963)*, dans *Voyages*, éd. Bernard Raffalli, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2001, p. 844 et 890.)

longe *Rien que la terre* en ce qu'il lui offre de réfléchir sur la possibilité de concilier harmonieusement le monde blanc et le monde jaune, mais aussi de reprendre en les approfondissant plusieurs questions relatives aux races qui l'obsèdent. Dans sa lettre parisienne du mois, il recommande de lire notamment, parmi les ouvrages qu'il juge d'intérêt scientifique, *Le Crépuscule des nations blanches* de Maurice Muret. Le placard de Payot ainsi formulé, traduit assez remarquablement les angoisses de l'écrivain voyageur : « De nombreuses civilisations sont nées et sont mortes. La civilisation occidentale de race blanche vivra-t-elle éternellement ou assistons-nous peut-être, sans bien nous en rendre compte, aux lueurs troubles du crépuscule ? » Dans son essai, Muret écrit sans ambiguïté aucune quant à la question des Noirs : « La civilisation des nègres, si l'on peut accoupler ces mots, est embryonnaire, sans rien qui permette de la comparer à celle des Européens et des Asiatiques, sans rien qui permette encore de croire qu'elle leur deviendra un jour comparable⁷. » À la mi-juillet, et tandis que triomphe *Rien que la terre*⁸, mis en vente le 27 mai, avec une quatrième de couverture dédiée à la nouvelle 4 chevaux Voisin, « le véritable prototype de la voiture moderne », Morand, en cure aux thermes d'Acqui près de Gênes, se remet à *Bouddha vivant*. Le 19, il écrit à Valery Larbaud : « [...] des personnages conventionnels, pâles et plats comme le papier se déversent sur la tête des torrents d'idées générales et de vérités premières. Stade douloureux. Moment pénible⁹. » Début août, il se fixe à Trianel, repart, puis vient s'installer dans la Villa Blanche d'Édouard Bourdet à Tamaris-sur-Mer, où il

7 Maurice Muret, « L'ascension de la race noire », dans *Le Crépuscule des nations blanches*, Paris, Payot, 1925, p. 63.

8 « Le même livre plut au diplomate, au mondain heureux de se ressouvenir de ses propres voyages, à l'esthète épris de formes exquises et de contrastes colorés, à l'homme politique avide de se renseigner sur l'état du monde, à l'aristocrate réactionnaire inquiet devant le péril jaune, au jeune raciste décidé à la défense de l'Homme blanc contre les autres races, aussi bien qu'à l'intellectuel qui pouvait y discerner, par-delà la continuation d'une tradition exotico-romantique, l'immense aspiration de l'homme à l'Éden perdu. » (Stéphane Sarkany, *Paul Morand et le cosmopolitisme littéraire* suivi de *Trois entretiens avec l'auteur*, Paris, Klincksieck, 1968, p. 101-102.)

9 Paul Morand, Lettre à Valery Larbaud du 19 juillet 1926, dans *Lettres à des amis et à quelques autres*, éd. Ginette Guitard-Auviste, Paris, La Table ronde, 1978, p. 165.

espère trouver l'inspiration, avec la ferme intention d'achever, cette fois-ci, son livre. D'autant plus que l'Europe est à nouveau à l'heure asiatique, aux chinoiseries, au japonisme et au bouddhisme.

Plus qu'un panorama de la race jaune et du continent asiatique, *Bouddha vivant* constitue une interrogation sur la nature des relations existant entre l'Orient et l'Occident. Renaud d'Écouen rêve furieusement de l'Orient et croit le trouver dans le royaume du Karastra où il se lie avec le prince Jâli qui, lui, est puissamment attiré par l'Occident. Leurs journées sont jalonnées d'échanges animés portant sur l'Europe et les vices qui se sont emparés des Européens¹⁰... Mais il faut moins d'un an à Renaud d'Écouen pour comprendre que l'Orient tel qu'il est n'a rien en commun avec celui dont il rêvait, et pour ajouter à son mépris de l'Occident « l'horreur de l'Orient nouveau¹¹ ». Un an, c'est à peu près le même temps qu'il faut au prince Jâli pour réaliser à son tour que l'Occident tel qu'il est n'a rien en commun avec celui dont il rêvait. Après avoir cru pouvoir sauver l'Occident de ses démons et de ses travers, Jâli doit se rendre à l'évidence : la mode et l'enchantement passés, il n'est plus « ni un prince héritier, ni un bouddha, ni un ascète : mais un homme faible et vaincu¹² ». Dès lors « puisqu'a échoué cette harmonieuse alliance de l'Orient et de l'Occident qu'il avait cherché à réaliser dans le culte du Parfait, et ensuite, par la chaude fusion de deux cœurs, par le précipité de deux races », il ne lui reste qu'à s'en retourner au Karastra¹³. Les cruelles désillusions qui frappent les protagonistes sont sans ambiguïté quant à la nature des relations existant entre l'Orient et l'Occident. Elles sont faussées donc fausses parce que reposant sur des erreurs d'appréciation, des chimères, des rêves. La tentation de l'Orient,

10 Échanges qui font écho aux débats du temps sur les rapports entre l'Orient et l'Occident, tel celui amorcé dans *La Tentation de l'Occident* d'André Malraux (1926).

11 Paul Morand, *Bouddha vivant*, dans *Romans*, éd. Michel Collomb, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2005, p. 101-102. « Quand il eut beaucoup couru, il comprit que, là comme ailleurs, les gens mêlaient ce qui n'avait rien de commun et aboutissaient à l'erreur » (p. 123).

12 *Ibid.*, p. 201.

13 *Ibid.*, p. 123.

tout comme la tentation de l'Occident, ne peut être que source de désenchantement. Le temps où les Occidentaux pouvaient chercher la sagesse dans les Indes a passé, car l'Orient Nouveau a succédé au Sage Orient, de même que le temps où l'Orient pouvait espérer assagir l'Occident, tant celui-ci est corrompu et en proie à une instabilité chronique, aussi prompt à adorer une idole qu'à la brûler sans ménagement.

Ce roman est également l'occasion pour Morand de revenir sur les conflits des races, selon lui « les véritables crimes passionnels du xx^e siècle ». Tandis que le prince Jâli soupire de n'avoir pas la peau blanche, Renaud d'Écouen ne dit mot, tout en songeant à la mystérieuse puissance qu'exerce le blanc sur les peuples de couleur et qu'au commencement, il n'y avait peut-être pas « de Jaunes, mais rien que deux races : des Blancs à nez maigre, à yeux clairs, créateurs du monde et, par contraste, des négroïdes, sorte de Calibans imperfectibles, enfantins, destructeurs ; rien que ces deux symboles du bien et du mal. » Et n'est-ce pas au bien qu'est toujours associé le blanc, pas seulement en Occident, mais en Orient, jusqu'au fin fond du royaume du Karastra ? « Blancs, le lotus, l'éléphant protecteur ; blanches, la lune, la robe du brahmane, celle des astrologues. Le Blanc, c'est la sérénité, la pureté, le divin¹⁴. » Et c'est précisément parce qu'elle s'en souvient une fois de retour à New York que Rosemary refuse de se montrer en compagnie de Jâli : « C'était une terreur venant du plus profond de sa race. Si les yeux bridés de Jâli, son teint de bronze, son nez plat le faisaient prendre pour un Chinois ? Un Chinois, aux États-Unis, c'est presque un nègre ! Elle savait que cette société exotique n'est pas permise à une jeune fille américaine »¹⁵. Amer et désabusé, Jâli s'en retourne au Karastra, moins dépité d'avoir échoué à réaliser l'union de l'Orient et de l'Occident que d'avoir eu l'audace de croire qu'une telle union était réalisable. On ne rompt ni avec ses racines, ni avec sa culture, et encore moins avec sa race.

14 *Ibid.*, p. 129.

15 *Ibid.*, p. 209.

Le 29 novembre, entrevoyant l'achèvement de son roman dans un avenir proche, Paul Morand écrit à Hélène Berthelot : « Le 20 janvier, je compte m'embarquer pour le Mexique, La Nouvelle-Orléans et le Sud des États-Unis. J'aurai fini alors mon *Bouddha vivant* et je pense à un roman sur les nègres d'Amérique »¹⁶. Fin décembre, Paul Morand adresse le manuscrit de *Bouddha vivant* enfin achevé à Bernard Grasset, en l'enjoignant de le faire paraître avant *La Féerie cinghalaise* de Francis de Croisset, qui a également pour cadre l'Asie du Sud-Est¹⁷. Paul Morand peut désormais se consacrer au troisième volet de sa « Chronique du xx^e siècle » : *Magie noire*.

Les 3 et 4 janvier 1927, Paul Morand et la princesse Soutzo officialisent leur union. Dans l'église orthodoxe grecque de la rue Georges Bizet à Paris, le 3, et dans la mairie du 7^e arrondissement, le 4. « Voici finis les fêtes et mon mariage [...], écrit Paul le 12 janvier 1927 à Valery Larbaud. Le mardi 18, je donne mes malles à la Transatlantique, le mercredi 19 mes clés de malle, le jeudi 20, je me donne moi-même à *L'Espagne* sur les quais de Saint-Nazaire, direction La Vera Cruz¹⁸. » Le 20 donc, après s'être débarrassés de leurs malles, Paul et Hélène Morand embarquent à Saint-Nazaire pour le Mexique à bord de *L'Espagne*, un paquebot de la Compagnie générale transatlantique. Plus que d'un voyage de noces, et par delà la mission dont il a été chargé, il s'agit pour Paul Morand d'un voyage d'étude, dans le but de se constituer une documentation de première main sur les Noirs du Sud des États-Unis et de Harlem pour composer son roman, mais également afin de comprendre les raisons du stupéfiant engouement des Occidentaux pour la mode nègre qui s'est emparée de la capitale et continue de lui imprimer ses secousses et sa fièvre.

16 Paul Morand, Lettre à Hélène Berthelot du 29 novembre 1926, dans *Lettres du voyageur*, éd. Michel Bulteau et Manuel Burrus, Monaco, Éditions du Rocher, 1988, p. 17.

17 Œuvre que Jacques Chardonne, dans une lettre à Marcel Arland, qualifiera « d'absurde ». (Jacques Chardonne, Lettre du 3 avril 1948, dans *Ce que je voulais vous dire aujourd'hui*, Paris, Grasset, coll. « Les Cahiers rouges », 1970, p. 30.)

18 Paul Morand, Lettre à Valery Larbaud du 12 janvier 1927, dans *Lettres à des amis et à quelques autres*, éd. cit., p. 166.

La traversée a cela de délicieux qu'elle est mouvement, mais à bord, la marge de manœuvre est réduite. Pour pallier l'ennui, Paul Morand a emporté un stock de livres, choix de lectures et de relectures. Au terme de douze jours de traversée, les Antilles sont en vue. La mission qu'Édouard Herriot a confiée à Paul à sa demande ne commençant que le 26 mars, les Morand vont pouvoir s'adonner à leur péché mignon : le tourisme. Des Antilles, le couple Morand n'entrevoit guère que La Havane le temps d'une brève escale. Mais cela suffit à l'écrivain pour exercer son coup d'œil et peindre, à coups de couleurs vives, en fauve, une série de petits tableaux : « Molle Havane, créole indolente, où sont tes vieux planteurs du temps d'Isabelle, en pantalon de nankin, à barbe double, auréolés de médailles d'or sur fond de palmiers, comme à l'intérieur des boîtes de cigares¹⁹ ? » Et toujours des images saisissantes. Vitesse. Haïti vit à l'heure américaine, traversée de puissantes berlines aux chromes rutilants. Richesse. Les cours des sucres font et défont les fortunes et les destinées « rapides comme des cyclones ». Or blanc, le sucre est décliné sous toutes les formes possibles et imaginables. Opulence. Partout, des édifices en marbre, des routes en granit, jusque dans les cimetières, où « chaque défunt a droit à une villa de marbre » et dans le nouvel hôpital auquel on ajouterait un soixante-sixième pavillon aux soixante-cinq déjà existant, s'il s'agissait de traiter une maladie inédite. Toute puissance du dollar que « l'on compte par millions »²⁰.

Le jour suivant, les Morand reprennent la mer. « Trois jours de navigation jusqu'à la Veracruz et vers cette Amérique mexicaine que le hasard d'une tempête ouvrit à Cortez il y a quatre siècles »²¹. Veracruz lui fait penser à l'île du Diable ou aux repaires des pirates anglais, qu'enfant, il a écumés en compagnie de Schwob et de Stevenson²². Brève description de l'État et

19 Paul Morand, *Hiver caraïbe* (1929), éd. Michel Déon, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1991, p. 128.

20 *Ibid.*, p. 130.

21 *Ibid.*, p. 133.

22 Paul Morand écrira plus tard l'histoire d'un voyageur dans les Caraïbes (*Monsieur Dumoulin à l'île de la Grenade*, Rennes, Éditions de Fontainemore, 1976.)

de la ville de Veracruz. Images de désolation. Au bord de la mer : cabanes de tôle, cinémas dévastés, cargos éventrés... Régime « fort avancé, c'est-à-dire assez voisin de la décomposition²³ ». Les Morand repartent. Direction Mexico. Ils s'élèvent lentement, comme par paliers, jusqu'à deux mille mètres d'altitude, à bord d'un pullman du *Mexican Railway*. Air de déjà-vu dans les toiles du Douanier Rousseau. Le voyage va durer douze heures. Mais au bout, l'une des plus vieilles villes américaines sinon la plus vieille, dans un pays unique, un pays à nul autre pareil.

À Mexico, les Morand sont accueillis par Genaro Estrada, ministre des Affaires étrangères et écrivain. Tour de ville. Excursion au « Marché-aux-Voleurs ». Passage sur la place de l'Assomption-de-la-Vierge, jadis celle du Dieu-de-la-guerre, du Serpent-à-plumes. Dans une petite église, vision du Christ empoisonné qu'entourent la Vierge de la Solitude et un ange. « Certes, j'avais vu en Espagne, note Morand, bien des Christs noirs, mais jamais une aussi effroyable chose. Imaginez, effondré, chancelant, un Christ grandeur nature enduit de cirage, avec une figure de nègre cachée par de vrais cheveux blonds²⁴. » Visite du Musée national de Mexico. Hors de la ville : Teotihuacan où se dressent les pyramides dont les origines l'intriguent, puis le temple de Quetzalcoatl, la divinité de l'air et de la guerre. Puis, de nouveau, la route. Puebla, le désert, El Paso, à la frontière des États-Unis, auquel il consacre un poème, une « photographie lyrique » : El Paso, « bureaux des anachorètes », où « chaque poteau télégraphique est une croix ». « Présentation sévère dont on ne se lasse pas. / Pas l'ombre de graisse sous le soleil qui bave. / Les carcasses d'animaux, / côtes en l'air, / cages blanches. El Paso, 17-2-1927 »²⁵.

Le couple passe la frontière à Ciudad-Juarez, infâme lieu de perdition où s'échangent les races et où « les indésirables, les refoûlés [...] attend[ent] leur heure ». Les barrières dressées par

23 Paul Morand, *Hiver caraïbe*, éd. cit., p. 135.

24 *Ibid.*, p. 148.

25 Paul Morand, « El Paso », dans *USA. Album de photographies lyriques*, dans *Poèmes*, éd. Michel Décaudin, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1973, p. 147-148.

les autorités américaines pour lutter contre l'immigration produisent sur Paul la plus forte des impressions : « Il y a, par races, un contingent d'admission, un quota, variable et fixé chaque année. Ensuite, une sélection sanitaire [...]. Enfin, un très sévère examen de moralité... » Cette extrême rigueur le fascine ; l'Europe serait bien avisée de s'en inspirer : « Créons, propose-t-il, sans souci des économies, une forte police des étrangers à l'intérieur, et non plus ces malheureux gendarmes, incapables de distinguer un Esquimau d'un Arabe. » Et Morand de reprendre sa diatribe contre les mélanges : « Dans cent ans, que sera notre sang ? Toute la vie française est une question d'équilibre entre le Midi et le Nord. Depuis un siècle, cet équilibre est rompu. Nous avons besoin de sang celte, de sang saxon et germanique, de sang nordique. Or, il entre chez nous des Levantins, des Sémites, des Berbères, des Latins du Sud, races de trafiquants et de politiciens futurs »²⁶.

Puis, alternant train et voiture de location, Paul et Hélène descendent la côte et relient *via* la Piste Apache, Phoenix, puis Los Angeles. Le temps d'un tête à tête avec le Pacifique, et déjà le couple repart, encore. Tandis qu'ils filent au milieu des sables brûlants, l'heure est à la morosité en France. « Tout est foutu, écrit Drieu la Rochelle dans *Les Derniers Jours*. Tout ? Tout un monde, toutes les vieilles civilisations – celle de l'Europe en même temps que celles d'Asie. Tout un passé qui a été magnifique s'en va à l'eau, corps et âme »²⁷.

Fin février, Paul et Hélène Morand sont à San Francisco. Début mars, ils retrouvent Paul Claudel, récemment nommé ambassadeur de France aux États-Unis et tout juste arrivé du Japon, et ensemble, ils se rendent dans le Grand Cañon du Colorado. Morand immortalise la scène. Nouvelle photographie lyrique : « Claudel au Grand Cañon ». « Mais voici Claudel, / adossé à l'hôtel *El Tovar*, au bord du désert interrompu. / Il ne pense pas qu'il fait froid. / Il regarde à travers ces grosses lunettes qu'il porte depuis le Japon / et appuie de tout son poids sur le

26 Paul Morand, *Hiver caraïbe*, éd. cit., p. 173-174.

27 Cité dans Marcel Schneider, *Mille roses trémières*, Paris, Gallimard, 2004, p. 72.

paysage ». Derrière Claudel, le Grand Cañon : « Précipice / long comme la route de Paris au Havre et large de douze kilomètres. / Insurrection de rochers, / éboulements, terrasses effondrées, / dessinées comme les jeux de la nature à l'intérieur des agates [...] »²⁸.

Puis, alors que Claudel s'en va rejoindre son poste à Washington, les Morand mettent le cap sur le Nevada, visitent le parc national de la Yosemite Valley, puis reprennent la route, en voiture de location toujours, direction : la Louisiane. Après un passage éclair en Géorgie, ils atteignent New York, afin que Paul effectue sa mission. Durant leur séjour au *Pennsylvania Hotel*, Paul et Hélène passent une soirée inoubliable en compagnie de Chaplin. Nouvelle photographie lyrique. Et splendide hommage à ce clown, ce pitre, ce géant aux « souliers percés », à la « petite jaquette noire » et au « melon adhérent ou démontable ». Long poème qui s'achève sur cette image : « Tout près de moi, / dans l'atelier obscur, / un rire / éclate : / C'est Charlie qui s'est reconnu : / Cet enfant rit de son univers. / Et, / n'a-t-il pas raison de rire, / puisque la massue du gros policeman yankee / qui le guette / derrière les planches / ne l'a jamais sérieusement tué ? »²⁹.

« Voir vite et repartir ». Au pas de course, comme à l'accoutumée, Paul Morand salue ses confrères dans les bars branchés de Broadway, parle vaudou avec l'éditeur Wells de chez Harper, écume Harlem, « la plus grande ville nègre », en compagnie d'un guide de choix, Carl Van Vechten, l'auteur du retentissant *Nigger Heaven*, roman négrophile, qu'il lit d'un trait. Chaque rencontre est pour lui l'occasion de se documenter, de faire un premier point sur les problèmes de races que connaissent les États-Unis – esclavage, ségrégations, lynchages... – toujours dans l'optique de l'écriture de son roman. Le 25 mars, Morand adresse à Carl Van Vechten un mot pour le remercier d'avoir attiré son attention sur *The New Negro* d'Alain Locke, essai célébrant l'avènement

28 Paul Morand, « Paul Claudel au Grand cañon », dans *USA. Album de photographies lyriques*, éd. cit., p. 168-169.

29 Paul Morand, « Soir avec Charlot », dans *USA. Album de photographies lyriques*, éd. cit., p. 163-166.

d'un nouveau Noir, fier de ses racines, de sa couleur et de son être, conquérant, tourné en direction de l'avenir et non plus du passé... Il lui fait part de son désir de rencontrer Alfred Knopf, l'éditeur et le découvreur des auteurs emblématiques de la Harlem Renaissance³⁰. Le 2 avril, le couple repart. Cette fois-ci, direction la France.

De retour à Paris, Paul prend ses quartiers dans l'hôtel particulier de son épouse, aux numéros 3-5 de l'avenue Charles-Floquet, et commence à rédiger le troisième opus de sa chronique planétaire, non pas un roman, comme initialement annoncé, mais des nouvelles, ainsi que divers textes de circonstances, chroniques et préfaces, parmi lesquels « Sous pavillon noir », sa préface au *Paradis des Nègres*, la traduction française de *Nigger Heaven*, que va publier l'éditeur Simon Kra dans sa collection « Les Documentaires »³¹.

« Sous pavillon noir » a la particularité de revêtir la forme d'un dialogue enjoué entre un négrophile, qui pourrait être Paul Morand, convaincu de ce que la France est probablement « après l'Amérique, le pays qui a le plus à dire et le plus à entendre sur les nègres » et un sceptique, qui pourrait aussi être Paul Morand, pour qui Joséphine Baker, les Revues nègres, la Croisière noire et l'Exposition des Arts décoratifs ne sont rien qu'un phénomène de « mode », qui passera, « comme la psychanalyse, les rêves, les rythmes syncopés, les faux noirs de Juan-les-Pins, le subconscient et tout le tremblement »³². L'échange est vif.

30 Correspondance entre Morand et Van Vechten, Van Vechten papers, Beinecke Library, Yale University, cité dans Jocelyne Rotily, « Paul Morand au temps du Harlem Renaissance et de la vogue nègre », <http://associationculturellefranceamerique.chezalice.fr/morand_magie.html> (consulté le 10 septembre 2012).

31 Paul Morand, « Sous pavillon noir », dans Carl Van Vechten, *Le Paradis des Nègres*, trad. Jacques Sabouraud, Paris, Simon Kra, coll. « Les Documentaires », 1927, p. 7-12.

32 « Art nègre ? je ne vous répondrai pas par la boutade de Picasso : "connais pas". Je répondrai : "art nègre, connais trop". Je n'en nie pas l'importance, mais j'ai déjà fait plusieurs fois le tour des quelques combinaisons de formes, de couleurs et de matières qui, là, m'ont été proposées. Voyages ? J'en ai d'autres en tête, des plus importants ; pour le moment, l'itinéraire de Gide me renseigne assez ; et je déteste marcher où il fait chaud. Alors ? Il reste les images historiques, *La Case de l'Oncle Tom*, les lynchages, la renaissance morale du nègre, les fermes modèles de Booker Washington ; quel ennui ! » (*Ibid.*, p. 10.)

[Mais] si une race impubère, éclatante et primitive, interroge le Morand « négrophile », que l'excès même de sa misère a conservée intacte, ayant réussi à s'évader de notre prison d'esclaves civilisés, peut dès maintenant intercéder, travailler pour nous, plonger à ces profondeurs où nous suffoquons, pour nous en ramener en surface les richesses, allons-nous l'ignorer, nous priver de son concours unique³³ ?

Morand a lu et pratiqué *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* de Gobineau et *La Mentalité primitive* de Lévy-Bruhl, qui font à l'époque autorité en anthropologie et constituent la *doxa* en matière de savoirs sur les races. Se fondant sur la lecture de ces ouvrages et sur les enseignements qu'il a tirés de son séjour new-yorkais et de sa fréquentation des clubs de Harlem, il a acquis la certitude que, sous le vernis de la civilisation, les « nègres d'Amérique » ont conservé leurs caractères ancestraux, leur vitalité sauvage, leur accès aux forces invisibles, avec lesquels ils ne peuvent avoir rompu car on n'échappe pas à ce qu'on est. Il est par ailleurs convaincu que ce sont cette vitalité, cette puissance, cette magie, auxquels les Noirs donnent libre cours en Afrique parce que libres et au contact des éléments, et dont ils ne peuvent empêcher le retour dans le cadre étriqué de la civilisation, qui, parce qu'elles sont puissamment communicatives, sont à même de tirer la civilisation blanche de sa léthargie, de la guérir de sa névrose. Et selon lui, ce n'est pas hasard si elle surgit précisément avec autant de vigueur en ces années :

Et peut-être cette race de ténèbres, écrit-il en clausule de « Sous pavillon noir », apparaît-elle à une période critique de la civilisation blanche, comme ces danseurs qui ne réussissent à s'imposer à notre faiblesse d'Occidentaux repus, à notre fatigue nerveuse, que par leur vitalité formidable et intacte, comme ces orchestres sombres qui, à la faveur de la nuit complice (car la nuit, c'est le jour des nègres) sont prêts à conduire au son du tambour voilé d'un mouchoir de soie rose les funérailles de l'Occident³⁴.

33 *Ibid.*, p. 9-10.

34 *Ibid.*, p. 12.

C'est fort de ces certitudes que Paul Morand se lance dans la composition des premières nouvelles de son recueil : *Baton Rouge (U.S.A.)*, *Excelsior (U.S.A.)* et *Syracuse (U.S.A.)* dont les titres sont des clin d'yeux aux villes qu'il a traversées, son épouse et lui n'ayant eu ni le temps matériel ni le loisir de véritablement visiter le Sud des États-Unis³⁵.

À l'origine de *Baton Rouge (U.S.A.)*, plus que la visite de cette ville par Paul Morand : le « phénomène » Joséphine Baker. Pour l'édition définitive de *Magie noire*, Morand optera d'ailleurs pour le titre *Congo*. Dans l'imaginaire du lecteur, le Congo, c'est l'Afrique dans toute son immensité et sa démesure³⁶. Dans la nouvelle de Morand, c'est le personnage central, qui donne son titre à la nouvelle : « Sophie Taylor, la négresse, dite "Congo" ». Dans le Paris des années folles, au temps doré des revues nègres, Congo est la vedette de la super revue « Paris-Cochon ». Dans son hôtel des Ducs de Ré, rue de l'Université, la belle déambule dans toute sa nudité, promenant son « grand corps couleur d'iode mais rose aux genoux, aux coudes et aux seins ». Congo est une descendante d'esclaves qui a conservé de ses ancêtres « la tête haute des Noires habituées au portage, les hanches libres command[ant] l'avance alternée des jambes, droites et dures, tandis que le reste du corps demeurait immobile, dans l'axe du visage et du cou » bien que « sa race se fût délayée depuis des siècles dans de hasardeux métissages »³⁷. Congo donne une fête, un bal, et c'est aux préparatifs de ce bal que Paul Morand convie ses lecteurs³⁸. Danseuse, Congo est une sauvageonne, nue à l'exception d'un collier et d'une centaine de plumes bleues et rouges que secoue son corps tout électrisé, un

35 Michel Collomb, Notice de *Baton Rouge (U.S.A.)*, dans *Nouvelles complètes*, éd. cit., t. I, p. 1043.

36 Sur cet imaginaire, voir Dominique Lanni, « Congo », dans Pierre Ronzeau, Jean-Jacques Vincensini (dir.), *Dictionnaire des lieux mythiques*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2010, p. 359-361.

37 Paul Morand, *Congo*, dans *Magie noire ; Nouvelles complètes*, éd. cit., t. I, p. 513.

38 « Aujourd'hui, Paris n'est plus gâté et un bal chez Congo, c'est un événement... » (*ibid.*, p. 514). Ce bal, ainsi que l'a justement observé Michel Collomb, renvoie probablement à une soirée passée dans le cabaret de la rue Fontaine, ouvert par Joséphine Baker, rue de Pigalle, en décembre 1926 (Notice de *Baton Rouge (U.S.A.)*, dans *Magie noire ; Nouvelles complètes*, éd. cit., t. I, p. 1043).

phénomène, tout en syncope, « un élan vital », « une décharge plus violente que la chaise électrique » à la ferveur communicative : tous les hommes sont ses frères, toutes les femmes ses sœurs : « – Oui, oui, yep, yea. Tous fêès, tous sœus ! »³⁹. Les Noirs, pour Morand, c'est d'abord cela : des instincts, un élan brutal, une décharge électrique, une fraternité puérile. Et sans doute est-ce là ce qui séduit les Occidentaux. Mais malheur à ceux qui cherchent à rompre avec leurs racines et à se détourner des rites ancestraux. Une main maléfique contraint Congo à courir chez un guérisseur qui l'entraîne dans le sous-sol d'une boîte de jazz pour trouver un contre-charme. Là, au milieu d'un cercle tracé à la craie sur le sol : le Grand Zombi. « Le grand mystère, que la police et les patronages blancs d'Amérique s'imaginaient avoir chassé à jamais, avec Marie Laveau, dernière reine vaudou, le voici qui renaît dans le sous-sol de la rue Fontaine⁴⁰ ! » Puis, de la rue Fontaine, Morand transporte Congo sur les rives du Mississippi pour assister à l'enterrement de sa Grand-maman, parmi ses frères noirs. Au bord du fleuve, Congo reconnaît le paysage entrevu dans le sous-sol du bar de la rue Fontaine, avant, les doigts crispés sur la main maléfique, d'être engloutie par les eaux.

Le 29 avril, sa nouvelle achevée, Paul Morand l'adresse à Carl Van Vechten accompagnée de ce courrier :

Quand j'ai indiqué à Mr. Wells de chez Harper les grandes lignes de l'histoire, il m'a dit qu'il n'y avait plus de vaudou et que cela n'allait pas. Qu'en pensez-vous ? À Cuba, dans les Antilles françaises, le vaudou existe toujours et j'imagine qu'il en est de même à la Nouvelle-Orléans, bien qu'à mon avis tout cela se passe dans le secret. Je ne suis pas un homme scientifique. Je ne vois pas pourquoi je devrais me tracasser à ce sujet, après tout, ce que je recherche c'est un contraste entre Paris et la magie de la race noire. Le vaudou est seulement un prétexte⁴¹.

39 Paul Morand, *Congo*, dans *Magie noire*, éd. cit., p. 515.

40 *Ibid.*, p. 520.

41 Paul Morand, Lettre inédite à Carl Van Vechten du 29 avril 1927, dans *Papiers Van Vechten, Za Van Vechten*. Beinecke Library, Yale University. Cité dans « Paul Morand au temps du Harlem Renaissance et de la vogue nègre », art. cit.

Cet aspect esthétique est primordial chez Morand. Il expliquera plus tard à Stéphane Sarkany que lorsqu'il traite un sujet, c'est toujours en artiste, c'est-à-dire en homme « qui se réjouit des contrastes de la couleur, et qui ne désire pas du tout – comme le ferait un idéologue par exemple – les amoindrir ou les effacer ». « Ne quittez jamais le point de vue esthétique en ce qui me concerne, ajoutera-t-il. Cela explique les contradictions et le reste »⁴². Cependant, la précision des éléments relatifs au vaudou introduits dans cette nouvelle – le zombi, le sorcier, le roi et la reine vaudou, le serpent, les mouchoirs rouges portés par les initiés lors des cérémonies vaudou... –, principalement extraits de *Haïti ou la République noire* de Spenser St John, tend à indiquer que, par-delà le contraste recherché, Paul Morand a l'intime conviction que quelque chose auquel les Blancs n'ont pas accès se joue au niveau du vaudou⁴³. Du vaudou, il n'a, par ailleurs, que cette connaissance livresque. Il approfondira le sujet lorsque, quelques mois plus tard, il séjournera en Haïti et visitera l'île en compagnie des jeunes animateurs de *La Revue indigène*. Pour l'heure, il semble fermement convaincu qu'en réunissant les vivants et les morts par-delà le temps et les distances, le vaudou est le vecteur commun à tous les Noirs, que ceux-ci soient demeurés en Afrique ou qu'ils aient été « transplantés » à Paris ou Harlem.

Excelsior (U.S.A.), seconde nouvelle à laquelle travaille Morand, est le nom de la ville fictive de Géorgie où il situe le quartier nègre de « Petite Afrique » où vit la famille Bloom, « une famille blanche, ou du moins qu'un étranger prendrait pour telle »⁴⁴. Or, à Excelsior, si les Bloom se présentent comme

42 Paul Morand, « Entretien du 5 août 1964 », dans Stéphane Sarkany, *Paul Morand et le cosmopolitisme littéraire*, op. cit., p. 220-240. Dans *Lewis et Irène*, on relève à ce sujet cette intéressante note relative à des propos peu amènes tenus sur les Turcs par Irène : « L'auteur n'est aucunement responsable des propos tenus par ses personnages. » (*Lewis et Irène* [1924], dans *Romans*, éd. Michel Collomb, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2005, p. 64.)

43 Spenser St John, *Hayti or The Black Republic*, London, Smith and Elder, 1884. Paul Morand a très probablement puisé sa documentation dans la traduction française de cet ouvrage, parue deux ans plus tard : *Haïti ou la République noire*, trad. John West, Paris, Plon et Nourrit, 1886.

44 Paul Morand, *Excelsior (U.S.A.)*, dans *Magie noire*, éd. cit., p. 544.

des « créoles », il n'est un secret pour personne que ce sont des Noirs. C'est donc de la ségrégation, véritable fléau dans le Sud des États-Unis, qu'a choisi de traiter Morand à travers l'exemple de cette famille qui, par sa couleur, peut passer pour blanche et rompre définitivement avec l'ostracisme dont elle et sa race sont victimes depuis des décennies. Octavius Bloom, le fils, le plus blanc de tous, l'orgueil des siens, l'a compris qui, pour franchir la ligne, part s'établir avec ses sœurs dans le nord sur les conseils de son père, convaincu de ce que, question de climat, plus il irait vers le Nord et plus lui et sa descendance se blanchiraient au passage. Quelques mois plus tard, à Cornelius Creek, au terme d'une fulgurante ascension sociale, Octavius Bloom est à la tête d'une florissante agence immobilière. Sa sœur Poolie est devenue un des partis les plus convoités du comté. Aussi les Bloom ont-ils droit à tous les honneurs chez les plus conservateurs des Blancs.

Mais le retour de la couleur, comme un retour du refoulé, s'effectue sous la forme anodine et bénigne d'une tache, qui s'étend, « soudaine et assez improbable transformation épidermique », et qui frappe la belle Poolie Bloom, au moment même où elle se préparait à épouser un des partis blancs les plus en vue. Il ne s'agit pas d'un simple brunissement ; cette apparition s'accompagne d'une altération des traits, sa sœur « retournant » littéralement au noir selon le mot d'Octavius, pour qui le processus est irréversible : « Ça va empirer, répliqua férocement Octavius. Poolie va tourner au marron, puis, du marron à la suie »⁴⁵. Poolie n'est plus autorisée à quitter sa chambre. Querelle familiale, séquestration, maladie honteuse, folie... sa disparition alimente toutes les rumeurs. En dépit des infinies précautions prises par Octavius, l'incroyable nouvelle se répand : « Dès Noël, tout Cornelius Creek savait⁴⁶. » Ironie de l'histoire, ce sont les Blancs qui quittent la place, et les Noirs, qui étaient enfin parvenus à franchir la ligne et à se fondre dans

45 *Ibid.*, p. 552.

46 *Ibid.*, p. 553.

la masse, qui restent. Les Blancs ont tracé une nouvelle ligne, abandonnant les Noirs à leur nouveau territoire.

En évoquant à mots couverts et par touches discrètes, les discours des Blancs, les arbres à pendus, le Ku Klux Klan, Paul Morand livre un saisissant tableau du Sud des États-Unis : ségrégationniste et féroce raciste. Il suffit de consulter la presse de l'époque, de lire les descriptions faites par le menu des exécutions sommaires et autres lynchages, ou de considérer le seul nombre des lynchages recensés pour s'en assurer.

L'autre intérêt de cette nouvelle réside dans l'étrange métabolisme qui affecte Poolie, lequel provoque son brunissement et entraîne du même coup la ruine des efforts de son frère et de leurs espoirs d'une vie meilleure. « Quel étrange caprice avait eu son corps en réagissant ainsi ? Par quelle combinaison ambiguë son frère et sa sœur étaient-ils restés blancs ? Fallait-il la tenir pour responsable de l'enchevêtrement des races, et, derrière la race, des passions qui avaient causé cet alliage, cet obscur travail des cryptes de la peau ? », interroge le narrateur⁴⁷. Les questions relatives à la pigmentation de la peau et notamment à la couleur noire alimentent une riche littérature anthropologique depuis l'Antiquité. Mais en dépit des contributions des savants de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et des études menées par les anthropologues du XIX^e siècle, aucune explication convaincante n'a été livrée et dans les années vingt, le mystère demeure⁴⁸.

À travers ce stupéfiant scénario, Morand n'entend pas apporter de réponse mais seulement souligner l'aberration des préjugés liés à la race noire ; c'est du jour où elle est informée de ce que les Bloom ont du sang noir et qu'ils ne sont par conséquent

47 *Ibid.*, p. 554.

48 « On sait, observe Michel Collomb dans sa notice, que la génétique avait déjà été mise à contribution comme facteur romanesque dans *La Fleur double*. La stupéfaction d'Octavius Bloom constatant la régression cutanée de sa sœur rappelle celle de M. Lebecq devant les formes de plus en plus masculines de sa jeune épouse... Si grand-guignolesques que puissent sembler ces fantaisies biologiques, elles ne sont peut-être aux yeux de Morand que des formes exceptionnelles mais réelles de cette grande évolution darwinienne dont les races humaines sont aussi parties prenantes. » (Michel Collomb, Notice d'*Excelsior (U.S.A.)*, dans *Nouvelles complètes*, éd. cit., t. I, p. 1053.)

blancs que de peau que Cornelius Creek les bannit. Cette aberration, Genet la formulera en ces termes en exergue des *Nègres*, sa clownerie : « Mais, qu'est-ce que c'est donc un Noir ? Et d'abord, c'est de quelle couleur⁴⁹ ? » Dans toute sa violence et son ironie, la clausule renvoie au proverbe dahoméen placé en exergue de la nouvelle : « Le zèbre ne se défait pas de ses zébrures⁵⁰. »

Syracuse (U.S.A.), la troisième nouvelle que compose Morand et qui paraîtra sous le titre *Syracuse ou l'Homme-panthère* dans *Magie noire*, est le nom de la ville dans laquelle le Dr. Lincoln Vamp, un dandy « couleur café grillé », a métamorphosé le quotidien des Noirs. Grâce à ses efforts, ceux-ci sont respectés, ils ont droit de cité dans tous les lieux publics, sont libres de fréquenter les théâtres, sont admis dans les hôpitaux, peuvent intégrer les syndicats. Lincoln Vamp a mis un terme à toutes les formes de discriminations, aux incendies criminels et aux lynchages, et a fondé, modèle de réussite et symbole de modernité, la Maison du Nouveau Nègre, gratte-ciel de dix-neuf étages entièrement dédié à toutes les activités de sa race à raison d'une par étage.

Dans le discours qu'il prononce à la veille de s'envoler pour le congrès panafricain qui se tient à Bruxelles, Lincoln Vamp exhorte ses employés à rompre avec tout ce qui, d'une manière ou d'une autre, leur rappellerait l'Afrique. Pour lui, l'émancipation, le succès, la reconnaissance passent par l'oubli de l'Afrique afin de substituer définitivement aux images de l'esclave, du grand enfant, du bon nègre et du sauvage une seule image : celle du Noir moderne.

Les rivages africains d'où les négriers emmenèrent vos ancêtres, la petite île de Guinée où l'on voit encore leurs chaînes, les cocotiers, c'est un doux souvenir, clame-t-il, mais c'est le passé. Oui, Emerson, Roosevelt, Carnegie descendent de l'anthropoïde, mais s'ils furent grands, c'est qu'ils ont su oublier leur caverne ; nous, nous les égalerons dans la mesure où nous saurons oublier l'Afrique⁵¹.

49 Jean Genet, *Les Nègres*, précédé de *Pour jouer Les Nègres*, Paris, L'Arbalète, 1960.

50 Paul Morand, *Excelsior (U.S.A.)*, dans *Magie noire*, éd. cit., p. 544.

51 « Sur le placard qu'il laisse à la congrégation, sont écrites, en lettres gothiques les instructions suivantes : *Syracusains noirs du xx^e siècle ! / Ne croyez pas aux*

De Syracuse, l'intrigue se transporte à Bruxelles. Au congrès panafricain, Vamp n'entend pas ces orateurs qui, dans des langues qu'il ne comprend pas ou dans des discours ampoulés et plein d'obséquiosité, préconisent la reconquête de l'Afrique, à ses yeux un anachronisme. Au milieu de ces bavards, Vamp ne se sent pas à sa place. Profitant de ce que c'est son premier séjour en Europe et par curiosité, il va, à l'invitation du gouvernement belge, visiter le Musée africain, futur Musée royal du Congo belge à Tervuren où l'Afrique lui apparaît telle qu'il l'a toujours imaginée : primitive, sauvage, obscure, superstitieuse, « dans l'humilité de ses outils de travail, dans la menace silencieuse et sombre de ses armes, dans la barbarie de ses rites ». Ironie du sort, Lincoln Vamp découvre l'Afrique, qu'il n'a jamais vue, en Belgique. Tout est d'abord prétexte à rire : les instruments de musique, les coiffures, les masques qu'il juge grossiers. Et c'est tandis qu'il contemple les fresques ornant les murs que la magie semble opérer : « Paysages violets, safranés, saturniens, saouls d'eau, dont la majesté et la solitude le frappèrent. Il sentit qu'il avait déjà vu cela... dans une autre vie peut-être⁵² ? » Vamp se trouve face à ses racines. C'est alors qu'il émet l'hypothèse que ses ancêtres viennent peut-être des bords de ce fleuve et qu'il descend peut-être des deux sauvages nus qui mettent à l'eau une pirogue. Il n'est alors pas peu fier de constater le chemin parcouru, « l'abîme entre le passé et le présent, entre les huttes et les gratte-ciel, entre le pagne de raffia et la redingote⁵³... » Tandis que l'appel se fait de plus en plus insistant, il songe à ce qu'il serait devenu s'il était demeuré là-bas. Entre les objets, les hommes représentés, les matériaux et lui se noue alors un étrange dialogue : « Fuis, disaient-ils ; quitte la terre que tu habites ; elle n'est fertile qu'en apparence mais la ruine est sur

charmes, / Ne mentez pas, / N'oubliez pas vos femmes ni vos enfants, / N'oubliez pas où vous habitez, / Ne réglez pas vos querelles au rasoir, / Ne portez pas de bouteilles de liqueur dans vos poches, / Ne tirez pas sur les fantômes, / Inscrivez-vous à l'Association pour l'amélioration des Noirs, / Croyez aux progrès, / Achetez chaque jour Le Projecteur de Syracuse... » (Paul Morand, Syracuse (U.S.A.), dans Magie noire, éd. cit., p. 559-560).

52 *Ibid.*, p. 563.

53 *Ibid.*, p. 564.

elle. Son progrès n'est qu'un prestige ; elle n'a fait de toi qu'un vampire. Reviens à la terre où les arbres et les pierres parlent au nom de l'Esprit⁵⁴... » Le lendemain et le surlendemain de sa visite, le Dr. Vamp ne se présente pas aux séances de la commission. « La police belge fit une enquête, conclut le narrateur. Les gardiens témoignèrent que, vers 2 heures de l'après-midi, ils avaient vu sortir du musée un grand nègre fou, qui rugissait⁵⁵. »

Comme dans ses deux précédentes nouvelles, Morand stigmatise dans *Syracuse (U.S.A.)* les mélanges. Mélangés, les employés de Vamp : les « colorados, claros, colorados-claros, etc. [qui] à travers le délayage des sangs [et] malgré trois siècles d'unions frelatées et d'aventures inextricables [...] portaient encore, çà et là, quelques traces originelles. » Mélangé, le délégué d'Haïti, « octavon sournois, à tête de rongeur », qui péroré à Bruxelles, incarnation pour Morand de ce que le mélange peut produire de plus laid et de plus exécration⁵⁶. Plus intéressant, ce point : *Syracuse (U.S.A.)* a en commun avec *Baton Rouge (U.S.A.)* et *Excelsior (U.S.A.)* de montrer comment le caractère racial, élément de l'identité atavique de chaque être, effectue son retour chez le protagoniste précisément au moment où il a réussi et où il s'y attend le moins : au faite de sa gloire en plein cœur de Paris pour la sulfureuse Congo, à Cornelius Creek au milieu des Blancs pour Poolie Bloom, dans les salles sombres d'un musée colonial au cœur du plat pays pour Lincoln Vamp. Mais là où dans *Excelsior (U.S.A.)*, Paul Morand ne livre aucune explication concernant le brunissement de Poolie, n'évoquant pas même le cas des sauts de génération, il décrit par le menu la manière dont le refoulé racial fait retour de manière quasi magique dans *Syracuse (U.S.A.)*. Ultime point commun aux trois nouvelles et non des moindres : le châtimeur qui vient frapper les protagonistes coupables d'avoir rompu avec leurs origines : Congo, en abandonnant les siens, la famille Bloom, en franchissant la ligne, et Lincoln Vamp, en coupant tout lien avec l'Afrique

54 *Ibid.*, p. 566.

55 *Ibid.*, p. 568.

56 *Ibid.*, p. 557 et 560.

et en recommandant vivement aux siens de faire de même. La leçon qui se dégage de ces trois premières nouvelles est dénuée de toute ambiguïté : on ne renie pas impunément ses racines. Pour Michel Collomb, si le recueil *Magie noire* comporte une idée directrice, c'est incontestablement dans *Syracuse (U.S.A.)* qu'elle est le mieux exprimée. Pour Morand, qui se rallie sur ce point aux théories de Hyppolite Taine sur l'influence de la race et du milieu, « les Noirs auraient tort de faire leurs les idéaux de progrès, d'égalité et de domination de la nature conçus par l'humanité blanche. Ils se couperaient ainsi de l'harmonie avec la nature africaine, dont ils sont le fruit⁵⁷. »

Mai 1927. André Gide vient de rentrer d'Afrique. Dans sa « Lettre de Paris » d'octobre 1926, Paul Morand écrivait : « Un autre globe-trotter, André Gide, est rentré d'Afrique, après plus de six mois passés au Congo et au sud de l'équateur. Il a, paraît-il, rapporté de son séjour un journal de voyage sous forme de rapport officiel à l'adresse du ministère des Colonies. C'est avec impatience que nous attendons de le lire⁵⁸. » En réalité, lorsqu'il écrit ces lignes, Gide se trouve encore sur le continent noir. Parti en juillet 1926 accompagné de Marc Allégret, Gide n'est de retour en France qu'en mai suivant, après avoir visité le Congo et le Tchad. Morand est visiblement impatient de découvrir ses impressions d'Afrique. On se souviendra qu'il se réjouissait de la vente par Gide de sa bibliothèque précisément en vue de financer ce voyage. « Grâce à la vente de tant de mauvais livres, avait-il commenté, nous allons enfin en avoir un bon – un livre qui va nous ouvrir de vastes horizons [...]»⁵⁹. » Dans ses bagages, Gide rapporte un témoignage accablant, un violent réquisitoire à l'encontre des administrateurs coloniaux français, dénonçant la manière dont sont contrôlées les possessions françaises et traitées les populations : le *Voyage au Congo*, qui paraîtra à l'été

57 Michel Collomb, Notice de *Syracuse (U.S.A.)*, dans *Nouvelles complètes*, éd. cit., t. 1, p. 1056.

58 Paul Morand, « Lettre XVIII – Octobre 1926 », dans *Lettres de Paris*, éd. cit., p. 148.

59 Paul Morand, « Lettre XIII – Août 1925 », dans *Lettres de Paris*, éd. cit., p. 114.

et *Le Retour du Tchad*, qu'il donnera l'année suivante⁶⁰. Dans sa « Lettre de Paris » de mai, il note seulement : « Le journal du Congo, d'André Gide, n'étant pas encore achevé, j'en parlerai dans une lettre ultérieure⁶¹. »

On dispose de peu d'informations sur cette période. En juillet, Morand est en cure à Abano Terme. Le 30, il écrit à Gide : « Je pense de mon côté à un voyage en Afrique et j'aurai à vous demander aussi conseil. Quant à vos projets d'Asie, Léger qui, comme vous savez, est directeur d'Asie au Quai d'Orsay, pourra vous être bien plus utile que moi⁶². » À la mi-août, il est à Trianel, dans l'Eure, dans le manoir d'Hélène. En septembre 1927, comparant, dans sa « Lettre de Paris », *Défense de l'Occident* de Massis et *La Tentation de l'Occident* de Malraux, déplorant la sympathie de Malraux à l'égard de l'Orient et son indifférence à l'égard de l'Occident, il écrit : « L'Europe est action, angoisse ; l'Asie contemplation, sérénité. Mais M. Malraux est trop au courant de la situation en Asie pour ignorer qu'il n'y a plus, en fait, qu'une seule couleur universelle, qu'un seul climat mondial : une angoisse et un désespoir communs. » Convaincu que Malraux lui-même n'est pas dupe puisqu'il conclut son essai par ces mots : « La voix basse de la destruction s'entend déjà aux plus lointains échos d'Asie », Morand interroge si l'Occident ne se trompe pas qui recherche depuis longtemps son salut dans cet Orient « qui ne vaut pas mieux que nous, qui ne nous égale même pas, assène-t-il, puisqu'il a tous les défauts de notre époque de vitesse et de machines, sans en avoir aucun des avantages⁶³ ? »

Début octobre, le couple est de retour à Paris. Paul rédige sa « Lettre de Paris » pour la livraison de novembre, lettre dont il consacre une importante partie au *Voyage au Congo* de Gide,

60 André Gide, *Voyage au Congo*, Paris, Gallimard, 1927 ; *Le Retour du Tchad. Suite du voyage au Congo. Carnets de route*, Paris, Gallimard, 1928. Rééd. : Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1995.

61 Paul Morand, « Lettre XXI – Mai 1927 », dans *Lettres de Paris*, éd. cit., p. 177.

62 Paul Morand, « Lettre à André Gide », dans *Lettres du voyageur*, éd. cit., p. 98. Suite au voyage d'André Gide au Congo, Paul Morand songe à écrire un ouvrage sur Gide voyageur. À défaut, faute de temps, d'un ouvrage, il lui consacrera un article. Voir Paul Morand, « André Gide voyageur », dans *Papiers d'identité*, Paris, Grasset, 1931, p. 173-179.

63 Paul Morand, « Lettre XXII – Septembre 1927 », dans *Lettres de Paris*, éd. cit., p. 182-183.

paru au cours de l'été. Qu'à son âge Gide soit capable de parcourir la brousse à raison de huit heures par jour sous un soleil de plomb, qu'il profite des retards des correspondances pour s'informer auprès des indigènes ou jouer au football avec eux, l'impressionne⁶⁴. « Le *Voyage au Congo* vaut par son naturel et par sa bonne foi, note-t-il. À vrai dire, Gide avait déjà été en contact avec des indigènes [...]. Pourtant, il n'était guère préparé – lui, le plus subtil, le plus perspicace, et le plus lucide des écrivains européens – à rencontrer les Nègres du Congo, qui sont les plus primitifs de tous. » Sa lecture lui laisse quelques regrets et une foule d'interrogations. Il aurait souhaité par exemple « davantage d'idées et d'opinions personnelles sur le problème des Noirs » et attend par conséquent beaucoup du second volume, annoncé sous le titre de *Voyage au Tchad*, tout en se demandant si la frilosité de Gide ne provient pas de ce qu'il lui est malaisé de traiter de problèmes auxquels il n'est pas accoutumé⁶⁵. Morand ne relève pas que des défauts. Bien que négrophile, Gide n'a pas fait l'erreur de verser dans le mythe du « bon sauvage » et a bien vu l'exploitation dont sont victimes les Noirs du Congo. Sur ce point, Morand salue son engagement : « Je mentionne cela parce qu'il est intéressant de voir comment le plus abstrait, le plus individualiste, le plus égocentrique des écrivains peut être appelé tôt ou tard à sortir de son isolement et à entrer dans le débat⁶⁶. »

Le 7 octobre, Paul Morand adresse une longue lettre à son ami Christian Melchior-Bonnet : « Je suis dans le coltar jusqu'au cou, écrit-il. J'ai commencé cet été *Magie noire*. L'hiver dernier, j'avais parcouru les villes nègres de l'Amérique du Nord, de Harlem au Mississippi : d'où quatre ou cinq nouvelles sur ces régions. » Lorsqu'il lui écrit cette lettre, trois sont en cours d'achèvement

64 Sur les notes de lecture consignées par Gide dans son *Voyage au Congo*, Paul Morand écrit : « [...] il y a dans ces notes un bel effet artistique à passer brusquement, dans la même page, de la description haute en couleurs d'un rite barbare en Afrique centrale à des réflexions originales et judicieuses sur Racine ou Bossuet » (« Lettre XXIII – Novembre 1927 », dans *Lettres de Paris*, éd. cit., p. 187).

65 *Ibid.*, p. 187-188.

66 *Ibid.*, p. 189.

sinon achevées et sans doute songe-t-il à quelques possibles sujets pour étoffer son recueil, mais rien de concret finalement. Dans la suite de sa lettre, il détaille son projet : embarquer début novembre pour la Côte d'Ivoire, pénétrer à l'intérieur des terres, au nord du Libéria et de la Sierra-Leone, pour « voir des messieurs fort arriérés », revenir par la Guinée française et le Fouta-Djalon, partir – si les conditions s'y prêtent – de Dakar pour le Brésil, pour « voir les nègres brésiliens », puis relier les Antilles pour demeurer quelques temps à Haïti et Saint-Domingue, espérant être de retour en France pour Pâques et achever *Magie noire* à l'annonce de l'été. « Comme vous le voyez, conclut-il, c'est un voyage compliqué, dans des pays souvent affreux, la plupart du temps sans hôtels ni auberges, rien que bivouac et le pont des cargos. Mais je suis entré là-dedans, il faut que j'en sorte »⁶⁷. Fin octobre, cependant, changement de programme : ce seront d'abord les Amériques – à l'exception du Brésil – puis l'Afrique.

Images

« 1927. – La Guadeloupe, la Martinique, Trinidad, Curaçao, Haïti, la Jamaïque, Cuba, Alabama, Mississippi⁶⁸. »

Profitant de ce que la mission qu'il a sollicitée a été acceptée, Paul Morand, accompagné de son épouse, quitte Bordeaux le 10 novembre sur le *Flandre* à destination des Antilles. Les carnets qu'il a tenus au quotidien permettent de suivre leur itinéraire⁶⁹. Dès les premières heures en mer, le voyage s'annonce long : « douze jours sans escales. Ennui profond ». Pour vaincre l'ennui et le roulis, Paul Morand lit le théâtre de Maurice Donnay, les *Mœurs curieuses des Chinois* de A.N. Smith, *Outre mer* de Paul Bourget, *Le Non-civilisé et nous* de Raoul Allier – compilation qui ne lui apprend rien mais qui le fait s'interroger sur le rapport entre la sexualité des Noirs et leur développement intellectuel –, mais surtout, écrit, consignait ses impressions et réflexions :

67 Paul Morand, Lettre à Christian Melchior-Bonnet du 7 octobre 1927, dans *Lettres du voyageur*, éd. cit., p. 170-171.

68 Paul Morand, « Avant-propos », dans *Magie noire*, éd. cit., p. 482.

69 Paul Morand, *Carnets de voyage aux Antilles*, Archives de l'Académie, 2 AP 10. Ces carnets constitueront la première partie d'*Hiver caraïbe*.

sur les enfants, le théâtre, la jeunesse, le suicide, Proust... Il n'a pas encore atteint les Antilles que déjà il prépare son périple africain. *Tombouctou la mystérieuse* de Félix Dubois lui confirme que la colonisation française a été la plus économique, que l'italienne a été la plus coûteuse en sang versé et l'anglaise la plus onéreuse sur le plan logistique.

Le 15, il rédige ce qui s'apparente à un « Projet de préface » pour *Magie noire* : « 1927. 200 millions de nègres. Afrique, les nègres des É.U., des Antilles et du Brésil ont tous été importés d'Afrique les siècles précédents. Ce livre ne plaira ni aux n[é]grophobes, ni aux n[é]grophiles, ni aux Blancs, ni aux Noirs. Sur ce damier, je perdrai à tout coup ; que m'importe, je joue pour m'amuser. » Pour lui, les Noirs sont de grands enfants qui refusent d'admettre la vérité, et les Blancs, qu'il s'agisse de ceux qui croient en l'égalité des races et au progrès ou de ceux qui n'y croient pas, commettent la même erreur. Quelle est-elle ? Ressassant la phraséologie et l'idéologie gobiniennes, Morand martèle : « La vérité, c'est qu'il y a entre les races la même inégalité qu'entre les hommes, mais il y a lieu d'apporter tous les adoucissements possibles à cette loi naturelle⁷⁰. » Paul Morand laisse cette préface à l'état de projet. Il ne la reprendra pas au cours de son voyage, lui préférera un « avant-propos » dans *Magie noire* et ne la fera pas figurer dans *Hiver caraïbe*. *In fine*, elle ne sera jamais publiée.

Le 17, il s'étonne de ce que des fonctionnaires noirs des Antilles soient assimilés à des fonctionnaires blancs et acheminés gratuitement en métropole eux et leur famille en première classe, ce qui a pour conséquence de faire fuir sur les autres lignes la clientèle latino-américaine fortunée. Le 19, il écrit songer à la possibilité, si Haïti lui plaît, de publier *Magie noire* en deux parties, l'une sur les Noirs des États-Unis et des Antilles, et l'autre sur les Noirs d'Afrique. Au vu des nouvelles déjà écrites, cela implique la composition de plusieurs nouvelles sur Haïti, puis l'écriture d'une série de nouvelles sur l'Afrique. Aussi se reprend-il aussitôt, estimant que consacrer deux années à ce sujet serait trop.

⁷⁰ Paul Morand, *Carnets de voyage aux Antilles*, *op.cit.*

Paul Morand réaffirme la nécessité de se livrer à une analyse sérieuse du métissage parce que c'est là une question encore obscure et qui fait l'objet de vives controverses. Quels mélanges sont à souhaiter ? Lesquels ne le sont pas ? « Comment ne pas être frappé des horribles visages vus dans les universités nègres américaines ? », si laids qu'on les dirait, ajoute-t-il, « tirés d'albums de criminologie ». Difficile pour lui de croire qu'une telle laideur ne soit pas le reflet de tares morales. Sur le pont, il observe : « Autant le Noir africain est beau, autant ce produit est inquiétant du point de vue de l'eugénistique. »

Le 21, le couple fait escale à Pointe-à-Pitre, en Guadeloupe. Paul Morand, qui continue de se documenter, écrit : « on sent que tous ces nègres sont électeurs ; ils ont l'air hostile, fermé et mauvais. » Le 22, le couple est en Martinique où « les mulâtres sont hideux », le 23, à Trinidad, qui ne compte « rien que des Nègres et des Hindous », le 24, à Carupano au Venezuela, où « tout est métissage », le 25, à La Guayra et Caracas, et le 26, il descend à l'*Hotel Americano*, chambre 19, à Curaçao, « sorte de préfiguration de l'humanité future, où les gens ne seront plus ni jaunes, ni blancs, ni nègres, mais universellement mélangés et réunis dans une morne et commune vie d'affaires, occupés à se vendre des choses. » Le 30 novembre, il note : « Nous reparlons de notre voyage en Afrique. »

Pour rejoindre Haïti, Morand trouve une petite ligne. C'est un cargo mixte mais il faut attendre. Se piquant, en globe-trotter, de bien connaître les lignes de chemin de fer et de navigation, il n'est cependant pas peu fier d'avoir découvert cette correspondance, Haïti étant principalement accessible par New York. Le temps de visiter une ferme d'autruches et les Morand embarquent pour Port-au-Prince qu'ils atteignent le 2 décembre. Là les reçoit une délégation composée de politiques de la légation de France et de jeunes écrivains haïtiens, la presse ayant annoncé la venue du prodige des lettres françaises à grand renfort de superlatifs.

À l'ambassadeur qui lui demande ses premières impressions, Morand rétorque que, durant le temps où ils n'auront pas été colonisés, les « nègres » – il s'agit des Haïtiens – auront

apporté la preuve de leur incapacité à se gouverner. Promené par ses homologues français, il visite la capitale. Suite à la décision du président de la République haïtienne Louis Borno de ne plus le recevoir officiellement, son attention ayant été attirée sur les propos peu amènes tenus à l'égard des métis dans *Rien que la terre*, Paul Morand, s'expliquant, persiste et signe : il n'a pas parlé de « l'âge du sale métis » mais de « l'âge sale du métis » en déplorant qu'à terme il n'y aurait plus qu'une seule couleur et une seule race. « Au lieu de belles couleurs tranchées, déplore-t-il, on en arrivera à une vilaine couleur uniforme. Le Noir est beau comme le Blanc est beau. Ce qui est laid, c'est le gris. »

Recevant les deux directeurs de *La Revue indigène*, Jacques Roumain et Daniel Heurtelou, Paul Morand se montre très intéressé par leurs ambitions et leurs premières réalisations, puis il leur parle de *Magie noire*, qu'il définit alors comme une « synthèse afro-américano-européenne de l'âme noire, en passant par les diverses teintes [...], l'heure du nègre, le retour du primitif, le subconscient, etc. Et plus particulièrement, étude de la magie proprement dite, son retour offensif quand baissent ses sœurs : la religion et la science. » À l'invite de Jacques Roumain, Paul Morand saisit l'occasion qui lui est offerte de visiter l'intérieur de l'île et de voir ces populations et leurs étranges rites. Ce qui pique tout particulièrement sa curiosité, ce sont ces villages dont Roumain lui a assuré qu'ils étaient « restés groupés tels qu'il y a des siècles [ayant été] enlevés d'Afrique, Zoulous aux yeux bleus, Cafres, Zanzibar, Congo, etc.⁷¹. » Et s'ils retiennent son intérêt, c'est parce qu'il a la conviction que ces Noirs ont conservé les caractéristiques originelles de leur race même s'ils se sont affaiblis, amollis, dénaturés, car « on

71 Sur les travaux ethnographiques menés dans l'île par Jacques Roumain, voir « Travaux scientifiques », dans *Œuvres complètes*, éd. Léon-François Hoffmann, Buenos Aires/Rome/Paris, Ediciones Unesco, coll. « Archivos », 2003, p. 1009-1160 ; Alfred Métraux, « Jacques Roumain, archéologue et ethnographe », *Cahiers d'Haïti*, vol. 2, n° 4, 1944 et Christine Laurière, « Jacques Roumain, ethnologue haïtien », *L'Homme*, n° 173, 2005, p. 187-197.

n'habite pas impunément les molles Antilles⁷² ». Roumain lui proposant de les rencontrer, il accepte.

Le 4, en compagnie de Roumain toujours, Paul Morand assiste à un combat de coqs enfiévré dont il livre une description tout en rythme et en couleurs. Puis il se rend à Pétionville où le reçoit enfin le président Borno, « grand mulâtre d'origine guadeloupéenne, bel homme, lunettes d'or, cheveux blancs, air faux, s'écoutant parler mécaniquement, distinctement, très souverain, absolument artificiel », tyranneau qui s'accommode parfaitement de l'occupation américaine. Le 5, il va visiter une plantation avec quelques-uns des animateurs de *La Revue indigène*, admirateurs de Montherlant et Delteil, indécis sur le chapitre du surréalisme, et vouant une haine farouche aux Américains contre lesquels ils prendraient bien les armes. Il passe la matinée en leur compagnie⁷³. Le 6, commençant à être las de tout, il écrit : « Je crains d'avoir laissé passer 2 bonnes occasions de sortir d'Haïti. Aucune voile en vue tous ces jours-ci. Vais-je devenir haïtien ? Impossible d'aller à Kingston, ni à Santiago de Cuba, ni à La Havane. C'est pourquoi j'abhorre les îles ! »

Le 7, en attendant de reprendre la mer pour s'arracher à ce pays, il se remet à *Magie noire* : « Je commence à rédiger ma nouvelle qui se passe à Haïti mais synthétisera le Noir des Antilles, note-t-il. Cela vient facilement. J'écris le premier des trois chapitres, le plus court il est vrai, dans la matinée. » Cette nouvelle dont il a esquissé le plan, déterminé l'intrigue et fixé les personnages, mais pas encore arrêté le titre et qui deviendra *Le Tsar noir*, relate l'irrésistible ascension d'un tyran. « Si je vais à Haïti, avait-il écrit à Carl Van Vechten quelques mois

72 La croyance en l'atavisme chez les Antillais et les Africains est fortement ancrée dans l'imaginaire collectif. « Les mouvements d'un cœur comme celui de la comtesse d'Orgel sont-ils surannés ? Un tel mélange du devoir et de la mollesse semblera peut-être, de nos jours, incroyable, même chez une personne de race une créole. » (Raymond Radiguet, *Le Bal du comte d'Orgel*, dans *Œuvres complètes*, éd. Chloé Radiguet et Julien Cendres, Paris, Stock, coll. « Littérature française », 1993, p. 55.)

73 Dominique Lanni, « Paul Morand et les Indigénistes haïtiens », *Échos des études romanes*, n° 1, 2011, p. 78-89.

plus tôt le 29 avril, il se peut que je veuille écrire ou réinventer la vie d'un Mussolini noir (moderne)⁷⁴. » Ce Mussolini noir, ce sera Occide.

Le 8, Paul Morand passe la journée au bord de la mer. Après déjeuner, il se remet à sa nouvelle et le soir, prend un cocktail avec ceux qu'il appelle désormais ses « jeunes amis ». La conversation, animée, roule sur l'indépendance, la politique : ils ont dans l'idée de fonder un parti agraire – Jacques Roumain fondera le Parti communiste haïtien en 1934. Le 9, Paul Morand rencontre un Dr. O qui s'est spécialisé dans l'étude du vaudou et dont les connaissances et les théories sont des plus stupéfiantes, « mélange de faits convaincants scientifiquement prouvés et de surnaturel absurde⁷⁵ ». Les jours suivants, le couple poursuit sa visite de l'île. Le 12, le couple apprend que le cargo allemand qui doit les mener en Jamaïque vient d'accoster à Cap-Haïtien. Le couple, qui a fait le tour de l'île et attend l'heure du départ, se prête au jeu des invitations, déjeunant chez l'un, dînant chez l'autre. Paul s'amuse des mœurs, coutumes et traditions locales et continue de consigner les réflexions que lui inspirent les Haïtiens, Port-au-Prince, ses Noirs...

Le 14, répondant favorablement aux directeurs de *La Revue indigène*, qui lui ont demandé de rédiger quelques mots à leur intention, Paul Morand compose un texte qu'il intitule simplement : « Ce que je pense de *La Revue indigène* ». Enthousiaste, il écrit que c'est là « le plus intéressant et cohérent effort de pensée auquel il [lui] ait été donné d'assister pendant [son]

74 Paul Morand, Lettre inédite à Carl Van Vechten du 29 avril 1927, dans Papiers Van Vechten, Za Van Vechten. Beinecke Library, Yale University. Cité dans Jocelyne Rotily, « Paul Morand au temps du Harlem Renaissance et de la vogue nègre », art. cit.

75 Il s'agit du Dr. Holly dont l'ethnologue américain William Seabrook a livré un saisissant portrait dans la monographie qu'il a consacrée au vaudou haïtien. *L'île magique* (1927), Paris, Éditions J'ai lu, 1971, p. 96-97. « Ce qu'il m'apprend de plus curieux, c'est que le vaudouisme lui apparaît comme une explication non pas magique mais comme une interprétation parfaitement rationnelle de la cosmologie et de l'étude de nos origines expliqué par les planètes se rattachant aux traditions égyptiennes. » (Paul Morand, *Carnets d'un voyage aux Antilles*, op. cit.)

séjour aux Antilles⁷⁶ ». Lorsqu'il écrit ces lignes, quatre numéros ont déjà paru. Paul Morand les a-t-il lus ? Rien n'est moins sûr, ses carnets ne contenant pas la moindre référence à l'un ou l'autre des articles insérés dans ces numéros, à l'exception de la « Chronique-programme », signée Normil Sylvain, dont il cite de mémoire une phrase-clé : « Les doigts noués pour la Ronde. La Ronde autour du monde⁷⁷ ! » S'il juge ce programme excellent, celui que les journaux haïtiens ont surnommé « le jeune colosse de la littérature » estime que ce très louable programme doit être suivi de réalisations concrètes. Aussi recommande-t-il à ses jeunes amis de se garder d'imiter leurs modèles, de surornementer leurs œuvres de fleurs de rhétorique et autres colifichets. Bref : « le minimum de métal pour le maximum de résistance⁷⁸ ». Pour lui, la jeune littérature haïtienne doit d'abord et exclusivement se concentrer sur les problèmes haïtiens au niveau littéraire, en s'inscrivant dans les efforts littéraires de la race noire par delà les continents pour ensuite mieux pouvoir les envisager à l'échelle des problèmes du monde, et au premier rang de ceux-ci : « les chocs de race ». « On ne peut comprendre, tranche-t-il, c'est-à-dire être juste, que par comparaison⁷⁹. » Et lui le sait plus que tout autre, qui, excepté l'Océanie, a sillonné le globe en tous sens. Reprenant une de ses thématiques de prédilection, il poursuit : « Les races ne sont peut-être pas faites pour se rencontrer ; en tous cas elles ne devraient se mélanger que très lentement et par leurs élites ; mais le hasard ou les conséquences d'un passé dont nous ne sommes pas responsables nous mêlent et vont nous mêler chaque jour davantage, malgré nous. » En féru de métaphore sportive, il conclut : « Efforçons-nous d'être justes, patients, sans orgueil et bons ; au-dessus de la mêlée » – expres-

76 Paul Morand, *Carnets de voyage aux Antilles*, op. cit. Rééd. : Paul Morand, « Ce que je pense de *La Revue indigène* », dans *Anthologie de la poésie haïtienne « indigène »* (1928), Nendeln, Kraus Reprint, 1971, p. I.

77 Normil Sylvain, « Chronique-programme », dans *Anthologie de la poésie haïtienne « indigène »*, op. cit., p. 3.

78 *Ibid.*

79 Paul Morand, *Carnets de voyage aux Antilles*, op. cit. Rééd. : Paul Morand, « Ce que je pense de *La Revue indigène* », dans *Anthologie de la poésie haïtienne « indigène »* (1928), op. cit., p. II.

sion qui est une allusion cristalline à *La Mêlée des races* d'Émile Fournier-Fabre, paru en 1921. Pourquoi ce jugement si sévère ici ? Qu'entend-il par cela ? Morand essaie-t-il de convaincre une fois encore ses jeunes amis du bien fondé sinon de la salutaire nécessité d'une forme de développement séparé, de les mettre en garde contre les dangers du métissage quand bien même ce serait là une entreprise vouée à l'échec ?

Des conflits de races, Morand rebondit sur *Magie noire* : « Depuis un an, écrit-il, j'étudie votre race : je publierai sous le titre de *Magie Noire* une série de petits tableaux qui seront comme des projections lumineuses, sous différents angles, d'un problème central. » Ce problème, ce sont les formes de la manifestation du retour des caractères originaux de la race noire chez ceux qui, d'une manière ou d'une autre, s'en sont éloignés. « Certains de ces tableaux vous amuseront, d'autres vous déplairont, ajoute-t-il. Avant de juger, attendez d'avoir lu tout le livre : je crois que ma grande sympathie pour les Noirs s'y verra avec évidence ; avant la plupart des Blancs, j'aurai cherché à dégager le génie de la race noire et à l'expliquer en France avec impartialité⁸⁰. »

Ce « génie » que salue Morand et dont il entend être le premier à rendre compte, c'est cette capacité à renouer, par delà le temps et l'espace, avec cette beauté, cette énergie, cette vitalité, cette spiritualité, cette puissance instinctive qui sont à ses yeux la marque des Noirs d'Afrique, « les vrais nègres », écrira-t-il dans son documentaire *Paris-Tombouctou*⁸¹. Et aussi étonnant que cela puisse paraître, longtemps Morand se verra comme le grand introducteur du monde noir saisi dans sa globalité auprès de ses compatriotes, ainsi qu'il s'en ouvrira des années plus tard à Stéphane Sarkany, François Nourissier ou Jean-José Marchand, confirmant à ce dernier avoir voulu, avec

80 Paul Morand, *Carnets de voyage aux Antilles*, *op.cit.* Rééd. : Paul Morand, « Ce que je pense de *La Revue indigène* », dans *Anthologie de la poésie haïtienne « indigène »*, *op. cit.*, p. II.

81 Paul Morand, *Paris-Tombouctou*, dans *Voyages*, éd. Bernard Raffalli, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2001, p. 99.

Magie noire, Paris-Tombouctou et Hiver caraïbe, « expliquer l'histoire des Noirs, entre le Congo et Harlem, aux Français qui ne la savaient pas⁸². »

Pour l'heure, et en attendant d'avoir exploré l'Afrique et vérifié la pertinence et la justesse de ses thèses, il conclut : « J'aurai souvent recours au rire pour masquer ou démasquer la vérité ; un rire noir, le même qu'on entend à travers tous mes livres. Dites à ceux de vos lecteurs qui s'en choqueront que j'écris comme je vis, avec pessimisme, mais sans cruauté ni sévérité, sauf envers moi-même⁸³. » Cet avertissement ne sera manifestement pas entendu par les Haïtiens. À la parution de *Magie noire* et à la lecture du *Tsar noir*, nombreux sont les lecteurs de l'île qui s'offusqueront et reprocheront à Morand de les avoir trahis. On y reviendra.

Le 15 décembre, Paul et Hélène Morand embarquent enfin pour la Jamaïque, à bord d'un cargo allemand, le *Mira*, au milieu de poulets et de dindons. Mais celui-ci n'a rien de commun avec les luxueux paquebots auxquels ils sont accoutumés. L'absence de cabine les contraint à coucher sur le pont. À cette même date, ajouté au verso, figure cette note, une confirmation plus qu'une révélation : « Je crois vraies, dans leur ensemble, les théories de Gobineau⁸⁴. Mais lorsque après avoir écrit : “la source d'où jaillissent les arts est cachée dans le sang des Noirs...”, “une bien belle couronne que je pose sur la tête difforme du nègre...”, pourquoi ajoute-t-il : “cette source est étrangère aux instincts civilisateurs” ? » Il y a là une énigme à laquelle Morand aimerait bien répondre.

82 Paul Morand, *Entretiens*, Paris, La Table ronde, coll. « La Petite Vermillon », 2001, p. 85.

83 Paul Morand, *Carnets de voyage aux Antilles*, *op. cit.* Rééd. : Paul Morand, « Ce que je pense de *La Revue indigène* », dans *Anthologie de la poésie haïtienne « indigène »*, *op. cit.*, p. II.

84 Arthur de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, Paris, Félix Alcan, 1925. Rééd. dans dans *Œuvres*, éd. Jean Gaulmier, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1983. Sur la réception de la pensée et des théories de Gobineau en France, voir Ernest Seillière, *Le Comte de Gobineau et l'Aryanisme historique*, Paris, Plon, 1903, et surtout, Janine Buezod, *La Formation de la pensée de Gobineau et l'Essai sur l'inégalité des races humaines*, Paris, Nizet, 1967.

Au soir du 16 décembre se découpent au loin à l'horizon les côtes de la Jamaïque, l'angle sud-est nommé Pointe Morant. Désastreux mais inévitable effet des mélanges, Morand y trouve les Noirs infiniment moins beaux qu'à Haïti et qu'à la Martinique. Le 18, le couple embarque pour Cuba. Après un rapide tour de l'île sur des routes médiocres, il est à Santiago de Cuba d'où il relie, au terme de vingt-deux heures de train, La Havane, la capitale, avec son air de déjà vu. Un an auparavant presque jour pour jour, Paul était là. Le 23, le couple quitte La Havane, direction la Louisiane. « Adieu les nègres, conclut Morand. J'aurai joui mieux que personne du monde qui finit, en ayant pleine conscience ; j'aurai vu les derniers beaux pays, vidé les dernières bouteilles, reçu les derniers hommages de races encore respectueuses. » Réaffirmant sa conviction que le chaos est proche, il finit sur ces mots : « Je me promène dans les mondes jaune et noir comme un seigneur qui reçoit les hommages des paysans en juin 1789 ; tout en sachant que ça ne durera pas. » C'est sur ce constat tout empreint de pessimisme que s'achèvent les carnets du voyage aux Antilles de Morand. Concernant les nègres, il ne s'agit que d'un au revoir ; les Morand vont en effet bientôt les retrouver. En Afrique. Pour l'heure et suivant l'itinéraire placé en épigraphe de *Magie noire*, ils gagnent New York où Paul se remet au *Tsar noir*.

Alors qu'il a composé une série de nouvelles pour traiter du Noir aux États-Unis, Morand a choisi de concentrer dans une seule sa perception du Noir des Antilles. Physiquement, Occide⁸⁵, le protagoniste du *Tsar noir*, correspond sans doute à ce que le mélange peut produire de plus laid, conséquence des fraîches relectures par Morand de *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* de Gobineau et de *La Mentalité primitive*

85 Dont le nom signifie « Tue » en latin, ainsi que le remarque Michel Collomb (Notice du *Tsar noir*, dans *Nouvelles complètes*, éd. cit., t. I, p. 1034-1036).

de Lévy-Bruhl⁸⁶. Occide hait les Américains, dont il rêve de voir les têtes alignées au marché et fustige les Haïtiens, ses frères, beaux parleurs inaptes à l'action. Être que sa haine du Blanc et sa frustration de n'être qu'un avocaillon végétant dans une méchante case avec pour compagnons une vieille bonne, un cochon noir et deux dindons, mènent au crime, une nuit, Occide fait sauter le Club, établissement sis dans le quartier blanc et interdit aux hommes de couleur, symbole de l'occupation américaine⁸⁷. Caché parmi de pauvres paysans, Occide a la sensation de retrouver toute l'Afrique. Parmi ces paysans, c'est comme s'il se trouvait par magie transporté dans le passé, au temps de l'esclavage, et rumine : « Brûlez cases ! Coupez têtes ! » Une nuit, répondant à l'appel du lambi, il participe à une cérémonie vaudou et se fait initier aux mystères des forces obscures par le houngan – un grand prêtre vaudou – Clairvoyant qui, à son vif désir de marcher sur la capitale, réplique que « le jour viendra où tous plier bagage ». Dès lors, lit-on, « il se plia à des rites absurdes. Il accepta de renoncer complètement aux femmes. Le vieux lui donna un breuvage. La nuit même il crut rendre des épines, des arêtes de requin, des boules de poils, des tessons de bouteille... »⁸⁸.

Quelques mois plus tard, les Américains ont quitté l'île et Occide est le nouveau président d'Haïti. Devenir le premier des citoyens n'a pas atténué sa haine des Blancs. Il les chasse de l'île et rompt les relations diplomatiques avec « tous les peuples de race blanche ». Tous à l'exception des Soviétiques dont un vapeur, école de propagande flottante, vient mouiller dans

86 Arthur de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, op. cit. Lucien Lévy-Bruhl, *La Mentalité primitive*, Paris, Félix Alcan, 1922 et *L'Âme primitive*, Paris, Félix Alcan, 1927. Sur ces théories, voir Pascal Dibie, *La Passion du regard, essai sur les sciences froides*, Paris, Métailié, coll. « Traversées », 1998. Dans *Paris-Tombouctou*, reconnaissant la dette qu'il a envers lui, Paul Morand écrit : « L'ouvrage de Lévy-Bruhl sur *La Mentalité primitive*, m'a été extrêmement utile dans mes rapports avec les Noirs ; grâce à lui, je les ai compris mieux et plus vite. Que de malentendus évités, que de temps gagné, que de sang épargné si l'on faisait lire ce livre à tous ceux qui débutent aux colonies. » (*Paris-Tombouctou*, éd. cit., p. 62.)

87 Ce sont probablement les soirées qu'il a passées parmi les membres de la société blanche américaine dans le quartier de Peu-de-Chose qui ont inspiré cet épisode à Morand.

88 Paul Morand, *Le Tsar noir*, dans *Magie noire*, éd. cit., p. 490 et 494.

la baie, et produit sur lui la plus vive des impressions. Alors qu'il projette de rallier son peuple au communisme et nourrit le rêve de faire de Haïti le négatif de Moscou, les Haïtiens ne le suivent pas. Il se plonge dans la lecture de Boukharine, s'entoure, comme Lénine, de personnages influents et sûrs. Le 13 décembre 193. est fondée à sa seule initiative l'URSSH – l'Union des républicains socialistes soviétiques d'Haïti : nouveau drapeau, nouvelles mesures, Occide encourage la création de soviets, rédige une charte du communisme nègre, rebaptise Port-au-Prince Octobreville⁸⁹... À l'inverse de Dessalines et Christophe, Occide multiplie les décisions spectaculaires et populistes. Il autorise le libre culte du vaudou et élève les sorciers au rang de délégués de l'Internationale noire. Mais ceux-ci, profitant de leur nouveau statut, sèment la terreur. « Le sang coule dans l'île, de Bombardopolis à Chou-Palmiste⁹⁰. » À l'instar de tous les tyrans, devenu mégalomane, Occide redoute sa fin. Il se fait élever un mausolée sur le modèle de celui de Lénine, écrit des vers⁹¹ et s'autorise tous les excès ; sa mégalomanie ne connaît pas de limite. Une violente insurrection appuyée par le régime vient heureusement pour l'île jeter le dictateur à bas. Tandis qu'Occide va se réfugier dans les locaux de la Légation de France, les Haïtiens accueillent leurs anciens maîtres en libérateurs. La tête d'Occide est mise à prix. Et si quelques semaines plus tard, on présente un corps comme étant le sien, la nouvelle

89 Paul Morand avait initialement projeté d'intituler sa nouvelle *Octobriegrad* comme cela apparaît dans ses *Carnets d'un voyage aux Antilles*. À la date du 8 décembre, il écrit : « Après déjeuner, hamac. Puis je travaille à ma nouvelle, *Octobriegrad* ».

90 *Ibid.*, p. 505.

91 Paul Morand a été fortement impressionné lors de son séjour en Haïti par le nombre de versificateurs qu'il a rencontrés et par l'aura dont jouissent les poètes : « C'est depuis le Romantisme que les Haïtiens font des vers, note Morand à la date du 11 décembre. Tous en font. Je ne me suis pas arrêté pour faire de l'essence dans un village sans que quelqu'un vienne me faire l'hommage d'un recueil de vers français, édité généralement à compte d'auteur par des firmes parisiennes qu'une telle production suffit à rendre prospères. Les rondeaux, les ballades, les formes archaïques, tout y passe. Vers 1940, Haïti va faire du Valéry, et que sera-ce ? » Le lendemain, il ajoute sur ce chapitre : « J'ai dit que tous les Haïtiens étaient poètes. Il paraît qu'ils ne sont considérés que si, après l'avoir été, ils cessent de l'être. Un volume de vers vous classe un homme, vous ouvre des emplois dans la politique. Mais plusieurs volumes vous déclassent car vous devenez littérateur de profession ».

se clôt sur l'image d'un homme s'adonnant – ainsi que le faisait Occide lorsqu'il n'était encore qu'avocat – aux plaisirs de la chasse aux canards du côté de la Côte d'Azur.

Le Tsar noir est fortement empreint du séjour effectué par Morand en Haïti. Le nouvelliste traduit magistralement la situation politique de l'île et la haine vouée aux Américains, qui l'occupent depuis 1915, et le texte recèle nombre d'éléments relatifs au quotidien des paysans, aux coutumes locales – combats de coqs, cérémonies vaudou... – fruits de ses échanges avec les jeunes écrivains haïtiens de *La Revue indigène*. Ce sont eux qui lui ont fait part de leur désir de prendre les armes, de fomenter une révolution, de lancer une Internationale communiste⁹². De tout cela, les *Carnets*, qui fourmillent d'anecdotes, de notations, de traits, portent la marque. *Le Tsar noir* constitue-il pour autant une synthèse du Noir des Antilles ? Pas vraiment. À travers la métamorphose, par l'intermédiaire du vaudou – magie noire ici montrée sous un jour particulièrement sombre –, d'un avocaillon aigri en tyranneau, Morand livre moins un portrait du Noir des Antilles qu'une violente satire des élites haïtiennes, frustrées de n'être pas au pouvoir et pour lesquelles le salut de l'île passe par la lutte armée et une Révolution, résurgence du vieux fantasme de la vengeance des peuples de couleur contre les Blancs *via* l'internationale communiste, « scénario apocalyptique, remarque Michel Collomb, souvent esquissé dans le débat idéologique des années 1920 au sujet de l'avancée des peuples de couleur⁹³ ». À Noël, à Palm Beach, *Le Tsar noir* achevé, Paul Morand va se lancer dans l'écriture de ce qui sera la dernière nouvelle « américaine » de son recueil : *Charleston (U.S.A.)*.

Le 4 janvier, le couple Morand embarque sur le *Mauritania*, Cunard Line R.M.S. Traduisant son état d'esprit, une carte que Paul adresse à l'heure du départ à Louis Brun, de la maison Bernard Grasset, porte ces seuls mots : « Je rentre⁹⁴. » Sur

92 Voir Dominique Lanni, « Paul Morand et les Indigénistes haïtiens », art. cit.

93 Michel Collomb, Notice du *Tsar noir*, dans *Nouvelles complètes*, éd. cit., t. I, p. 1034-1036.

94 Ginette Guitard-Auviste, *Paul Morand (1888-1976), légendes et vérités*, Paris, Balland, 1981, p. 136.

son séjour à New York et son voyage retour, Paul Morand est demeuré silencieux. Pressé de retrouver son chez soi après tant de semaines passées en mer et dans les « molles » Antilles, sans doute a-t-il employé son temps à faire ce qu'il sait le mieux faire : écrire, d'autant plus qu'il ne tient pas à passer deux ans sur « ce sujet des Noirs ».

La ségrégation est, dans les années vingt un réel fléau aux États-Unis, et ce, pas seulement dans les États du Sud. Paul Morand a pu s'en assurer en parcourant la rubrique des faits divers des grands quotidiens américains, et plus particulièrement les articles relatifs aux lynchages consécutifs à des agressions perpétrées – ou le plus souvent prétendument perpétrées – par des Noirs sur des Blanches⁹⁵. Le 8 décembre, tandis qu'il se trouvait encore en Haïti, s'étonnant du crédit accordé à ces récits, il écrivait déjà : « Depuis que je vis chez les nègres, je suis frappé de voir combien ils regardent peu les femmes blanches. Je connais de nombreux cas de blanches isolées ou voyageant seules qui n'ont jamais rien eu à redouter [...]. En tous cas le nègre ne me donne jamais l'impression d'être le satyre, le gorille dont parlent les journaux américains du Sud⁹⁶. » Outre les journaux, il existe, héritée du XIX^e siècle, une kyrielle de récits associant le Noir au singe et narrant l'enlèvement de belles blanches au cœur des ténèbres de l'Afrique⁹⁷, récits dont certains ont fait l'objet de pittoresques adaptations sur les scènes parisiennes⁹⁸. Cela relève cependant plus d'un fantasme, d'une mythologie, d'un imaginaire collectif en quête de sensations fortes et de tabous. « Combien de fois ne sont-ce pas des Blanches, attirées par la puissance sexuelle du noir qui ont fait les premières avances ? interroge Morand. Les bonnes manières anglo-saxonnes, qui donnent toujours raison à la femme, disent ensuite qu'elle a

95 Voir par exemple la nouvelle de William Faulkner, *Septembre ardent* (*Treize histoires*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1991, p. 275-293).

96 Paul Morand, *Carnets d'un voyage aux Antilles*, op. cit.

97 Jean-Marie Seillan, « Le personnage du roi nègre d'après les illustrations des romans d'aventures africaines à la fin du XIX^e siècle » sur www.crlv.org.

98 Sylvie Chalaye, *Du Noir au Nègre : l'image du Noir au théâtre de Marguerite de Navarre à Jean Genet (1550-1960)*, Paris, L'Harmattan, coll. « Images plurielles », 1998.

été assaillie, violée (*assaulted*)⁹⁹. » Paul Morand s'était déjà intéressé à cette question dans *Bouddha vivant*. Certes, il ne s'agissait pas d'un Noir mais d'un « Jaune ». Toutefois, Rosemary n'avait-elle pas laissé entrevoir au prince Jâli la possibilité d'une histoire entre tous deux ? Oui. Mais ils s'étaient rencontrés en Europe, et c'était dans d'autres circonstances. Aux États-Unis, on allait le prendre pour un Chinois, et « un Chinois, aux États-Unis, c'est presque un nègre¹⁰⁰ ». « Nombre de Françaises, d'Allemandes, de Scandinaves, reprend Morand, m'ont avoué (ou j'ai deviné chez elles à certains refoulements) un goût très vif pour le nègre. Pourquoi n'en serait-il pas de même des anglo-saxonnes ? » C'est cette hypothèse qui se situe à l'origine de *Charleston (U.S.A.)*. *Le Tsar Noir* étant achevé, Paul Morand va désormais pouvoir s'y consacrer.

« Un amant, c'est bon pendant la nuit, pendant la nuit, mais voilà que le jour brille... » C'est sur cette « Chanson dioula de Bondoukou » placée en épigraphe de la nouvelle que s'ouvre *Charleston (U.S.A.)*¹⁰¹. Sur la route de Juan-les-Pins, le narrateur prend à son bord une femme en robe du soir déchirée, terrorisée, qui le supplie de la conduire loin de là. À peine a-t-il redémarré qu'il manque de percuter une autre forme, un homme cette fois-ci, en smoking rouge et à la chemise criblée de balles. Mais l'inconnue le supplie de ne pas s'arrêter. Ses propos sont confus : « Surtout, ne vous arrêtez pas... Je vous expliquerai... Ils l'ont tué... » « C'est sa faute. Il a voulu me violer. » Plus tard, chez le narrateur, elle ne sait plus. À son sauveur qui lui demande : « vous craigniez donc pour votre vie ? », elle répond étrangement : « — Oui, les autres nègres¹⁰². » Mais refuse qu'il soit fait appel aux autorités car il en va de son honneur : « Si vous étiez américain, je sens que je me tuerais plutôt que de raconter... Je suis bien en France n'est-ce pas ? [...] Cette nuit chaude, ces cigales, et dans ces vieilles petites maisons européennes,

99 Paul Morand, *Carnets d'un voyage aux Antilles*, op. cit.

100 Paul Morand, *Bouddha vivant*, éd. cit., p. 209.

101 Paul Morand, *Charleston (U.S.A.)*, dans *Magie noire*, éd. cit., p. 530.

102 *Ibid.*, p. 531.

rien que des Yankees... Je ne sais plus... Je me crois transportée chez nous, dans les États du Sud. Je retrouve mon enfance... Charleston¹⁰³ ... » Car derrière cette agression et cette confusion est un souvenir d'enfance...

Agatha Montclair se souvient. Elle se souvient qu'un soir d'élections, et tandis que la ville était proche de l'insurrection, au détour d'une rue, un grand Nègre l'avait ravie. « Je ne crois pas qu'il ait eu de mauvaises intentions, mais il était ivre et il lançait ses mains et ses jambes, comme font leurs comiques dans les cirques, avec ce besoin frénétique de gesticuler leurs passions. Il me serra dans ses immenses bras, montra des dents de léopard et m'emporta en courant. J'avais très peur¹⁰⁴. » La fillette s'était alors remémorée les mises en garde de sa mère et ses terribles histoires de nègres enlevant des enfants pour les offrir en sacrifice à leurs divinités après les avoir liés à des poteaux et leur avoir sucé le sang. « Pourtant j'étais attirée par mon ravisseur ; je ne me débattais pas ; j'étais bouleversée, anéantie¹⁰⁵ ... » Effrayée et attirée tout à la fois : c'est assurément dans cet épisode fondateur qu'il faut donc rechercher l'origine des passions contradictoires éprouvées par Agatha Montclair à l'égard des Noirs. Chez la jeune enfant, le trauma et sa phobie des Noirs sont tels que ses parents l'envoient en pension « très loin, au Canada » – conception pour le moins singulière de l'éloignement. C'est dans ce pays et loin des Noirs donc que, tel un patient revenant à lui au terme d'une séance d'hypnose, elle oublie tout, se marie et vit heureuse : « Je n'avais plus l'occasion de voir des Noirs et mes terreurs d'enfance ne revinrent jamais¹⁰⁶. » Mais les souvenirs enfouis de cette nuit ne vont avoir de cesse de se rappeler à elle. *Via* un cantique, d'abord, le *Go down, Moses !* puis *via* une femme de chambre de couleur qu'elle fait tout exprès venir de New York, comme si vivre loin des nègres, loin de Charleston, lui était viscéralement impossible.

103 *Ibid.*, p. 532.

104 *Ibid.*, p. 534.

105 *Ibid.*, p. 534.

106 *Ibid.*, p. 535.

Comme incapable d'en demeurer éloignée, Agatha Montclair retourne à Charleston. Mais la ville morte qu'elle redécouvre n'a plus rien en commun avec la ville de son enfance. Elle regagne donc le Canada puis décide de rejoindre son mari à New York. Mais New York aussi a bien changé. « Dans cette ville étrangère qui n'a plus rien d'américain et qui parle toutes les langues », et surtout, qui est envahie de nègres, elle est perdue. « Les nègres, on ne jurait que par eux », analyse-t-elle froidement. Ouvriers, leur peau avait pris la couleur de l'acier. Leur odeur, la forme de leur bouche, tout en eux la révulse, elle les hait au plus profond d'elle-même. Avec son époux pourtant, elle devient une habituée des boîtes de Harlem, « la plus grande ville noire du monde¹⁰⁷ ». Humiliée par son époux qui lui a fait l'affront d'entretenir une femme de couleur, Agatha Montclair s'établit à Paris, où elle découvre avec stupéfaction qu'on ne s'étonne de rien, que les Françaises ne sont pas honteuses de se montrer avec leurs amants de couleur, que ceux-ci soient jaunes ou noirs. « Si je me découvrais du sang noir sous la peau, je n'y pourrais survivre ! Si j'avais un enfant de couleur, je l'étranglerais ! Et pourtant, les nègres m'attirent », confie-t-elle. Puissamment attirée par leur force qu'elle perçoit comme bestiale, elle ne peut s'empêcher de penser à ce qu'on a toujours raconté à leur propos et se prend à imaginer des scènes torrides : « Je ne pouvais m'empêcher de rêver que des Noirs, dans cette grande ville civilisée où j'habitais, à cette heure même, avec la permission des lois, prenaient des femmes blanches, les écrasaient, les liaient à eux comme à des poteaux... J'avais toujours entendu dire qu'ils étaient très puissants... J'aurais voulu voir¹⁰⁸. »

Pour ne pas céder à la tentation, Agatha Montclair décide de quitter Paris. De fuir. Pour faire taire ses désirs, les étouffer. Mais aux environs de Fréjus, lors d'une promenade, elle tombe en pâmoison devant un tirailleur tout semblable à l'homme qui l'avait ravie enfant. Puis tout se mêle de nouveau. Elle se remémore qu'elle a passé la soirée au casino de Juan-les-Pins,

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 537-538.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 541.

qu'entre des gens qu'elle ne connaissait pas, elle a écouté un saxophoniste noir jouer. « Toute la soirée, il joua... ; il joua pour moi. Il dansait, chantait, se faisait admirer [...]. À un certain moment, j'ai eu besoin d'air, je suis sortie... seule, sur la grand-route. Il m'a suivie¹⁰⁹... » Quatre-vingt-six balles dans la peau : l'extrême violence faite au corps du saxophoniste est à la hauteur de l'affront. Ici comme là-bas, le crime est étouffé : l'affaire est classée.

Au moment où Morand compose *Charleston (U.S.A.)*, les représentations du Noir qu'il prête à Agatha Montclair, profondément ancrées dans l'imaginaire collectif, sont sous-tendues par une importante littérature anthropologique – Gobineau, Lévy-Bruhl, Allier... – avalisant entre autre le primat de la puissance sexuelle du Noir sur son intellect, qu'il a compulsée et dont les thèses – s'il ne les cautionne pas toutes – l'ont marqué. Dans cette nouvelle dont le titre est un clin d'œil à une ville qu'il n'a fait que traverser, Paul Morand offre, *via* le récit d'un incident advenu durant l'enfance, une vertigineuse plongée dans l'Amérique blanche raciste des États du Sud pour explorer les fondements du mélange de haine, de fascination et de frustration sexuelle qu'éprouve à l'égard des Noirs Agatha Montclair¹¹⁰. À l'origine de cet étrange sentiment, cette nuit où, ravie par un « nègre », se mêlent dans la petite fille qui a toujours entendu d'affreuses histoires au sujet des Noirs, des sentiments puissants et contradictoires, la résurgence de peurs ancestrales et collectives qui, en dépit des années et des distances, n'ont jamais disparu et qui, ce qui est probablement pire, ont nourri cette frustration sexuelle. La magie opère *via* le jazz, symbole des passions débridées et des interdits levés. Agatha perd toute notion de la réalité. Son jugement a été aboli. Le crime se déroule dans un autre Sud, celui de la France, pourtant présentée comme

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 543.

¹¹⁰ Si aucune mention ne permet de fixer la date à laquelle Morand a terminé sa nouvelle, on peut penser qu'il l'a achevée sur le *Mauritania* ou au plus tard dans l'hôtel particulier de son épouse, sis aux numéros 3 et 5 de l'avenue Charles-Floquet, avant le grand départ pour l'Afrique, la nouvelle étant parue en préoriginale dans la livraison du 15 février 1928 de *La Revue de Paris*.

un paradis pour les Noirs, tant la société se montre libérale à leur endroit. Mais la force des préjugés, la violence de la ségrégation et les crimes abominables perpétrés par le Ku Klux Klan agissent par-delà l'Atlantique, veillant au maintien des barrières élevées entre les races coûte que coûte et partout.

Chapitre IV

« Paris-Tombouctou »

Autre image.

« 1928. – Dakar, la Guinée, le Fouta-Djalon, le Soudan, le sud du Sahara, le Niger, Tombouctou, le pays Mossi, la Côte d’Ivoire¹. »

Le 27 janvier, gare de Lyon, Paul et Hélène Morand descendent vers Marseille d’où ils embarquent pour le continent noir sur le *Madonna* de la compagnie Fabre. Voyageurs de marque, ils dînent à la table du commandant. La conversation roule sur les Noirs. « Chacun cite des exemples », consigne Paul dans le journal qu’il a entrepris de rédiger au jour le jour². Le temps s’écoule au rythme des déjeuners et soupers. « À notre table, il y a toute l’Afrique française. Chacun parle de ce qu’il connaît : “Moi, au Cameroun”, “Nous autres, Dahoméens”, “À la Côte-d’Ivoire, je...” , “Au Soudan, nous...”³. »

Le 31, brève escale à Casablanca. Paul s’impatiente, déplo- rant qu’il faille attendre longtemps « avant que le rideau se lève sur le “spectacle nègre”⁴ ! » Heureusement, le *Madonna* reprend la mer : cap sur Dakar. Devant Dakar, Paul Morand, cloué au lit par un lumbago, doit garder la chambre. C’est alors qu’il reçoit la visite d’Albert Londres, venu enquêter sur l’exploitation des

1 Paul Morand, « Avant-propos », dans *Magie noire ; Nouvelles complètes*, éd. Michel Collomb, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1992, p. 482.

2 Paul Morand, *Paris-Tombouctou*, dans *Voyages*, éd. Bernard Raffalli, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2001, p. 16.

3 *Ibid.*, p. 18.

4 *Ibid.*, p. 20.

Noirs, le « moteur à bananes », en AOF⁵. Une conversation animée, où il est question, pêle-mêle, de l'Afrique, des Noirs, du Brésil... s'engage entre les deux globe-trotters. « Il augmente mes regrets de ne pouvoir consacrer une ou deux nouvelles de *Magie noire* aux nègres brésiliens, en me décrivant Bahia, la Rome noire, écrit Morand. Bahia est à huit jours d'ici et pour un peu... Les Antilles et La Havane m'auront donné une première idée du nègre latin, mais comme j'eusse voulu voir le carnaval à Rio, dont Cendrars aussi m'a parlé⁶. » Initialement et sans doute sous le charme des récits de Darius Milhaud, qui y avait passé plusieurs mois, Paul Morand avait songé à écrire une nouvelle ayant pour cadre Bahia⁷. Dans la lettre qu'il avait adressée en octobre 1927 à Christian Melchior-Bonnet, il avait inclus cette étape dans son itinéraire ; il projetait alors, on l'a vu, de « remonter dans des régions assez curieuses, pour voir des messieurs fort arriérés, derrière Liberia et Sierra-Leone », de revenir « par la Guinée française et le Fouta-Djalon » et de là « de passer d'Afrique en Amérique du Sud et [d']aller voir les nègres brésiliens » avant de remonter dans les Antilles et de s'installer à Haïti et Saint-Domingue⁸. Ayant changé ses plans, Morand s'est rendu aux Antilles, dans le Sud des États-Unis et en Afrique. S'il regrette de n'avoir pu faire un crochet par le Brésil, il n'a aucunement le dessein de s'y rendre après son périple africain, étant résolu à ne pas s'attarder outre mesure sur ce recueil auquel il estime avoir déjà consacré beaucoup de temps et d'énergie.

Le 8 février, les Morand sont à Conakry. L'administrateur qu'ils rencontrent se plaint de devoir faire, seul, « régner la

5 Albert Londres, *Terre d'ébène* (1929), Paris, Le Serpent à plumes, coll. « Motifs », 1998.

6 Paul Morand, *Paris-Tombouctou*, éd. cit., p. 26. Voir aussi Blaise Cendrars, *Anthologie nègre, suivi de Petits contes nègres pour les enfants des Blancs, Comment les Blancs sont d'anciens noirs et La Création du Monde*, éd. Christine Le Quellec-Cottier, Paris, Denoël, 2005.

7 Darius Milhaud, « Du Brésil au Bœuf sur le toit. Souvenirs », *La Revue de Paris*, mai 1949, n° 56, p. 87-105.

8 Paul Morand, Lettre à Christian Melchior-Bonnet du 7 octobre 1927, dans *Lettres du voyageur*, éd. Michel Bulteau et Manuel Burrus, Monaco, Éditions du Rocher, 1988, p. 170-171.

paix parmi cent mille Foulbés qui se volent leurs bœufs⁹ ». Le 10 février, ils rendent visite au chef d'un village du Fouta-Djalon nord. Premier tam-tam. Une vive émotion submerge Paul. Puis les Morand reprennent la route et relient Kankan à Bamako – 400 kilomètres de piste – en auto. À Bamako, chez le gouverneur du Soudan, ils retrouvent Londres et le peintre Roucayrol avec qui ils vont faire route jusqu'à Tombouctou. Deux jours durant, ils préparent la caravane qui doit les acheminer à Tombouctou. Nouveau tam-tam. « Belle mascarade » note Paul : tout y est faux¹⁰.

Le 14 février, après 238 kilomètres de piste, ils atteignent Ségou à l'heure du déjeuner et découvrent le Niger. Paul Morand s'émeut de la beauté des Noirs. L'administrateur lui apprend que « dans une de ses dernières résidences, à la tête de la tribu, se trouvait un sorcier, grand prêtre, régnant sur une foule d'initiés et qui rendait un culte à un animal-dieu, soi-disant caché dans la forêt. » Le lendemain, tandis qu'ils longent la rive nord du Niger, le couple fait halte dans « un village animé d'un mauvais esprit, qui ne veut pas travailler à la route¹¹ ». Et peut-être faut-il voir là, dans ces deux anecdotes, ce qui a inspiré à Paul Morand le sujet de la nouvelle qu'il a située à la frontière du Libéria, *Le Peuple des étoiles filantes*.

De toutes les nouvelles du recueil, *Le Peuple des étoiles filantes* est sans aucun doute l'une des plus envoûtantes. Ayant vécu deux ans à Danané et fait fortune à Kroû dans le commerce de la noix de kola, après avoir littéralement bouleversé la géographie et l'économie locales, le commerçant syrien Bichara, surnommé Bichara-le-ramasseur-de-richesses, confie son affaire à son cousin Mâlek venu tout exprès du Liban, à charge pour lui de récolter cent tonnes de kola. Quelques mois plus tard et alors qu'il s'apprête à rejoindre Kroû pour comprendre pourquoi ne lui parviennent que des camions à moitié vides, Bichara reconnaît sous les traits d'un miséreux vêtu de guenilles, épuisé et

9 Paul Morand, *Paris-Tombouctou*, éd. cit., p. 31.

10 *Ibid.*, p. 37.

11 *Ibid.*, p. 39.

affamé, son cousin Mâlek, hébété et divaguant comme s'il avait perdu la raison. De Kroû, il ne reste rien. En effet, après avoir sombré dans une étrange léthargie, les villageois sont devenus fous et ont tout brûlé.

Péniblement, Mâlek parvient à se remémorer les faits. Ayant découvert que le village se vidait mystérieusement la nuit, il avait un soir suivi les indigènes, une heure durant, dans les « ténèbres des sous-bois ajoutés à ceux de la nuit¹² ». Enfin, autour d'un feu, sous un arbre fétiche au tronc décoré de crânes de bœufs, il avait retrouvé tout le village. L'arbre parlait. C'est alors qu'il avait ressenti la présence d'un être extraordinaire. « C'était sûrement là l'ennemi, celui à qui l'on obéissait, le maître caché¹³... » Puis il s'en était retourné comme il était venu. Le lendemain, les anciens avaient tenu un conseil secret et mis en terre toutes leurs paroles. Et toutes les femmes et tous les enfants avaient disparu. La nuit suivante, Mâlek avait été réveillé par des cris, des hurlements, des entrechoquements d'objets divers : le village était en flammes, incendié par ses propres habitants, comme pris de folie. « Toute leur apathie, leur morne silence des dernières semaines avait disparu ; ils exultaient, poussaient des rugissements de triomphe. Un enfer ; une fête où tout était saccagé¹⁴. » Se transportant sur les lieux, accompagnés de l'administrateur, les deux Syriens comprennent enfin, grâce aux révélations que leur fait un villageois. Tout est la faute du *goli*, l'âme du bœuf sauvage, le protecteur du clan, le grand ancêtre à cornes. C'est lui qui a « expliqué » aux villageois que s'ils désiraient devenir riches, ils devaient tout détruire, qu'ils n'avaient rien à redouter parce que leur village était élu et qu'un soir, des étoiles filantes empliraient le ciel, indiquant qu'on décidait de leur sort, et que s'ils avaient tout détruit, ce serait l'abondance... Mais il ne reste plus rien, et les villageois qui errent hagards en sont réduits à quêmander leur pitance.

12 Paul Morand, *Le Peuple des étoiles filantes* dans *Magie noire*, éd. cit., p. 606.

13 *Ibid.*, p. 607.

14 *Ibid.*, p. 608.

Paul Morand fustige dans cette nouvelle l'exploitation intensive de la région à laquelle se livrent les Syriens – dont il a déjà eu l'occasion de condamner les agissements à plusieurs reprises dans son journal – qu'il présente ici sous les traits de personnages dénués de tout scrupule et se comportant comme s'ils étaient en terrain conquis¹⁵. Mais en situant sa nouvelle au Libéria, « la terre secrète, fermée au progrès, sans voies de communication, habitée par les derniers sauvages, gens de mauvaise réputation¹⁶ » et en montrant comment un village sombre dans une inquiétante léthargie avant de basculer dans une folie furieuse, Paul Morand confère surtout une dimension exceptionnelle à la violence et au caractère autodestructeur dévolus aux Noirs dans l'imaginaire collectif, qu'il attribue ici à une toute-puissance supérieure.

Au soir du 15 février, le petit groupe progresse sur la piste le long du Niger. Albert Londres joue *Alléluia* au phonographe. « Les blues, les airs nègres d'Amérique reviennent ce soir à l'Afrique, après un détour de quatre siècles. Cette mélancolie des esclaves enchaînés, louisianais ou géorgiens, n'est pas d'ici ; le chant primitif est beaucoup plus près du cri de guerre ou de l'incantation¹⁷. »

Le 16 à 6 h, ils se lancent dans une étape de 300 kilomètres à 25 kilomètres à l'heure. Au terme de quinze heures de route, ils sont à l'extrême sud du Sahara, où se touchent le monde musulman et le monde noir : « On nous a parlé de bandits, note Paul. Nous croisons quelques Maures masqués de noir, poignard sous le bras, avec le beau profil aigu, mystérieux, fanatique, cruel des Sémites [...]. Ils inquiètent, alors que jamais un Noir ne nous a fait penser à nous défendre. C'est l'Islam qui commence. Qu'on me rende la bonne figure ouverte du nègre ! », s'écrie-t-il¹⁸.

15 « On nous avait dit qu'en AOF les Syriens se considéraient comme chez eux. L'administrateur qui nous offre ce soir l'hospitalité nous raconte qu'un Syrien de son cercle se fait adresser ses lettres : Guinée syrienne » (Paul Morand, *Paris-Tombouctou*, éd. cit., p. 32).

16 Paul Morand, *Le Peuple des étoiles filantes*, dans *Magie noire*, éd. cit., p. 598.

17 Paul Morand, *Paris-Tombouctou*, éd. cit., p. 40.

18 *Ibid.*, p. 41.

Le lendemain, ils déjeunent à Léré. Puis reprennent la route de nouveau. 6 heures durant. Et le soir, tandis que le Niger leur offre un spectacle féérique, à 10 h, ils atteignent enfin Niafouké. Paul se sent nègre :

Malgré ma fatigue, j'entre dans la foule. Après tant d'heures de solitude, je me réjouis du bruit, de l'odeur, de la poussière, des bonds et des cris. Les nègres tapent à tour de bras sur des bidons de pétrole vides, claquent des mains. On voudrait voir danser les belles et jeunes négresses au buste nu, mais, comme à la Comédie-Française, ce sont toujours les vieilles qui se donnent en spectacle. Il y a certainement en nous quelque chose de nègre : crier, danser, se réjouir, s'exprimer, c'est être nègre¹⁹.

Le 18 février, à bord d'une embarcation de fortune, le petit groupe vogue en direction de Kabara, le port de Tombouctou. « Toute une journée sur l'eau, à dormir », note Paul²⁰. Après avoir dîné à la concession française, les voyageurs aperçoivent, entre deux dunes, Tombouctou. Un gros village de cinq mille habitants. La déception est terrible. « Les nègres, à Tombouctou, ne sont pas beaux, écrit Paul, tant il y a eu de croisements, de métissages. Ils sont relégués à l'arrière-plan²¹. » Après un rapide tour sur le marché de Tombouctou et une nouvelle déception, les Morand font leurs adieux à Londres et Roucayrol. Quittant sans regret Tombouctou, ils remontent le Niger. Dans son carnet, Paul parsème leur itinéraire de notes, réflexions et raccourcis, sur le caractère enfantin des Nègres, les particularités des races...

Puis les Morand débarquent à Mopti et reprennent la route pour Djenné. Le 24, ils quittent le fleuve pour Ouagadougou en Haute-Volta. Chemin faisant, ils font halte chez les Habés, « magnifiques sauvages très noirs, aux incisives limées, nus, coiffés seulement d'un bandeau de coquillages blancs, qui ajoute à leur saine et splendide beauté d'athlètes de montagnes » où ils assistent à des danses²². C'est un peuple

19 *Ibid.*, p. 43.

20 *Ibid.*, p. 44.

21 *Ibid.*, p. 46.

22 *Ibid.*, p. 59.

troglodyte dont les mœurs, coutumes et masques retiennent au plus haut point l'intérêt de Paul. Au point qu'ils lui inspireront l'association des hommes-serpents de *La Chèvre sans cornes*, la dernière nouvelle de *Magie noire*. Laisant derrière eux le pays des Habés, les Morand reprennent de nouveau la route. Au terme de trois cents kilomètres, ils atteignent enfin Ouagadougou. Là, ils assistent à un tam-tam de danseurs masqués. Paul se fait offrir deux masques et achète un bracelet de marbre noir. Puis ils rendent visite au Moro-Naba, roi du pays mossi. « Le roi m'attend sur la porte de son palais, entouré de sa cour, écrit Paul. Il est obèse ; une vraie outre noire, grasse ; l'air sensuel, féroce et malin. Barbiche, joues énormes. C'est bien le dernier roi nègre, celui de mes livres d'étrennes²³. » Ce roi lui servira de modèle pour composer la figure de Mongkoû, le vagissant monarque de *La Chèvre sans cornes*. Après avoir photographié leur hôte, les Morand prennent congé.

Descendant au sud-ouest, ils pénètrent en pays bobo et entrent dans la vallée de la Comoé. À Banfora, ils manquent de peu un « tam-tam coït ». Celui-ci ne pouvant avoir lieu, les préparatifs nécessitant plusieurs jours, ils repartent dépités, direction : la Côte d'Ivoire, « la perle de l'Afrique occidentale ». Ils séjournent chez les Baoulé dont les masques « noirs aux joues pleines, aux tatouages en relief, d'un bois si lourd » fascinent Paul²⁴. À Bouaké, où ils passent une journée, les Morand assistent à un tam-tam de guerre, et à Man, à une danse. Paul achète un masque. Le 1^{er} mars, les Morand quittent Man et prennent la route de Danané, sur la frontière du Libéria. « Je regrette beaucoup, note Paul, d'être obligé de finir mon livre sans avoir été au Liberia qui est, avec Haïti, le seul État noir indépendant. Mais aucune ligne française n'y arrête²⁵. »

À Danané, les Morand sont témoins d'une curieuse représentation de danses que Paul pense être « la stylisation de sacrifices

23 *Ibid.*, p. 62. Pour une photographie de ce roi, voir Didier Folléas, *Albert Londres en terre d'ébène*, Paris, Arléa, coll. « Arléa Poche », 2009, p. 52.

24 *Ibid.*, p. 69.

25 *Ibid.*, p. 75.

d'enfants²⁶ ». À Bonafilé, il achète de nouveau des masques, lesquels continuent d'exercer sur lui leur puissante fascination. Il se souvient alors de ce que lui a dit Derain : « Ils ne sont pas faits pour être vus de jour [...], mais la nuit, à la lune. Éclairez-les d'une bougie, voyez les ombres portées par leurs reliefs, et vous comprendrez²⁷. »

L'heure est bientôt au départ. Après être passés par Dimbroko, Dabo, Abidjan, et Bingerville, les Morand retrouvent Dakar. Là, ils dînent avec le député Diagne, « charmante figure de Noir ; un beau teint, sans aucun métissage »²⁸ et rendent visite au gouverneur général de l'AOF, puis embarquent à bord d'un vieux paquebot français de retour d'Amérique du Sud, direction : la France. Et sans doute est-ce au cours de ce voyage retour que Morand compose ce qui sera avec *Le Tsar noir* l'autre longue nouvelle du recueil : *Adieu New York !*²⁹, ainsi que le suggèrent fortement les propos qu'échangent sur le continent africain et ses habitants, les passagers du *Mammoth*, lesquels reprennent les réflexions sur lesquelles se clôt *Paris-Tombouctou*³⁰.

« Le Tour de l'Afrique. 28 000 milles en 97 jours ! Toute l'Afrique : la plus noire Afrique ! Le pays du gros gibier... le sentier de la guerre... les tribus d'ébène... les chutes du Zambèze ou la fumée qui tonne³¹... » C'est sur ces termes que s'ouvre l'alléchant programme de la croisière que propose à ses

26 *Ibid.*, p. 76.

27 *Ibid.*, p. 80.

28 *Ibid.*, p. 91.

29 « *Adieu New York !* est le titre d'une composition de Georges Auric, créée le 21 février 1920, à la Comédie des Champs-Élysées, lors de la soirée où fut présenté également *Le Bœuf sur le toit*, de Jean Cocteau et Darius Milhaud, précise Michel Collomb. "J'avais composé, raconte Auric, une sorte de fox-trot (assez mal venu, je le reconnais) : *Adieu New York*. N'ayant jamais mis les pieds à New York, que pouvait signifier ce titre ? Ma volonté, j'imagine, de composer moi aussi, avec ces pages, pour la première et dernière fois, une farce !" (Voir Georges Auric, *Quand j'étais là*, Grasset, 1979, p. 159) » (Notice de *Adieu New York !*, dans *Nouvelles complètes*, éd. cit., t. I, p. 1062-1063).

30 « Morand s'inspire ici, explique Michel Collomb, d'une aventure qui lui était arrivée dans le Fouta-Djalon, lorsqu'une panne d'automobile les avait forcés, lui et ses compagnons, à chercher de l'aide dans un village » (Notes et variantes de *Adieu New York !*, dans *Nouvelles complètes*, éd. cit., t. I, p. 1067).

31 Paul Morand, *Adieu New York !*, dans *Magie noire*, éd. cit., p. 569.

millionnaires l'*American Atlantic Line*. À bord du *Mammouth*, le fleuron de sa flotte, qui a quitté New York pour effectuer le tour de l'Afrique, Loraine Applejack, fils d'une illustre famille, tombe sous le charme d'une belle inconnue, « teint mat, cheveux presque bleus », qui attend les deux heures du matin pour prendre le frais sur le pont. Une nuit, comme elle l'invite à le suivre dans ses appartements, il apprend son nom : Paméla Freedman. Mais un parvenu féru d'indiscrétions et de paris, qui se targue d'être doué d'un « flair étonnant pour découvrir les métis », révèle que cette Paméla Freedman, qui a l'audace d'occuper la plus luxueuse suite du navire, est la fille d'une célèbre courtisane quarteronne de Harlem qui, à sa mort, lui a laissé une centaine de millions de dollars³². Démasquée, humiliée, Paméla nie et trouve le réconfort auprès de Loraine. La haine que lui vouent les passagers a cependant raison de leur idylle : Loraine s'esquive lorsqu'il s'agit de l'accompagner à terre lors de la première escale du *Mammouth* en Afrique. Dans la pirogue qui la conduit seule sur le sol africain, Paméla est fascinée par la beauté et la puissance qui se dégagent des corps des rameurs : « leur corps luisait de sueur, leurs bouches étincelaient. Tout dents, tout sexe, démesurés pour ce qui était de manger et de se reproduire³³ ... »

La feuille quotidienne glissée sous la porte de sa cabine lui ayant indiqué que l'heure de l'embarquement était fixée à 10 heures du soir, Paméla se réjouit de passer tout le jour à terre. Au cœur de l'Afrique sauvage, elle est tout émerveillée de constater que cette Afrique-ci, l'Afrique réelle, n'a rien en commun avec l'autre, celle des romans et des suppléments illustrés des journaux. Paméla s'abandonne à la forêt tandis que celle-ci se fait plus dense. Mais alors qu'elle regagne la plage, elle découvre avec horreur que le *Mammouth* a levé l'ancre.

32 « Dans son *New York*, observe Michel Collomb, Morand mentionne comme exemple de réussite sociale au sein de la colonie noire de Harlem une « fameuse Mme Sarah J. Walker, morte en 1919, qui gagna 25 millions en inventant une préparation à décrêpeler les cheveux » (éd. Flammarion, 1930, p. 233) » (Notes et variantes de *Adieu New York I*, dans *Nouvelles complètes*, éd. cit., t. I, p. 1064.

33 Paul Morand, *Adieu New York I*, dans *Magie noire*, éd. cit., p. 579-580.

Attendant, chez l'administrateur auprès de qui elle a trouvé refuge, un navire qu'elle laisse finalement partir, Paméla s'est accommodée de la vie en brousse. « Le mal du pays ? Elle devine maintenant que c'est à New York qu'elle l'éprouvait. » Un soir, au cours d'un dîner, son attention est attirée par un être tapi dans l'ombre, « sombre, immobile », avec « un air dominateur et plein de mépris cruel » : « jamais elle n'avait vu quelqu'un d'aussi sauvage, d'aussi beau »³⁴. Elle chavire. Les jours suivants, elle part chasser dans les bois en sa compagnie et se baigne devant lui qui la regarde « comme un nègre qui, pour la première fois, voit la neige ».

Une nuit et alors qu'ils chassent retentit le tam-tam. Mamadou se saisit d'elle comme d'une antilope et l'emporte dans son village. Là, comme la musique se fait plus rapide, tandis que Mamadou, au centre de tous les regards, s'abandonne aux rythmes enfiévrés de la danse, Paméla, se débarrassant de tout ce qui la rattache encore au monde blanc, entre à son tour dans le monde noir, se frappant « les paumes, pliée en deux à chaque cadence, pieds joints, jambes collées, croupe tendue, comme les négresses, maintenant l'une d'elles »³⁵.

Adieu New York ! est le récit d'un retour effectif au continent africain, à la terre des ancêtres, le seul, d'ailleurs, de *Magie noire*. L'Afrique – à l'époque encore le plus mystérieux et le plus secret des continents – et ses étranges habitants alimentent une importante partie des conversations des croisiéristes comme l'attestent les propos pleins d'acrimonie tenus par les Blancs à l'égard des Noirs sur les ponts du *Mammouth*. À l'instar de Lincoln Vamp qui se trouve confronté à l'Afrique fortuitement, au cours d'une visite anodine dans le musée de Tervuren, Paméla Freedman se voit contrainte de demeurer sur le sol africain au terme de ce qui ne devait être qu'une escale.

Si elle s'est efforcée de dissimuler puis de nier ses origines, Paméla doit reconnaître que le continent produit sur elle la plus vive des impressions. L'exubérance de la nature

34 *Ibid.*, p. 588 et 589.

35 *Ibid.*, p. 591 et 593.

africaine n'a d'égale que la somptueuse beauté de ses habitants, lesquels n'ont jamais cessé de vivre en harmonie avec elle. « Si elle renonce à ses privilèges de négresse blanchie et d'Américaine richissime, observe Michel Collomb, c'est qu'elle a découvert la supériorité des peuples noirs d'Afrique, restés fidèles à leur identité raciale, garante, selon Morand, de l'harmonie de l'homme avec son milieu et finalement de son bonheur »³⁶.

Le 27 mars, au large de l'Italie, Morand poste une carte à l'intention de Marie Laurencin. « Toute l'Afrique c'est bleu pâle et rose comme vos rubans. Il y a des crânes de cheval cloués aux arbres-fétiches. Je vous embrasse parce que vous avez une peau de négresse ; tendrement parce que vous êtes M.L. »³⁷. Quelques jours plus tard, il est de retour à Paris. *Le Peuple des étoiles filantes* a paru en plaquette de luxe à la lampe d'Aladdin. Avec *Adieu New York !*, son recueil compte sept nouvelles. Paul Morand a désormais hâte d'en finir. Il met à profit le mois d'avril pour apporter des corrections aux nouvelles ayant déjà paru et, prenant conscience de ce que la partie africaine de son volume est un peu mince, il compose en hâte une ultime nouvelle : *La Chèvre sans cornes*.

Ce texte, le dernier de *Magie noire*, a pour cadre le pays des Dogons, groupe auquel sont rattachés les Habés, au Soudan. La description des demeures troglodytiques sur laquelle s'ouvre la nouvelle, une falaise « trouée de caves et forée de puits naturels dont les parois sont elles-mêmes percées horizontalement par des tunnels qui conduisent à des chambres souterraines » est tirée directement du passage du couple Morand dans la région de Bandiagara³⁸. Le décor planté, Morand introduit le personnage de Mongkoû, le roi des hommes-serpents, et le montre en train de danser. La féroce description qu'il en livre n'est pas sans

36 Notice d'*Adieu New York !*, dans *Nouvelles complètes*, éd. cit., t. I, p. 1062.

37 Paul Morand, Lettre à Marie Laurencin du 27 mars 1928, dans *Lettres du voyageur*, éd. cit., p. 160.

38 Paul Morand, *La Chèvre sans cornes*, dans *Magie noire*, éd. cit., p. 612.

rappeler les rois anthropophages décrits dans les récits d'explorateurs et la littérature de jeunesse du XIX^e siècle.

« Énorme », « alourdi », « suant comme un prolétaire », le monarque est à la peine. Or le rituel auquel il est tenu de se plier a pour fonction de justifier aux yeux du peuple son droit à la toute-puissance. Le gras souverain a beau s'employer, rien n'y fait, il chancelle, vacille. Pressentant sa fin prochaine, les membres de l'Association secrète des hommes-serpents délibèrent : « C'est l'heure de dire adieu à Celui dont la main a perdu sa puissance³⁹... » Le python livre son oracle et la sentence tombe, implacable : le temps est venu d'en finir.

Conformément à la tradition, la mort du roi est tue jusqu'à la désignation du successeur. Au palais, tout se passe comme s'il était encore en vie alors que son corps embaumé boucane nuit et jour en secret : son successeur virtuel se familiarise avec sa nouvelle fonction. C'est alors que se répand la nouvelle que le roi est de retour, que son âme erre. Mais cette âme-ci se fait encombrante. Le jour où le guetteur voit revenir le roi sous la forme d'une hyène, les hommes-serpents décident d'agir afin que jamais plus il ne puisse nuire. La mort du roi officiellement proclamée, la coutume exige qu'on procède à la toilette suprême du défunt et qu'on rompe ses membres afin qu'ils ne se relèvent pas. Mais le corps a disparu. « Les mystères doivent demeurer des mystères », explique un Habé. Et tandis qu'au village, on continue de procéder aux cérémonies avec, en lieu et place du corps du souverain, une momie à son effigie, dans les rochers, les hommes-serpents se repaissent du corps de leur monarque « la chèvre sans cornes ». Car ainsi désigne-t-on chez les Habés la chair humaine. « On goba ses yeux. On résista au plaisir de conserver les mains séchées, pour des parures d'osselets, tant était grand le désir d'anéantir toute trace de ce mort hostile aux vivants »⁴⁰.

La Chèvre sans cornes est l'une des nouvelles les plus documentées du recueil. C'est à l'ethnographe Robert

39 *Ibid.*, p. 613 et 614.

40 *Ibid.*, p. 620 et 622.

Arnaud – romancier connu sous le pseudonyme de Robert Randau –, excellent connaisseur des lieux, qui l’a hébergé une nuit lors de son périple africain, que Morand doit l’essentiel de ses informations sur le pays dogon⁴¹. Morand semble avoir donné au roi Mongkoû les traits du Moro-Naba rencontré à Ouagadougou et photographié par Londres⁴², et s’être inspiré des danses auxquelles il a assisté pour imaginer sa chorégraphie de la danse des hommes-serpents. Avec son souverain ventripotent, sa confrérie des hommes-serpents anthropophages et nécrophages, ses villageois et ses sorciers croyant fermement en la réincarnation des êtres humains en animaux, ses domestiques sacrifiés afin de servir leur défunt roi dans l’autre monde, Morand renoue avec les représentations des chefferies africaines véhiculées par les voyageurs, celles qui ont abondamment nourri les romans « africains » de Jules Verne, de *Cinq semaines en ballon* au *Village aérien*⁴³, quitte à verser dans la caricature la plus sordide et à confiner au grand-guignolesque dans la scène finale du festin.

La signification de la nouvelle est peut-être à rechercher dans les lignes attribuées à Renan citées en épigraphe : « Oh ! laissez ces derniers fils de la nature s’éteindre sur le sein de leur mère ; n’interrompez pas de vos dogmes austères, fruit d’une réflexion de vingt siècles, leurs jeux d’enfants⁴⁴... » L’Afrique noire est sauvage, ses habitants sont belliqueux, féroces, anthropophages. « Mais quoi, ils ne portent point de hauts-de-chausses »... Pourquoi dès lors s’évertuer à les civiliser, à leur apporter des routes, des édifices publics... Morand en est convaincu : il est sans doute l’un des derniers Blancs à avoir pu

41 « Arnaud, en littérature Robert Randau administrateur de Ouagadougou, à qui je vais faire une visite, l’auteur des *Terrasses de Tombouctou*, et de bien d’autres curieux romans coloniaux, m’assure que le Moro-Naba est le descendant d’une puissante dynastie qui régna jadis jusqu’à Tombouctou. » (Paul Morand, *Paris-Tombouctou*, éd. cit., p. 63).

42 La photographie du Moro-Naba prise par Albert Londres a été récemment retrouvée (voir supra, n. 23)

43 Jules Verne, *Cinq semaines en ballon*, Paris, Jules Hetzel, 1863 ; *Le Village aérien*, Paris, Jules Hetzel, 1901.

44 Citation attribuée à Renan mais ne figurant pas dans *L’Avenir de la science* (Notes et variantes de *La Chèvre sans cornes*, dans *Nouvelles complètes*, éd. cit., t. I, p. 612).

évoluer dans cette Afrique sauvage, parmi ces derniers despotes nègres, ces tribus anthropophages que la civilisation, dans son inexorable marche, aura tôt fait d'éradiquer.

Cette nouvelle insérée, Morand fait précéder son recueil, non d'une préface comme il l'avait initialement projeté, mais d'un « Avant-propos » mêlant habilement images, souvenirs de jeunesse, indications réelles et indications délibérément fautives, le tout romancé afin de constituer sa mythologie personnelle.

Son manuscrit achevé, Paul Morand l'adresse à Bernard Grasset et écrit à Louis Brun, responsable éditorial de la maison, afin qu'il en orchestre selon ses instructions la campagne de presse. Dans un courrier posté de Londres et daté du 4 mai, il s'enquiert de l'avancement du bandeau : « Avez-vous fait un projet de bande avec deux têtes ? » et décrit ce en quoi devra consister l'affiche publicitaire qui accompagnera le lancement de *Magie noire* : « Pour l'affiche... étudiez un projet un peu différent. Au premier plan, un nègre américain (café-au-lait clair), veste rouge, ruban noir, jouant du saxophone et au fond, l'ombre d'un guerrier noir, nu avec pagne, lance, long bouclier. Faites ça si possible avec des photos découpées. Le texte sera quelque chose comme : « Tous les nègres depuis le noir américain jusqu'au sauvage d'Afrique »⁴⁵. L'affiche sera réalisée conformément à ses vœux.

Le 24, de retour de Londres, Morand revient à la charge, écrivant au même : « Pensez-vous aux grands papiers de *Magie noire*. Combien ? Que proposez-vous ? » Trois semaines plus tard, *Magie noire* paraît enfin. Le 11 juillet, nouveau courrier de Morand au même pour lui signaler que les rayons des librairies de la gare Saint-Lazare n'ont pas reçu suffisamment d'exemplaires et se plaindre de ce qu'il a « demandé un placard dans *Le Soir* de Bruxelles, un abonnement au journal lumineux dans les cinémas ou music-halls d'été » et que « Peyronnet n'a rien

45 Notice de *Magie noire*, dans *Nouvelles complètes*, éd. cit., t. I, p. 1031.

fait de tout cela », avant de terminer par un cordial : « Après cette bonne engueulade, je vous serre amicalement la main »⁴⁶.

L'accueil réservé à *Magie noire* est plutôt positif en France, plusieurs critiques saluant la richesse de la documentation réunie par l'auteur et son habileté à mettre en évidence les survivances des vieilles religions africaines dans les manifestations du vaudou, et quelques-uns déplorant des exagérations ou inexactitudes de tel ou tel fait.

Lorsque paraît *Magie noire*, l'Afrique et les Noirs ne constituent pas des sujets totalement neufs dans la littérature française⁴⁷. Si les œuvres de fiction qui visent une authenticité réelle sont rares, et si les œuvres dans lesquelles les Noirs sont au premier plan sont peu nombreuses, exception faite de récits comme *Bug-Jargal* de Victor Hugo ou *Atar Gull* d'Eugène Sue, innombrables sont en revanche celles – romans, drames... – dans lesquelles ils apparaissent en tant que figurants, notamment au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, et qui ont servi d'assise au roman colonial. À l'exception des six voyages extraordinaires de Jules Verne ayant pour cadre l'Afrique, ces œuvres sont le fruit d'auteurs aujourd'hui oubliés, n'ayant pour la plupart jamais mis le pied sur le continent noir, et elles ont en commun de véhiculer les mêmes images de l'Afrique et des Noirs puisées dans les mêmes stocks de représentations⁴⁸. Ce sont, dans tous les sens du terme, des œuvres de fiction, sinon des œuvres de science-fiction, tant le matériau « africain » convoqué y apparaît abracadabrantesque. Certes, plus près de Morand, Blaise Cendrars a publié son *Anthologie nègre*, première véritable tentative de

46 Ginette Guitard-Auviste, *Paul Morand (1888-1976), légende et vérités* (1981), Paris, Balland, 1984, p. 136 et 140-141.

47 Si Morand a pu être considéré « comme un des écrivains qui ont introduit le culte du Noir en France, en réalité, on ne peut pas prétendre qu'avant lui ce thème n'ait pas été défriché, ni qu'il en aurait lancé, à lui seul, la mode après la guerre. » (Stéphane Sarkany, *Paul Morand et le cosmopolitisme littéraire* suivi de *Trois entretiens avec l'auteur*, Paris, Klincksieck, 1968, p. 108-109.)

48 Jean-Marie Seillan, *Aux sources du roman colonial. L'Afrique à la fin du XIX^e siècle (1863-1914)*, Paris, Karthala, coll. « Lettres du Sud », 2006. Pour le théâtre, voir Sylvie Chalaye, *Du Noir au Nègre : l'image du Noir au théâtre de Marguerite de Navarre à Jean Genet (1550-1960)*, Paris, L'Harmattan, coll. « Images plurielles », 1998.

compréhension de l'Afrique et de l'Africain, mais il s'agit de contes, René Maran a reçu le déjà très médiatique prix Goncourt pour *Batouala, véritable roman nègre*, mais l'œuvre a fait polémique, André Gide a publié le journal de son *Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad*, mais il s'agit principalement là d'une charge féroce contre l'administration coloniale française⁴⁹ ...

Si elle n'est pas la première œuvre littéraire française consacrée aux Noirs, *Magie noire* est une œuvre originale à plus d'un titre. Dans la documentation de son auteur d'abord. 50 000 kilomètres, 28 pays nègres : aucun auteur ne peut se targuer d'avoir couvert autant de terrain ni d'avoir consacré autant de temps à son sujet. Dans l'ampleur de son projet ensuite : plus qu'un panorama de la race noire sans ses aires d'implantation, une tentative de compréhension de la nature des forces qui sont à l'origine de la stupéfiante vitalité des Noirs, des manifestations de ces forces par delà le temps et l'espace, et de l'enthousiasme des Occidentaux pour toutes les productions artistiques de cette race. Dans le traitement de son sujet enfin. En se fondant sur ses lectures de Gobineau et Lévy-Bruhl, sur les représentations véhiculées par l'imagerie coloniale et la mode nègre, et sur sa conviction que des forces occultes unissent toutes les composantes de la race noire où qu'elles se trouvent dans le monde, Morand a su composer une œuvre exploitant les peurs, désirs et fantasmes associés au Noir pour mieux renouveler la figure du Nègre en tant que personnage littéraire. Avec Occide, Congo, Octavius Bloom, Lincoln Vamp, Morand offre en effet à ses lecteurs une galerie de personnages noirs inédits. Fait rare pour l'époque enfin, il ne passe pas sous silence l'oppression, la ségrégation et l'ostracisme dont sont victimes les Noirs, que ce soit dans les Antilles – avec pour conséquence de mener un tyranneau au pouvoir (*Le Tsar noir*) –, en Amérique – où les Blancs sont capables des pires bassesses pour n'avoir pas à les côtoyer (*Excelsior*) –, ou en Afrique – où ils sont en proie à

49 Blaise Cendrars, *Anthologie nègre, suivi de Petits contes nègres pour les enfants des Blancs, Comment les Blancs sont d'anciens noirs et La Création du Monde*, op. cit. ; René Maran, *Batouala, véritable roman nègre*, Paris, Albin Michel, 1921 ; André Gide, *Voyage au Congo, Le Retour du Tchad*, Paris, Gallimard, 1927.

la cupidité de spéculateurs syriens (*Le Peuple des étoiles filantes*) – et ne se prive pas de stigmatiser la bêtise, l'étroitesse d'esprit et le caractère haineux des petits Blancs.

Troisième volet de sa « Chronique du xx^e siècle », *Magie noire* offre à Morand de poursuivre sa réflexion sur les races et le globe, amorcée avec *L'Europe galante*, poursuivie avec *Rien que la terre*, et radicalisée dans *Bouddha vivant*. De son recueil qui n'évite ni les clichés, ni les idées reçues, ni les contradictions, se dégagent plusieurs certitudes que dans un compte rendu de *Black Magic*⁵⁰, le traducteur américain de *Magie noire*, John Fred Matthews, professeur au West Virginia State College, a justement formulées en ces termes : « Paul Morand a appliqué son talent à l'étude des Nègres en divers endroits du globe. Quel est le résumé de ses impressions ? Que le Nègre, quand il est "civilisé" est un émotif à fleur de peau, prêt à retourner aux pratiques, si ce n'est au culte des dieux de la jungle, qu'il n'est pas loin du Nègre pur et qu'il est d'un niveau à peine plus élevé que ses ancêtres du Congo et de l'AOF⁵¹. » Soit, à l'arrivée, un recueil inégal, résultat d'une indéniable curiosité, née d'une réflexion sur l'engouement des Occidentaux pour les revues nègres et le jazz, fruit d'une enquête de terrain menée sur les chapeaux de roue et d'une réelle quête identitaire, quasi obsessionnelle, émaillée de certitudes sur les dangers du métissage et la nécessité de préserver la pureté des races.

En novembre 1927, Paul Morand promettait sous le titre de *Magie Noire* « une série de petits tableaux », « projections lumineuses, sous différents angles, d'un problème central », amusants pour certains, déplaisants pour d'autres, dans lesquels sa « grande sympathie pour les Noirs s'y verra[it] avec évidence » affirmant qu'« avant la plupart des Blancs, [il aurait] cherché à dégager le génie de la race noire et à l'expliquer en France avec impartialité ». À la lecture de son recueil, il semble qu'il ait atteint son but.

50 Paul Morand, *Black Magic*, translated from the French by Hamish Miles, illustrated by Aaron Douglas, New York, The Viking Press, 1929.

51 Cité dans Ginette Guitard-Auviste, *Paul Morand (1888-1976)*, op. cit., p. 352 et Michel Collomb, Notice de *Magie noire*, dans *Nouvelles complètes*, éd. cit., t. I, p. 1031.

Après les Amériques, les Antilles et l'Afrique, après le bateau, l'avion, le train et l'auto, changement de décor et de mode de locomotion. Le Rhône, en hydroglisseur, d'abord, en juillet. Le couple remonte le fleuve de l'ancienne capitale des Gaules à Aix-les-Bains, en compagnie du constructeur automobile Gabriel Voisin. Paul a sans doute encore à l'esprit ses voyages dans les Amériques, les Antilles et en Afrique. « Ce qu'il y a d'incomparable dans cette expédition », écrit-il dans *Le Rhône en hydroglisseur*, l'étonnant récit qu'il livrera de ce voyage si peu exotique au demeurant, « c'est d'entrer ainsi de force dans un monde vierge, de pénétrer la vie secrète de ces rives auxquelles n'aboutit aucun sentier ; on vit de la vie du fleuve, loin de la poussière, parmi les canards épouvantés et le gibier d'eau [...]. On est si dépaysé par la Nature exotique qu'on est tout étonné d'avoir affaire à un Blanc »⁵². La Méditerranée, en yacht, ensuite, du 15 août au 13 septembre. À l'invitation du couple Fabre-Luce, les Morand partent en croisière en Méditerranée, en compagnie de l'écrivain Marc Chadourne, de l'historien Jean Rouvier, de Mlle de Lucinge et des Bourdet. Ensemble, ils visitent Barcelone, Alicante, les Baléares, la Corse, la Sardaigne, l'île d'Elbe, Civitavecchia. À Viareggio, Paul demande à débarquer afin de se rendre en cure à Abano. À Alfred Fabre-Luce, il écrit le 14 : « Ces jours de sommeil, de soleil, de vie commune, ont été adorables. C'est de cela qu'on se souvient quand on est vieux. À ce communisme-là je suis tout acquis⁵³. » Et à Marie Laurencin le 15 : « Je reçois votre lettre délicieuse. Je fais ma cure de boue contre la sciatique [...]. Sur le bateau de Fabre-Luce, j'étais l'aîné de 10 ans ! Je passerai octobre à Villefranche, puis Paris pour toujours »⁵⁴. Début octobre et ainsi qu'il l'a annoncé, Morand s'installe à l'Orangerie, sa coquette demeure de Villefranche-sur-Mer dont les fenêtres donnent sur la baie. « C'est la première fois que je possède. Je vois que je suis

52 Paul Morand, *Le Rhône en hydroglisseur* (1929), dans *Papiers d'identité*, Paris, Grasset, 1931, p. 319. Voir Dominique Lanni, « Un voyage extraordinaire : *Le Rhône en hydroglisseur ou un Mississippi sans crocodiles*, récit d'une équipée sauvage », *Astrolabe*, n° 37, juin 2011 (<www.crlv.paris4.sorbonne.fr/revue_crlv>).

53 Cité dans Ginette Guitard-Auviste, *Paul Morand (1888-1976)*, op. cit., p. 158.

54 Paul Morand, Lettre à Marie Laurencin du 15 septembre 1928, dans *Lettres du voyageur*, éd. cit., p. 161.

propriétaire car, au lieu de me réjouir de ma belle vue je suis malheureux à l'idée qu'on pourrait me la prendre⁵⁵. »

C'est tandis qu'il travaille à *Champions du monde* que paraît, fin octobre, *Paris-Tombouctou, documentaire*, chez Flammarion, dans une collection nouvellement créée pour accueillir des récits de voyage : « La Rose des vents ». Dans son « Avant-propos » rédigé après coup, à son retour d'Afrique, après avoir signalé qu'il avait pris ces notes sans songer à les publier et qu'il avait répondu favorablement à l'invitation d'Ernest Flammarion, estimant que son voyage en AOF constituait « en quelque sorte un itinéraire type », il écrit :

Persuadé que le tourisme va, d'ici peu d'années, se développer en AOF, il m'a semblé que ces notes pourraient, en l'absence d'un guide africain, servir utilement à des gens qui ne sont ni commerçants, ni fonctionnaires, ni colporteurs, ni chasseurs d'ivoire, ni soldats... Rien que des amateurs de voyages. Et comme, suivant une implacable loi, le passage des visiteurs blancs, chaque jour plus nombreux, portera rapidement atteinte à la couleur originale de ces pays, il ne m'est pas apparu inutile de fixer ce moment, très court, où des miracles mécaniques nous mettent à même d'arriver au cœur d'une nature encore intacte [...]. À qui suivra le parcours tracé, je promets des joies neuves⁵⁶.

Quelques mois plus tôt, dans ses *Carnets d'un voyage aux Antilles*, Paul Morand avait écrit : « Il faudra leur dire un jour dans une interview, pour que le public le comprenne bien, que je ne fais pas des voyages, mais des *raids*. » Or *Paris-Tombouctou* est exactement cela : un raid, une traversée à cent à l'heure du continent noir, avec ses notes à bâtons rompus prises au jour le jour au gré des rencontres et des étapes, mêlant généralités, anecdotes, citations, notes de lecture, billets d'humeur, tableaux à la Vuillard, considérations d'ordre économique – sur les industries du luxe, le commerce des fruits... –, ou historique – sur la médecine au Moyen Âge, l'Afrique au xviii^e siècle... –,

55 Paul Morand, Lettre à Marie Laurencin du 7 octobre 1928, dans *Lettres du voyageur*, éd. cit., p. 161-162.

56 Paul Morand, « Avant-propos », dans *Paris-Tombouctou*, éd. cit., p. 11.

observations diverses – sur la faune, les maladies, le prix des épouses, les vertus de la glace dans les pays chauds... – et raccourcis faciles – « Le Blanc parle, le Jaune sourit, le Noir rit ».

Morand ayant été reçu dans tous les cercles locaux, les conversations roulant sur les indigènes où chacun, toujours, donne des exemples en parlant de ce qu'il connaît, typiques du racisme primaire de l'époque, y sont légion : « Le crâne du Noir s'ossifie, paraît-il, définitivement vers la puberté, et atteint bientôt une extraordinaire épaisseur » ; « Plus il a de vêtements, disent-ils, plus il est redoutable » ; « Plus les femmes ont le pagne long, moins elles sont vertueuses »⁵⁷...

Morand n'est pas ethnographe. Cependant, en curieux, il a consigné un certain nombre d'observations sur la morphologie ou les mœurs et coutumes des peuplades qu'il a eu l'occasion de rencontrer – les Peuhls, à la peau plus claire, les Habés, superbes sauvages très noirs, les Mossis⁵⁸... et décrit avec force détails, en amateur d'art nègre, les bracelets, les tambours, les masques, dont il avait seulement eu l'occasion d'admirer des exemples derrière les vitrines du British Museum, du Musée de Tervuren et du Trocadéro, ainsi que les tams-tams auxquels il lui a été donné d'assister, à Bandiagara, Sikasso et Ouaygouya⁵⁹.

S'il ne comporte pas de thèse à proprement parler, *Paris-Tombouctou* s'inscrit dans la continuité de *Rien que la terre*, de *Magie noire* et des *Carnets d'un voyage aux Antilles*. Car si Morand présente anodinement son voyage comme un guide pour touristes et autres « amateurs de voyages », fort de son expérience de globe-trotter et de ses certitudes, il ne manque pas une occasion de réaffirmer que les mélanges sont un désastre planétaire et que le combat pour la préservation des races est perdu d'avance. « Deux choses séparent les hommes, assure-t-il : la langue et la couleur de la peau. Il me paraît cependant qu'on va vers l'unité : par suite des exodes généralisés, des migrations

57 *Ibid.*, p. 16.

58 *Ibid.*, p. 55 et 59.

59 Masques donnés à Marcel Griaule pour les collections du musée de l'Homme et aujourd'hui conservés dans les fonds du musée du Quai Branly.

organisées, on arrivera bientôt à une seule couleur⁶⁰. » Pour lui, les races ne sont jamais aussi belles et nobles que lorsqu'elles sont pures. « Quand je pense à l'Algérie, aux Arabes, à tous ces peuples emmitouflés dans des serviettes-éponges, dans de vieilles couvertures de lit, comme des serpents, écrit-il, je me dis qu'entre le Noir nu de l'Afrique centrale et l'athlète nordique des clubs finlandais ou des universités américaines (sauf quelques beaux Chinois), le monde n'est que médiocrité physique⁶¹. » Ainsi qu'il l'a consigné dans ses *Carnets d'un voyage aux Antilles*, « le noir est beau comme le blanc est beau. Ce qui est laid, c'est le gris. » Or c'est précisément sur le Noir africain qu'il est venu se « documenter », pour avoir la confirmation de ce dont il est persuadé en son for intérieur : que de tous les Noirs qui peuplent le globe, les Noirs d'Afrique sont les seuls et les derniers à avoir conservé les caractères et instincts originels de leur race. Si ceux qui se sont dénaturés lui sont cause d'une immense déception : « Beau Noir soudanais, où es-tu ? Ceux d'ici ont le sein flasque, le ventre gonflé, les jambes courtes et arquées⁶² », il s'émeut de la beauté, de la noblesse et de la vigueur de ces Noirs demeurés purs qui n'ont pas rompu avec leurs traditions : « ces corps huilés, ces dos satinés par la sueur et qui prennent une patine de haute époque, la largeur des épaules, la cambrure des reins, l'avancée du ventre, les seins des femmes que le portage met en pleine valeur ; la perfection des jambes, la petitesse de la tête [...]. Quelle souplesse de bête, quelle noblesse du repos, des stations, quelle grandeur dans la marche, quelle perfection dans la course ! » C'est là pour lui la plus grande joie du voyage, assure-t-il, celle qui fait oublier la monotonie des milliers de kilomètres de brousse. Mais c'est au prix de ces efforts que sont les joies neuves. Car c'est là, en Afrique, et non à Paris ou Harlem, éphémères capitales d'une mode qui passera, que

60 « Quant à la langue, je ne crois pas à l'avènement d'une langue unique ; le monde parlera d'ici peu, très incorrectement d'ailleurs, deux ou trois langues ; la langue natale pour les usages familiaux, sentimentaux, etc. ; la langue anglaise pour les rapports hors frontières ; les élites, qui veulent voir clair dans leurs idées, apprendront le français. » (Paul Morand, *Paris-Tombouctou*, éd. cit., p.24.)

61 *Ibid.*, p. 67.

62 *Ibid.*, p. 67 et 86.

sont les vrais Nègres. De cela il a d'abord eu la preuve à Dioura, lorsqu'Albert Londres, ouvrant un phonographe neuf, a joué « *Alléluia* sous la grande nuit pleine d'étoiles ». Et de nouveau, après avoir assisté à des danses, à Man :

[...] nous nous extasions devant les pas qu'inventent pour nous les gens de couleur New-Yorkais ; ces entrechats, gambades et convulsions, ils n'en sont point les créateurs, les ayant hérités de leurs grands-mères des plantations sudistes ; et celles-là n'ont fait que les retrouver instinctivement dans leur mémoire primitive ; la danse dans les pays civilisés a perdu son sens initial : elle ne prend sa vraie signification qu'en Afrique, et loin des côtes. Là, danser est une cérémonie magique, un acte de magie imitative ; c'est s'efforcer de copier l'amour, la chasse, la pluie, les funérailles⁶³.

Au terme de son voyage, ses convictions, selon lesquelles le Noir africain est beau – « Que ces corps noirs, pareils à des statues de bois poli, sont beaux ! » – et selon lesquelles les mélanges sont une hérésie – « Des raisons esthétiques, à défaut de raisons morales, devraient nous aider à comprendre l'harmonie qui préexiste entre l'homme et le milieu ; à comprendre aussi qu'une race pure est plus belle qu'un métissage »⁶⁴ – s'en trouvent plus fortes que jamais. « Ce que nous demandons aujourd'hui à l'Afrique, conclut-il – hâtons-nous de le lui demander –, c'est de nous faire comprendre ce que fut le monde au temps de son innocence, de sa fraîche férocité⁶⁵. » Et s'il recommande de se hâter, c'est parce que le tourisme menace. Avec ce documentaire, Morand entend porter témoignage de ce qui bientôt ne sera plus. Lu à près d'un siècle de distance, *Paris-Tombouctou* donne l'impression d'un racisme à l'envers, l'affirmation selon laquelle le Noir est beau n'étant bien évidemment pas plus juste que celle soutenant qu'il est laid et inférieur. À l'époque cependant, on ne s'embarrasse pas de ce genre de considérations et l'ouvrage reçoit un bon accueil à sa parution. Parallèlement à *Champions du monde*, Morand reprend les

63 *Ibid.*, p. 78.

64 *Ibid.*, p. 75.

65 *Ibid.*, p. 99.

carnets de ses deux voyages aux Antilles pour composer ce qui sera sa dernière contribution à sa tentative de compréhension du phénomène noir : *Hiver caraïbe*. Son manuscrit achevé, il l'adresse chez Flammarion puis reprend la route, direction : les États-Unis. Le 14 janvier 1929, il est à New York.

Chapitre V

« Hiver caraïbe »

Paul Morand avait initialement projeté de publier le récit de ses voyages en Afrique et aux Antilles en 1928. Dans une carte datée du 11 avril et adressée à Louis Brun, il avait écrit : « 1928 est une année de repos. Je ne publierai que mes notes de voyage, chez Flammarion¹. » Mais c'est en mars 1929 et tandis qu'il se trouve aux États-Unis que paraît *Hiver caraïbe*. Entre son retour des îles et la rédaction de ce documentaire se sont presque écoulés deux ans. Or au terme de ces deux années, le regard et le jugement portés par Morand sur les Noirs a évolué et on ne saurait se contenter de voir dans ce texte, avec Stéphane Sarkany, une simple « justification des thèses de Gobineau² ». Les *Carnets d'un voyage aux Antilles* conservés dans les archives de l'Institut de France constituent un document précieux dans le sens où ils offrent de prendre la mesure de l'évolution de Morand sur les questions du métissage, du génie de la race noire, du choc des races, du crépuscule de la race blanche..., entre leur rédaction et la parution d'*Hiver caraïbe*. Bancal, décousu, très inégal, *Hiver caraïbe* est loin d'être l'ouvrage le plus abouti de Paul Morand. Et pour cause : le globe-writer a hâte d'en finir sur ce sujet des Noirs qui l'a déjà accaparé deux années durant. L'idée de fondre ses deux voyages en un seul afin de constituer un itinéraire permettant au lecteur de découvrir, après les Antilles, le Mexique

1 Cité dans Ginette Guitard-Auviste, *Paul Morand (1888-1976), légende et vérités*, Paris, Balland, 1984, p. 136.

2 Stéphane Sarkany, *Paul Morand et le cosmopolitisme littéraire suivi de Trois entretiens avec l'auteur*, Paris, Klincksieck, 1968, p. 114.

puis une partie des États-Unis, était astucieuse. Cependant, entre les deux parties, la différence dans les sujets et leur traitement est telle qu'elle affecte sensiblement la tonalité de l'ensemble.

La première partie du volume correspond à son second voyage, celui qu'il a effectué en novembre et décembre 1927. Par rapport à ses carnets manuscrits, Morand a procédé à un certain nombre de remaniements. Des corrections de détail d'ordre esthétique pour un grand nombre de passages d'abord. Pour la date du 21 novembre, Morand effectue les modifications suivantes : « Des mulâtresses rayées de rose viennent aplatisir encore leur nez aux vitrines du Bon Marché, la boutique du bord » est devenu : « Des mulâtresses rayées de rose viennent achever d'aplatir leur nez contre les vitrines du Bon Marché, la boutique de frivolités du bord » ; « on sent que tous ces nègres sont électeurs ; ils ont l'air hostile, fermé et mauvais » est devenu : « On voit que tous ces nègres sont électeurs ; ils ont l'air hostile, fermé et malveillant de gens qui devront attendre quatre ans pour passer leur mauvaise humeur » ; « Les commères se disputent pour quelques sous » est devenu : « Les commères se disputent pour quelques sous, avec cette voix affreuse qui fait penser que, dans certains dialectes africains, il n'est qu'un mot pour dire : parler et se battre »³. Paul Morand a ensuite retiré plusieurs développements assez conséquents, souvent liés au théâtre, à la littérature en général, qu'il a sans doute jugés trop digressifs, trop mordants, de mauvais goût ou de peu d'intérêt – tels le détail de sa dernière journée à Paris, ses commentaires sur le théâtre de Donnay ou ses réflexions sur les conflits de générations. Il a systématiquement supprimé les développements relatifs à la genèse de *Magie noire* et ceux portant la marque de l'intérêt et de la sympathie qu'il avait alors éprouvés à l'égard des Noirs – ses notes consignées au verso des pages de ses carnets, son projet de préface pour *Magie noire*, sa préface à

3 Paul Morand, *Hiver caraïbe* (1929), éd. Michel Déon, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1991, p. 48.

l'Anthologie de la poésie haïtienne indigène, ses remarques sur les « parlars vaudou »... Tout cela comme s'il n'en avait jamais rien été. Son irritation à l'égard des métis et des mulâtres, quant à elle, est plus forte que jamais, Morand qualifiant les mulâtres d'« hideux », martelant derechef ses certitudes : « autant le Noir africain est beau, autant ce produit [le métis] est inquiétant du point de vue de l'eugénistique », et demeurant plus que jamais convaincu de l'incapacité des peuples de couleur à comprendre ou à concevoir des abstractions, ou à se gouverner⁴.

Mais il a surtout ajouté un certain nombre de développements. Certains sont historiques, tel le récit qu'il livre de l'éruption de la Montagne Pelée à la Martinique. D'autres, assez conséquents, sont relatifs à ses thèmes de prédilection : les théories gobiniennes, le choc des races, l'invasion des terres blanches par les peuples de couleur... Du récit de l'éruption de la Montagne Pelée, Paul Morand brosse le portrait de l'« ouvrier blanc, le salarié occidental », auquel il oppose le portrait du « travailleur noir » et plus généralement du « prolétaire de couleur », et affirme que les Blancs, y compris les plus misérables, forment, face aux peuples de couleur, une « aristocratie privilégiée ». Citant Chamfort qui a écrit que les pauvres étaient les « nègres de l'Europe », Morand vitupère à l'encontre des communistes qu'il juge irresponsables d'œuvrer afin d'opérer un rapprochement entre les « vrais nègres » et les pauvres, ajoutant selon lui à la lutte des classes une lutte des races. Observant qu'« aujourd'hui, les doctrines révolutionnaires trouvent, auprès de certains membres de cette aristocratie blanche, la même faveur que la Révolution de 1789 rencontra auprès de la noblesse intellectuelle et encyclopédiste du XVIII^e siècle », il met en garde ceux qui se disent communistes, contre le risque, à céder à des choix erratiques, de plonger la France dans le chaos, de la voir être engloutie

4 Morand, citant Gobineau, explique : « “La nature noire, amie de l'absolu, facile à l'esclavage, s'atroupant volontiers devant une idée abstraite à qui elle ne demande pas de se laisser comprendre, mais de se faire craindre et obéir.” Ainsi la définit l'auteur de *L'Inégalité des races humaines*. C'est pourquoi à toutes les civilisations teintées de sang mélanien, il faut le despotisme. » (*ibid.*, p. 56.)

puis dissoute dans une internationale communiste. Morand invite les communistes et autres sympathisants de leur cause à consulter une carte du monde et à considérer l'Afrique, l'Inde et la Chine, « ces continents massifs et monstrueux que le bolchevisme ébranle à leur base et qui s'écrouleront sur eux et les enseveliront sous leurs ruines⁵ ». Et Morand de brandir la menace de l'invasion des terres blanches par les peuples de couleur : « Quelle police pourrait arrêter l'entrée de millions de Noirs en un pays où les frontières auront disparu ? Quel règlement syndical interdira à ces paquebots surchargés de maraîchers chinois de venir exploiter chaque parcelle de la Côte d'Azur, d'en humer le suc, d'en appauvrir le sol avec leur labeur d'insectes qui ne connaissent ni nuit ni jour [...] ? » Prophétisant que la France sera alors à la Sibérie rien d'autre qu'une ridicule province, il met en garde les comités soldats et paysans : ils n'auront pas tôt fini d'ôter leur pouvoir aux bourgeois que viendront frapper à leur porte de nouveaux riches « les migrations asiatiques affamées et terribles des vrais pauvres, des vrais mendiants africains, antillais, pour qui le communisme n'est pas un mot, une mode, mais un état éternel, organique ; hordes tout en mains et en dents ; aux bras tendus, aux mâchoires ouvertes⁶ ».

Ce crépuscule des nations blanches, Paul Morand n'est pas le seul à l'annoncer, à le prophétiser, en cette fin des années 1920. Henri Massis et Maurice Muret ont consacré chacun un ouvrage à ce phénomène sans toutefois, selon Morand, être parvenus à en sonder les causes profondes. Ce qu'avait en revanche vu

5 « Conscients, ils appellent l'inconscient. Intelligents, ils courtisent la matière, ils ouvrent aux masses les portes de leur palais. En face de tant de déserts glacés ou torrides, de torrents sans eau, de climats meurtriers, de ces continents surpeuplés où se recrutent les vraies forces prolétariennes, nos gens d'extrême gauche sont-ils assez naïfs pour croire qu'on va les laisser vivre en paix dans leurs grasses terres normandes, au bord de leurs fleuves pleins de goujons, sous leur doux soleil méridional (ô marchands de primeurs millionnaires du Var rouge ?), qu'on leur abandonnera ces terres françaises à peine peuplées de soixante dix-huit habitants au kilomètre carré ? » (*Ibid.*, p. 64.)

6 *Ibid.*, p. 65.

Gobineau en l'attribuant aux effets de l'égalitarisme né de la Révolution française. Citant Gobineau :

Les peuples blancs, dit-il, isolés d'abord, à la suite de catastrophes cosmiques, de leurs congénères des deux autres espèces (jaune et noire), n'eurent pas lieu de supposer qu'il existât d'autres hommes qu'eux. Cette manière de juger, loin d'être ébranlée par le premier aspect des Jaunes et des Noirs, s'en confirma, au contraire. Les Blancs ne purent s'imaginer voir des êtres égaux à eux dans ces hideuses créatures qui, par une bestialité méchante et le titre de fils de singes qu'elles revendiquaient... etc.

Morand commente : « Peu après que Gobineau eut écrit ces lignes, il se trouva un Blanc pour revendiquer le titre de fils de singes : Darwin, issu de Rousseau⁷... » Très concrètement, pour Morand, c'est le métissage qui va immanquablement précipiter le crépuscule puis la disparition des nations blanches. Aussi juge-t-il d'une importance capitale d'analyser de près cette question. Phénomène jadis marginal, le métissage est en passe de se généraliser, du fait de la multiplication des voies de communication et des échanges. S'appuyant sur des données chiffrées dont il ne mentionne hélas pas la source, Morand pense que le nombre de métis, estimé avant la guerre à 18 millions sur 1 milliard 200 millions d'individus est caduc et qu'il faut probablement le multiplier par deux pour approcher de la vérité.

Pour Morand, l'avenir s'annonce donc des plus sombres : « Il me paraît probable, écrit-il, un brin désabusé, qu'un jour viendra où, par suite des migrations, des guerres, sous la pression des invasions, pacifiques ou autres, les races de l'univers se fondront en un type unique, quitte à se redifférencier ensuite⁸. » La première partie d'*Hiver caraïbe* s'achève donc pour Morand dans l'attente du chaos, attente d'autant plus sereine et paisible que le globe-writer a conscience d'avoir écumé le monde en privilégié, d'avoir vu « les derniers beaux pays », reçu « les derniers saluts de races encore respectueuses »... Aussi conclut-il :

7 *Ibid.*, p. 66.

8 *Ibid.*, p. 67.

« Blanc, je me promène dans les mondes jaune et noir comme un seigneur qui reçoit les hommages des paysans à la fin du XVIII^e siècle ; tout en sachant que cela ne durera pas, il trouve qu'en ce début de juillet 1789 il fait bon vivre⁹... »

La seconde partie, qui correspond au premier voyage, effectué en janvier et février 1927, s'apparente à un guide touristique, avec son tour de Cuba, sa visite de Mexico avec le délicieux Genaro Estrada, qui lui fait découvrir le Temple de Quetzalcóatl, le marché aux fleurs, le Musée et ses fascinantes sculptures, Teotihuacan, qui le projette dans le passé, au temps des sacrifices et lui inspire diverses réflexions confirmant s'il en était besoin son vif intérêt pour l'archéologie, l'histoire, la géologie, la botanique, dans des développements qui annoncent le somptueux *Air indien*.

Dans les dernières pages, évoquant Ciudad-Juarez où végètent « les indésirables, les refoulés », Morand livre sa diatribe habituelle à l'encontre des mètèques et du métissage et se félicite de la politique des États-Unis en matière d'immigration – « L'Amérique nous montre comment l'on assainit, comment l'on défend une race : n'oublions pas cet exemple » –, souhaitant ardemment qu'on prenne des dispositions semblables en France, ce pays où l'on rechigne – au nom de principes nobles mais périmés – à instaurer une vraie et « forte police des étrangers »¹⁰.

Ces points de vue exprimés, le journal se poursuit ; et les étapes – « El Paso », « descente vers la côte », « la Piste Apache » – s'enchaînent paisiblement et poétiquement jusqu'à la dernière phrase et au point final d'un voyage pour le moins singulier : « Me voici, après une absence de deux ans, arrivé à nouveau au bord de ce grand océan spectral, écumant au nord d'une salive épileptique, mais au sud si mollement couché, mythologique et fleuri : le Pacifique¹¹. »

9 *Ibid.*, p. 80.

10 *Ibid.*, p. 173-174.

11 *Ibid.*, p. 180.

EXITUS

Type nègre

Dans « Ma légende », le célèbre texte qu'il rédige lors de son séjour new-yorkais de 1929, Morand, expliquant combien la renommée altère jusqu'aux traits de l'écrivain, écrit non sans humour :

Chacun de ceux qui me composent aujourd'hui, après dix ans de vie littéraire, est emprunté à un de mes livres. Cette bouche cynique est née après *Tendres stocks*, ce teint blême après *Ouvert la nuit*, ce bas de visage lourd d'homme d'affaires m'a été posé après *Lewis et Irène* ; ces cheveux plaqués de noctambule ont poussé après *L'Europe galante* ; ces yeux bridés sont ceux de *Bouddha vivant*, et après *Magie noire*, mes photos elles-mêmes ont commencé, ô Dorian Gray ! à prendre le type nègre¹.

Morand ? le type nègre ? En novembre 1927, sous les feux du soleil haïtien, Morand pouvait se targuer de ce qu'il serait le premier avant tous les Blancs à avoir « cherché à dégager le génie de la race noire et à l'expliquer en France avec impartialité ». Lues à près d'un siècle de distance, ces lignes d'un autre temps résonnent comme un défi, une gageure, une provocation. En 1929, force est cependant de reconnaître que c'en est fini. Des Noirs, il ne sera désormais plus question que de manière sporadique, sous la forme d'un trait, d'une métaphore, d'un développement ou d'une chronique. C'en est donc fini et pas seulement parce que Morand vient de faire paraître *Hiver caraïbe*. Le mal

1 Paul Morand, « Ma légende » (1929), dans *Papiers d'identité*, Paris, Grasset, 1931, p. 7-17, ici p. 10-11.

est plus profond. Entre les Noirs et lui, la rupture est consommée car la magie a cessé d'opérer.

Morand a répondu à « l'appel des ténèbres », il est allé voir ce qui se dissimulait « sous l'impérieuse mélancolie qui sort des saxophones » et il a manifestement trouvé les réponses aux questions qu'il se posait. La vérité est que c'est au moment où il a quitté l'Afrique que Morand a définitivement dit adieu aux Nègres, investi de certitudes plus fortes que jamais. L'enthousiasme des Blancs pour les Noirs repose sur une illusion, une chimère, une erreur. Car ces Noirs dont ils se sont entichés n'ont plus rien en commun avec leurs ancêtres, « les vrais nègres », dont les déplacements et les métissages n'ont eu de cesse de les éloigner irrémédiablement – « Maigre œillet rouge des faïences de Rhodes, déplorait-il déjà tandis qu'il visitait les Antilles, qu'êtes-vous devenu à Harlem² ? »

Tels ces Noirs rencontrés en janvier 1929 à New York, tandis qu'il se trouve dans la partie supérieure de Manhattan et qu'il décrit en ces termes, comme il rend compte du changement qui interpelle le voyageur tandis qu'il passe des beaux quartiers aux autres, ceux qui ont été abandonnés « aux nègres et aux étrangers » :

Se trouve-t-il dans le métro et lit-il son journal ? Un écriteau attire son attention : cent-vingt-cinquième rue ; il regarde à ses côtés : son wagon s'est changé en un wagon de nègres ! Suspendus aux poignées de cuir par une longue main noire et crochue, mâchant leur gomme, ils font penser aux grands singes du Gabon... [...] Ainsi groupés au bout de Manhattan, ces Noirs reprennent leur sens et ce quartier redevient un lieu d'exotique gaieté, de désordre humain et pittoresque ; ils rompent le rythme mécanique de l'Amérique et il faut leur en savoir gré ; on avait oublié que des hommes peuvent vivre sans compte en banque et sans baignoire³.

Les derniers « vrais nègres », Morand a l'intime conviction de les avoir rencontrés. Ils sont en Afrique, sur cette terre qui, de

² Paul Morand, *Carnets d'un voyage aux Antilles*, Archives de l'Académie, 2 AP 10.

³ Paul Morand, *New York*, dans *Voyages*, éd. Bernard Raffalli, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2001, p. 306.

son aveu même, pourrait être un paradis terrestre. Toutefois, leur existence est menacée car les spéculateurs veillent quand ils ne sont pas déjà à l'œuvre, et déjà il prédit le temps où « les nègres porteront sur leur casquette des noms d'agence [...], le caviar arrivera par aéroplane, les chefs de village vendront des pièces détachées Citroën, [et où] le Niger sera devenu aussi laid que la Côte d'Azur »⁴. Bref, s'ils ne veulent pas disparaître, ou ressembler à ces nègres devenus garçons d'ascenseur à New York, les Noirs doivent se garder de copier les Blancs et éviter à tout prix de se mélanger avec eux. Comme l'ont fait ces Noirs demeurés purs – sans doute les derniers –, découverts par l'anthropologue américain William Seabrook aux Antilles, et qui, parce qu'ils sont demeurés au même endroit depuis trois cents ans et se sont gardé de tout contact avec l'homme blanc, ont conservé intacts leurs mœurs, coutumes et caractères originels⁵. Mais il ne semble plus y croire et est par ailleurs absorbé par *Champions du monde*, l'ultime opus de sa « Chronique du xx^e siècle », un roman dédié à l'Amérique conquérante et triomphante. Ses voyages, pérégrinations et tours du globe l'en ont définitivement convaincu : la race blanche est en danger partout où elle se trouve et c'est à sa défense que Morand va désormais consacrer une partie de son temps et de son énergie.

C'est dans ce contexte qu'il faut replacer ses propos haineux parus dans 1933 : « “et maintenant, faites entrer les nègres !” et les nègres entrent dans notre décadence comme ils entrèrent dans Carthage et dans Byzance (car on revoit leur ricanement lippu au chevet de toutes les civilisations blanches moribondes)⁶... » ou dans sa préface à *Défense des femmes* de Mencken, lorsque, revenant sur la Grande Guerre, il évoque cette Plus Grande Guerre qu'elle a engendrée, cet « immense soulèvement planétaire qui a dressé les femmes contre les hommes, les races de couleur contre les Blancs, les fils contre les pères, les

4 Paul Morand, *Paris-Tombouctou*, dans *Voyages*, éd. cit., p. 52.

5 Paul Morand, Préface à William Seabrook, *L'île magique. Les mystères du vaudou* (1929), trad. Gabriel des Hons, Paris, Phébus, coll. « D'ailleurs », 1997.

6 Paul Morand, « De l'air ! De l'air ! », dans 1933, n° 1. Rééd. dans *Rond-Point des Champs-Élysées*, Paris, Grasset, 1937, p. 12-15.

bruns contre les blonds, les maigres contre les gras, les villes contre les campagnes, les ouvriers contre les patrons⁷. » C'est également dans ce contexte qu'il faut replacer une partie des choix malheureux opérés par Morand dans ces années... Choix malheureux au regard de l'Histoire mais que Morand ne reniera jamais, que ce soit en matière d'engagements ou d'amitiés.

Cette peur de la disparition de la race blanche le hantera jusqu'à ses derniers jours. À Jean-José Marchand qui lui demandera à la fin de sa vie : « L'idée de ce que sera la planète au siècle prochain vous inquiète ? », il répondra : « Bien sûr ! C'est tout de même une immense tragédie que la disparition de la race blanche ». Et à son interlocuteur qui le relancera : « Mais pourquoi est-ce que la disparition de la race blanche *vous* afflige particulièrement ? », il répliquera : « Parce que c'est ma race »⁸. Là où il s'est trompé, c'est qu'il n'a pas imaginé que ce ne serait ni le Jaune, ni le Noir, ni le Rouge... qui seraient à l'origine du second conflit mondial, et que la Civilisation blanche portait encore en elle les germes de sa propre destruction⁹.

7 Paul Morand, Préface à Henry Mencken, *Défense des femmes*, Paris, Gallimard, 1934.

8 Paul Morand, *Entretiens*, Paris, La Table ronde, coll. « La Petite Vermillon », 2001, p. 112-113.

9 « Dans le scénario fantastique de l'histoire-dévoration, qui traverse nombre de ses œuvres, le rôle du grand méchant loup est joué successivement par le slave, le juif, le bolchevik, le migrant nègre, le coolie asiatique, l'exilé allemand ou le métis, mais, à chaque fois, l'objet du désir est le même : le corps harmonieux de l'Europe, dont les diverses parties sont soudées par des siècles d'histoire et de culture communes. Seule la prégnance de cette image mythique de l'Europe sur la pensée historique et politique de Morand – proche en cela de celle de Hofmannsthal – permet de comprendre l'attitude qu'il adopta, au début de la seconde guerre mondiale, à l'égard d'un discours politique qui prétendait reconstruire l'ordre européen. » (Michel Collomb, « Face au péril jaune », dans *Paul Morand : petits certificats de vie*, Paris, Hermann, 2007, p. 121-126, ici p. 126.)

Chronologie

Cette chronologie ne porte que sur les années durant lesquelles Paul Morand s'est intéressé aux Noirs et à l'Afrique et a composé les textes mentionnés dans cet ouvrage.

1925. Morand publie *L'Europe galante* chez Grasset. Le 3 juin, bénéficiant d'un congé que lui a accordé le Quai d'Orsay, il est envoyé comme gérant de la légation française à Bangkok. Le 27, il embarque à Cherbourg sur le *Majestic*. Le 30, il est à New York. Le 8 juillet, Morand s'embarque à Vancouver pour Yokohama. Le 21, il est de passage à Nikko et passe quelques jours chez Paul Claudel à Chuzenji. Puis il traverse Pékin et Shanghai. Le 29 août, il quitte Singapour, après y être resté deux jours. Début septembre, Morand est au Siam et se lance dans la rédaction de *Bouddha vivant*. Le 20 octobre, souffrant d'une dysenterie, il télégraphie au ministère pour l'informer de son retour imminent pour raisons sanitaires. Il est à Saïgon début novembre. À la clinique Angier où il est hospitalisé, il rencontre Malraux. Fin novembre, il est enfin de retour en France. Il commence à collaborer avec le magazine américain *Vanity Fair*. Fin décembre, il envoie à Bernard Grasset le manuscrit de *Rien que la terre*.

1926. Mis à disposition par le Quai d'Orsay en mars, Morand acquiert *L'Orangerie* au-dessus de Villefranche-sur-Mer, voyage en Belgique et en Hollande et rédige des notes sur le voyage. C'est probablement durant ce voyage qu'il visite le Musée royal de l'Afrique centrale à Tervuren. À la mi-juillet, à Acqui, où il entame une cure thermale, Morand travaille à *Bouddha vivant* qu'il achève en décembre. Après l'avoir fait lire à Edmond Jaloux,

il insiste auprès de Bernard Grasset pour qu'il paraisse avant un autre récit consacré à l'Asie, *La Féérie cinghalaise* de Francis Croisset.

1927. Paul et Hélène Morand, jeunes mariés, embarquent le 20 janvier à bord de *L'Espagne* à destination du Mexique pour un long séjour dans les Amériques. Fin février, le couple est à San Francisco et début mars, il va accueillir Claudel, nommé ambassadeur de France à Washington. Tous trois visitent ensemble le Grand Canyon du Colorado. Le couple traverse les États-Unis. Paul se lance dans la composition des nouvelles qui vont former la partie américaine de *Magie noire : Baton-Rouge, Excelsior, Syracuse*. Le 26 mars, Morand se voit notifier sa mise en congé du ministère des Affaires étrangères afin d'« étudier les rapports intellectuels entre la France et l'Amérique ». Le 2 avril, le couple embarque de New York pour la France. Dans l'hôtel particulier d'Hélène, au 3-5 de l'avenue Charles-Floquet, à Paris, puis à Abano Terme en juillet et en août à Trianel dans l'Eure, Paul continue de se documenter et de travailler à *Magie noire*. Il projette de partir en Afrique. Le 10 novembre, le couple embarque pour les Antilles. *Congo (Baton-Rouge)* paraît dans *La Revue de Paris* du 15 sous le titre : *Baton-Rouge (U.S.A.)*. Le 2 décembre, les Morand sont à Haïti. Paul Morand rencontre les directeurs de *La Revue indigène* et travaille au *Tsar noir*. Le 15, Paul et Hélène embarquent pour la Jamaïque et le 22, ils découvrent Cuba. De la Havane, ils relient la Louisiane, le Mississippi, l'Alabama, la Floride, la Géorgie, les Caroline, Charleston en Virginie, et New York. Puis ils visitent le Sud des États-Unis et gagnent New York. C'est au cours de ce périple américain que Paul Morand rédige *Charleston*.

1928. *Excelsior* paraît dans la livraison du 1^{er} janvier de *La Revue de Paris* sous le titre *Excelsior (U.S.A.)* et *Syracuse* ou *l'Homme-panthère*, dans la livraison du 1^{er} janvier de la *NRf* sous le titre *Syracuse (U.S.A.)*. Le 4 janvier, le couple embarque pour la France. Le 27 janvier, il repart pour l'Afrique à bord de la

Madonna et est le 31 à Casablanca. Paul commence à composer les nouvelles destinées à former la partie africaine de *Magie noire*. À Dakar, Paul et Hélène rencontrent le journaliste Albert Londres, dont l'enquête paraîtra sous le titre *Terre d'ébène*. Le couple Morand prend le train de Conakry à Kankan, puis l'automobile de Kankan à Bamako où il retrouve Albert Londres. Ensemble, ils font route de Bamako à Tombouctou. *Charleston* paraît dans la livraison du 15 février de la *Revue de Paris* sous le titre *Charleston (U.S.A.)*. Après Sigou, Dioura, Léré et Niafouké, le 18 février, ils sont à Tombouctou. Le 24 février, le couple repart, direction le Soudan, puis la Côte d'Ivoire. *Le Peuple des étoiles filantes* paraît à la lampe d'Aladdin en mars. Le couple atteint Grand Bassam puis embarque à bord de *L'Europe*. Fin mars, il est de retour en France. *Le Tsar noir* paraît dans la livraison du 15 avril de *La Revue de Paris*. *Adieu New York !* paraît dans la livraison du 1^{er} juin 1928 de la même revue. Paul prépare activement la campagne qui doit accompagner le lancement de *Magie noire* qui paraît en juin. En octobre, il publie *Paris-Tombouctou*. En novembre, à Villefranche-sur-Mer, Paul commence à composer *Champions du monde* qu'il publiera en juin 1930.

1929. Le 14 janvier, Paul Morand est de retour à New York. Mi-mars, il publie *Hiver caraïbe*. Il consacre son printemps à la rédaction de son *New York*, qu'il fera paraître en décembre dans *La Revue de Paris*.

Remerciements

Pour le temps qu'ils m'ont accordé, pour les informations qu'ils m'ont communiquées et l'intérêt qu'ils ont témoigné à la réalisation de ce projet, je tiens à exprimer ici mes plus vifs remerciements à Madame le Secrétaire perpétuel, Hélène Carrère d'Encausse, M. Félicien Marceau (t), M. Michel Mohrt (t) et M. Jean d'Ormesson, de l'Académie française.

Je tiens à remercier tout particulièrement M. Michel Déon, de l'Académie française, pour l'intérêt qu'il a manifesté pour ce projet, pour ses relectures du manuscrit, et la bienveillance et la générosité dont il a fait preuve à mon égard ; M. François Nourissier (t), de l'Académie Goncourt, pour le long entretien qu'il m'a accordé, lequel m'a permis de mieux cerner la personnalité complexe de Paul Morand ; M. Gabriel Jardin, pour sa patience et l'application qu'il a mise à répondre à mes nombreuses questions, M. Jacques Noiray, pour ses relectures, professeur émérite à l'université Paris-Sorbonne, et M. Michel Collomb, professeur à l'université de Montpellier et éminent spécialiste de Paul Morand, pour ses précieux conseils et indications.

Je tiens aussi à remercier chaleureusement Mme Mireille Lamarque et M. Michel Benzerrouck, des archives de l'Académie française, dont les relectures ont eu raison de mots quasi illisibles dans divers manuscrits de Paul Morand.

Je tiens à remercier également Mme Martine Dib, Mme Mireille Pastoureau, M. Jean-Paul Enthoven et M. Gabriel Matzneff, pour leur concours.

Je tiens enfin à remercier M. François Moureau, professeur émérite à l'université Paris-Sorbonne, pour ses relectures attentives, et pour avoir accepté d'accueillir ce livre dans sa collection aux PUPS, ainsi que M. Sébastien Porte, pour ses sourcilleuses relectures. Je tiens enfin à remercier les membres de ma famille pour leur accompagnement et leur soutien.

Que tous trouvent ici l'expression de ma profonde gratitude. Sans chacun d'eux, ce livre ne serait tout simplement pas.

Bibliographie

Ne sont ici réunis que les textes et études que nous avons lus ou consultés. Les lecteurs trouveront une bibliographie exhaustive à la fin des éditions des romans et nouvelles de Paul Morand établies sous la direction de Michel Collomb et dans le numéro de la *Revue des sciences humaines* consacré à Paul Morand et dirigé par Catherine Douzou. Ils trouveront également nombre de références dans la *Bibliographie des auteurs modernes de langue française* établie par Georges Place.

I. Œuvres de Paul Morand

Manuscrits

Carnets de voyage aux Antilles – Haïti, Jamaïque, Cuba, Archives de l'Académie française, 2 AP 10.

Imprimés

Tendres Stocks, préf. Marcel Proust, Paris, La Nouvelle Revue française, 1921. Rééd. : Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1996.

Ouvert la nuit, Paris, La Nouvelle Revue française, 1922. Rééd. : Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1987.

Fermé la nuit, Paris, La Nouvelle Revue française, 1923. Rééd. : Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1993.

Poèmes (1914-1924) : Lampes à arc, Feuilles de température, suivis de *Vingt-cinq poèmes sans oiseaux*, Paris, Au Sans Pareil, 1924. Rééd. : *Poèmes*, éd. Michel Décaudin, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1973.

Lewis et Irène, Paris, Grasset, 1924. Rééd. dans *Romans*, éd. Michel Collomb, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2005.

- L'Europe galante*, Paris, Grasset, 1925. Rééd. dans *Nouvelles complètes*, éd. Michel Collomb, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1992.
- Rien que la terre*, Paris, Grasset, 1926. Rééd. : Paris, Grasset, coll. « Les Cahiers rouges », 2000.
- Bouddha vivant*, Paris, Grasset, 1927. Rééd. : Paris, Grasset, coll. « Les Cahiers rouges », 1988. Rééd. dans *Romans*, éd. Michel Collomb, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2005.
- Le Voyage*, Paris, Hachette, 1927. Rééd. dans *Voyages*, éd. Bernard Raffalli, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2001.
- USA-1927. Album de photographies lyriques*, Paris, Le Plaisir du Bibliophile, 1928. Avec ornements de Pierre Legrain. Rééd. dans *Poèmes*, éd. Michel Décaudin, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1973.
- « Ce que je pense de *La Revue indigène* », dans *Anthologie de la poésie haïtienne indigène*, Port-au-Prince, Imprimerie Modèle, 1928, p.I-II. Rééd. : *La Revue indigène. Jul. 1927-Fév. 1928. Anthologie de la poésie haïtienne « indigène »*, Nendeln, Kraus Reprint, 1971.
- Magie Noire*, Paris, Grasset, 1928. Rééd. : Paris, Grasset, coll. « Les Cahiers rouges », 1986. Rééd. : *Nouvelles complètes*, éd. Michel Collomb, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1991.
- Paris-Tombouctou*, documentaire, Paris, Flammarion, 1928. Rééd. dans *Voyages*, éd. Bernard Raffalli, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2001.
- Hiver Caraïbe*, documentaire, Paris, Flammarion, 1929. Rééd. : éd. Michel Déon, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1991. Rééd. : *Voyages*, éd. Bernard Raffalli, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2001.
- Ma légende*, Paris, Édouard Champion, 1929. Rééd. dans *Papiers d'identité*, Paris, Grasset, 1931.
- Champions du monde*, Paris, Grasset, 1930. Rééd. : Paris, Grasset, coll. « Les Cahiers rouges », 1990. Rééd. : *Romans*,

- éd. Michel Collomb, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2005.
- New York*, Paris, Grasset, 1930. Rééd. : éd. Philippe Sollers, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1993. Rééd. : *Voyages*, éd. Bernard Raffalli, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2001.
- Londres*, Paris, Plon, 1933. Rééd. : *Londres*, suivi de *Londres revisitée*, Paris, Plon, 1990. Rééd. dans *Voyages*, éd. Bernard Raffalli, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2001. Rééd. : *Londres*, suivi de *Le Nouveau Londres*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2012.
- Rond-Point des Champs-Élysées*, Paris, Grasset, 1934.
- Réflexes et réflexions*, Paris, Grasset, 1939.
- Journal d'un attaché d'ambassade, 1916-1917*, Paris, La Table Ronde, 1948. Rééd. : Paris, Gallimard, 1963 et 1996 (nouvelle édition avec un complément établi, présenté et annoté par Michel Collomb).
- Le Visiteur du soir* suivi de quarante-cinq lettres inédites de Marcel Proust, Genève, La Palatine, 1949. Rééd. sous le titre *Le Visiteur du soir, Marcel Proust*, dans *Montplaisir... en littérature*, Paris, Gallimard, 1967, p. 129-141.
- Giraudoux : souvenirs de notre jeunesse* suivi de *Adieu à Giraudoux*, dans *Montplaisir... en littérature*, Paris, Gallimard, 1967, p. 145-222.
- Venises*, Paris, Gallimard, 1971. Rééd. : Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1990.
- Monsieur Dumoulin à l'Île de la Grenade*, Rennes, Éditions de Fontainemore, 1976.
- Lettres à des amis et à quelques autres*, éd. Ginette Guitard-Auviste, préf. Michel Déon, Paris, La Table Ronde, 1978.
- Les Extravagants. Scènes de la vie de bohème cosmopolite*, éd. Vincent Giroud, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1986. Rééd. dans *Romans*, éd. Michel Collomb, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2005.
- Lettres du voyageur*, éd. Michel Bulteau et Manuel Burrus, préf. Manuel Burrus, Monaco, Éditions du Rocher, 1988.

- Lettres à Lisette Haas (1908-1914)*, éd. Jean-Louis Chevalier, Paris, Éditions des Cendres, coll. « Correspondances », 1988.
- Nouvelles complètes*, éd. Michel Collomb, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1992, 2 vol.
- Lettres de Paris*, trad. Bernard Delvaille, Paris, Salvy, 1996. Rééd. : Paris, Arléa, 2008.
- Journal inutile*, t. I, 1968-1972 ; t. II, 1973-1976, éd. Laurent et Véronique Boyer, Paris, Gallimard, « Les Cahiers de la NRF », 2001.
- Voyages*, éd. Bernard Raffalli, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2001.
- Entretiens*, avec Jean-José Marchand, Paris, La Table Ronde, coll. « La Petite Vermillon », 2001.
- Romans*, éd. Michel Collomb, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2005.

II. Ouvrages et articles consacrés en totalité ou en partie à Paul Morand et à son œuvre.

- BOILLAT, Gabriel, *La Librairie Bernard Grasset et les lettres françaises*, Paris, Honoré Champion, 1988.
- BORY, Jean-Louis, « Paul Morand ou le mélancolique survolté », dans *Tout feu tout flamme*, Paris, Julliard, 1966, p. 114-120.
- BOURDET, Denise, « Paul Morand cet inconnu », *La Revue de Paris*, 1955.
- BURRUS, Manuel, *Paul Morand, voyageur du xx^e siècle*, Paris, Séguier, coll. « Vagabondages », 1986.
- COLLOMB, Michel, *La Littérature Art Déco*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1987.
- , *Paul Morand : petits certificats de vie*, Paris, Hermann, 2007 :
 « Du bon usage de l'amitié : Morand et Giraudoux », p. 65-73 ;
 « Sur le *Journal inutile* et sa réception critique », p. 137-145.
- COLLOMB, Michel (dir.), *Paul Morand écrivain*, Montpellier, Université Paul-Valéry, 1993.
- DELVAILLE, Bernard, *Paul Morand*, Paris, Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », 1966. Rééd. revue et augmentée : 1984.

- DÉON, Michel, *Mes arches de Noé*, Paris, La Table Ronde, 1978 ; *Bagages pour Vancouver*, Paris, La Table Ronde, 1985. Rééd. dans *Pages françaises*, Paris, Gallimard, 1999.
- DOUZOU, Catherine, *Paul Morand nouvelliste*, Paris, Honoré Champion, coll. « Bibliothèque de littérature française et comparée », 2003.
- FOGEL, Jean-François, *Morand-Express*, Paris, Grasset, 1980.
- FOLLÉAS, *Albert Londres en terre d'ébène*, Paris, Arléa, coll. « Arléa Poche », 2009.
- GARCIN, Jérôme, « Oh, déchéance ! », *Le Nouvel Observateur*, 3 mars 2001. [À propos de la parution du *Journal inutile*.]
- GARNIER, Christine, *L'Homme et son personnage*, Paris, Grasset, 1955.
- GUITARD-AUVISTE, Ginette, *Paul Morand*, préf. Pierre de Boisdeffre, Paris, Éditions universitaires, coll. « Classiques du xx^e siècle ».
- Paul Morand (1888-1976), légendes et vérités*, Paris, Hachette, 1981. Rééd. : Paris, Balland, coll. « Biographies », 1984.
- JARDIN, Gabriel, *Paul Morand, un évadé permanent*, Paris, Grasset, 2006.
- LANNI, Dominique, « Défense de Paul Morand : Jacques Roumain ou l'avocat inattendu », *French Studies Bulletin. A Quarterly Supplement*, n° 120, 2011, p. 51-54.
- , « Paul Morand et les Indigénistes haïtiens », *Échos des études romanes*, n° 1, 2011, p. 78-89.
- , « Un voyage extraordinaire. *Le Rhône en hydroglisseur ou un Mississippi sans crocodiles*, récit d'une équipée sauvage », *Astrolabe*, n° 37, mai-juin 2011, <www.crlv.paris4.sorbonne.fr/revue_crlv/>.
- , « Image/texte/image. *Syracuse ou l'Homme-panthère* de Paul Morand comme mise(s) en voyage », dans Richard Spiteri et Marc Veyrat (dir.), *Images et voyages*. À paraître.
- LOUVRIER, Pascal, CANAL-FORGUES, Éric, *Paul Morand. Le sourire du hara-kiri*, Paris, Perrin, 1994. Rééd. : Monaco, Éditions du Rocher, coll. « Documents », 2006.

- MAILLARD, Nadja, « Le jazz dans la littérature française (1920-1940) », *Europe*, n° 820-821, « Jazz et littérature », 1997, p. 45-57.
- MARTINKUS-ZEMP, Ada, « Européocentrisme et exotisme, l'homme blanc et la femme noire (dans la littérature de l'entre-deux-guerres) », *Cahiers d'études africaines*, XIII, n° 49, 1973, p. 60-81.
- MCDERMOTT, Madeleine Guenser, *Paul Morand, les années de formation et de jeunesse, 1888-1917*, PhD, John Hopkins University, 1968.
- MERCIER, Christophe, « Paul Morand voyageur », *Commentaire*, XXIV, 2001, p. 966-967.
- NOORT, Kimberly Philpot van, « Sleeping with Europa: Paul Morand's Body Politics and the Twenties in *L'Europe galante* », *Romance-Notes*, n° 40 (2), hiver 2000, p. 213-221.
- PERRY, Edith, « Écriture et lecture du corps dans les nouvelles de Paul Morand », *Roman 20-50*, n° 35, juin 2003, p. 129-141.
- RONDEAU, Daniel, « Morand, le mystère s'épaissit », dans *Les Fêtes partagées. Lectures et autres voyages*, Paris, Nil, 1994, p. 125-127.
- ROTILY, Jocelyne, « Paul Morand au temps du Harlem Renaissance et de la vogue nègre », <http://associationculturellefranceamerique.chez-alice.fr/morand_magie.html>.
- SARKANY, Stéphane, *Paul Morand et le cosmopolitisme littéraire*, suivi de *Trois entretiens avec l'écrivain*, préf. Marcel Jouhandeau, Paris, Klincksiek, 1968.
- SCHNEIDER, Marcel, *Morand, notes et documents de Ginette Guitard-Auviste*, Paris, Gallimard, coll. « Pour une bibliothèque idéale », 1971.
- SCHNEIDER, Marcel, *Mille roses trémières. L'amitié de Paul Morand*, Paris, Gallimard, 2004.
- STEAD, Évanghélia, « Manger, mourir de faim, écrire sur la terre du melting-pot (Paul Morand, Franz Kafka, Paul Auster) », dans Marie-Hélène Cotoni (dir.), *Nourriture et écriture*, Nice, Université de Nice-Sophia Antipolis, 1999, p. 269-296.

- STRUVE-DEBEAUX, Anne, « L'espace de Paul Morand », *Études de langue et littérature françaises*, n° 60, mars 1992, p. 124-132.
- TARREL, Alain, « De New York (1930) à Venises (1971) ou les portraits de villes chez Paul Morand », dans Olivier Hambursin (dir.), *Récits du dernier siècle des voyages. De Victor Segalen à Nicolas Bouvier*, Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2005, p. 161-172.
- THIBAUT, Bruno, *L'Allure de Morand : du modernisme au pétainisme*, Alabama, Summa Publ. Birmingham, 1992.

III. Autres ouvrages et articles consultés ou cités.

- ALLIER, Raoul, *Le Non-civilisé et nous, différence irréductible ou identité foncière*, Paris, Payot, 1927.
- BANCEL, Nicolas, BLANCHARD, Pascal et VERGÈS, Françoise, *La Colonisation française*, Toulouse, Milan, coll. « Les Essentiels Milan », 2007.
- BARRÈS, Maurice, *Le Jardin de Bérénice*, Paris, Perrin, 1891. Rééd. : éd. Michel Mercier, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1993.
- BLANCHARD, Pascal et BANCEL, Nicolas, *De l'indigène à l'immigré*, Paris, Gallimard, coll. « Découvertes », 1998.
- BLANCHARD, Pascal et LEMAIRE, Sandrine, *Culture coloniale, 1871-1931*, Paris, Autrement, coll. « Mémoires », 2008.
- BOËTSCH, Gilles, BLANCHARD, Pascal, BANCEL, Nicolas et LEMAIRE, Nicolas Bancel et Sandrine Lemaire, *Culture coloniale de la Révolution française à nos jours*, Paris, CNRS/Autrement, 2008.
- BUENZOD, Janine, *La Formation de la pensée de Gobineau et l'Essai sur l'inégalité des races humaines*, Paris, Nizet, 1967.
- CAILLIÉ, René, *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenné dans l'Afrique centrale*, Paris, Imprimerie royale, 1830.
- CHALAYE, Sylvie, *Du Noir au Nègre. L'Image du Noir au théâtre de Marguerite de Navarre à Jean Genet (1550-1960)*, Paris, L'Harmattan, coll. « Images plurielles », 1998.
- DANRIT, Capitaine, *L'Invasion noire*, Paris, Ernest Flammarion, 1894.
- DIBIE, Pascal, *La Passion du regard. Essai contre les sciences froides*, Paris, Métailié, coll. « Traversées », 1998.

- DUBOIS, Félix, *Tombouctou la mystérieuse*, Paris, Ernest Flammarion, 1897.
- DRIEU LA ROCHELLE, Pierre, *Les Derniers Jours* (1927), Paris, Jean-Michel Place, 1996.
- FITZGERALD, Francis Scott, *Gatsby le Magnifique* (1925), trad. Victor Llona, Paris, Dupont, 1926.
- FOURNIER-FABRE, Émile, *Le Choc suprême ou la Mêlée des races*, avant-propos Georges Ferrero, Paris, Ficker, 1921.
- GIDE, André, *Voyage au Congo*, suivi de *Le Retour du Tchad. Carnets de route*, Paris, Gallimard, 1927 et 1928. Rééd. : Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1995.
- GOBINEAU, Arthur de, *Essai sur l'inégalité des sciences humaines*, Paris, Félix Alcan, 1925. Rééd. dans *Œuvres*, éd. Jean Gaulmier, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1983.
- LÉVY-BRUHL, Lucien, *La Mentalité primitive*, Paris, Félix Alcan, 1922.
- L'Âme primitive*, Paris, Félix Alcan, 1927.
- LOCKE, Alain, *The New Negro. An Interpretation*, New York, Albert & Charles Boni, 1925.
- LONDRES, Albert, *Terre d'ébène*, Paris, Albin Michel, 1929. Rééd. : Paris, Le Serpent à plumes, coll. « Motifs », 1998.
- MASSIS, Henri, *Défense de l'Occident*, Paris, Plon, coll. « Le Roseau d'or », 1926.
- MILHAUD, Darius, « Du Brésil au Bœuf sur le toit. Souvenirs », *La Revue de Paris*, mai 1949, n° 56, p. 87-105.
- MURET, Maurice, *Le Crépuscule des nations blanches*, Paris, Payot, 1925.
- RADIGUET, Raymond, *Le Bal du comte d'Orgel* (1924), dans *Œuvres complètes*, éd. Chloé Radiguet et Julien Cendres, Paris, Stock, coll. « Littérature française », 1993.
- ROUMAIN, Jacques, *Œuvres complètes*, éd. Léon-François Hoffmann, Buenos Aires/Rome/Paris, Éditions de l'Unesco, coll. « Archivos », 2003.

- SAINT-JOHN, Spenser, *Hayti or The Black Republic*, London, Smith and Elder, 1884. Trad. fr. : *Haïti ou la République noire*, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1886.
- SAINT-JOHN PERSE, *Éloges*, Paris, Gallimard, 1911. Rééd. : *Éloges*, suivi de *La Gloire des Rois, Anabase, Exil*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1960.
- SAUVAGE, Marcel, *Les Mémoires de Joséphine Baker*, Paris, Dilecta, 2006.
- SEABROOK, *The Magic Island*, New York, Harcourt, Brace and C°, 1929. Trad. fr. : *L'Île magique. Les mystères du vaudou*, trad. Gabriel des Hons, Paris, Firmin-Didot, 1929. Préf. Paul Morand. Rééd. : Paris, Phébus, coll. « D'ailleurs », 1997.
- SCHWOB, Marcel, *Vies imaginaires*, Paris, Charpentier et Fasquelle, 1896. Rééd. : Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1994.
- SEILLAN, Jean-Marie, « Le personnage du roi nègre d'après les illustrations des romans d'aventures africaines à la fin du XIX^e siècle », 2002, <www.crlv.org>.
- , *Aux sources du roman colonial. L'Afrique à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Karthala, 2006.
- SEILLIÈRE, Ernest, *Le Comte de Gobineau et l'aryanisme historique*, Paris, Plon, 1903.
- SHAKESPEARE, William, *La Tragique histoire d'Hamlet, prince de Danemark*, trad. Eugène Morand et Marcel Schwob, Paris, Charpentier et Fasquelle, 1900.
- SMITH, A.N., *Mœurs curieuses des Chinois*, Paris, Payot, 1927.
- TODOROV, Tsvetan, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Le Seuil, coll. « La Couleur des idées », 1989.
- VAN VECHTEN, Carl, *Nigger Heaven*, New York, Alfred Knopf, 1926. Rééd. : éd. Michelle Pfeiffer, préface Philip Levine, Chicago, University of Illinois Press, 2000. Trad. fr. : *Le Paradis des nègres*, trad. Jacques Sabouraud, préface Paul Morand, Paris, Simon Kra, coll. « Les Documentaires », 1928.

Index

- A _____
- ALICE DE MONACO : 31.
- ALLÉGRET, MARC : 75.
- ALLIER, Raoul : 78, 95.
Non civilisé (Le) : 78.
- APOLLINAIRE, Guillaume : 34.
- ASQUITH, Margot : 31.
- AURIC, Georges : 104.
- B _____
- BAILBY, Léon : 43.
- BAKER, Joséphine : 55-56, 65-67.
- BALZAC, Honoré de : 29.
- BARRÈS, Maurice : 39.
- BARTET, Jeanne : 17.
- BAUDELAIRE, Charles : 24.
- BEAUMONT, Étienne de : 32.
- BERNHARDT, Sarah : 17.
- BERTHELOT, Hélène : 60.
- BERTHELOT, Philippe : 32, 37, 40.
- BIBESCO, Antoine : 32.
- BORNO, Louis : 81-82.
- BOSSUET, Jacques-Bénigne : 66.
- BOUKHARINE, Nikolai : 89.
- BOURDET, Édouard : 57, 114.
- BOURGEOIS, Émile : 26.
- BOURGET, Paul : 79.
Outre mer : 79.
- BOYD, Ernest : 45.
- BRASILLACH, Robert : 11.
- BRUN, Louis : 90, 110, 121.
- C _____
- CAMBON, Paul : 31.
Candide : 55.
- CÉLINE, Louis-Ferdinand : 11.
- CENDRARS, Blaise : 34, 56, 98, 112.
Anthologie nègre : 96, 98, 112.
Comment les Blancs sont d'anciens noirs : 96, 98, 112.
Création du monde (La) : 96, 98, 112.

- Du Monde entier au cœur du monde* : 34.
- Petits contes nègres pour les enfants des Blancs* : 96, 98, 112.
- CHADOURNE, Marc : 114.
- CHAMFORT, Sébastien-Roch Nicolas de : 123.
- CHAPLIN, Charles : 64.
- CHARDONNE, Jacques : 60.
- Ce que je voulais vous dire aujourd'hui* : 60.
- CLAUDEL, Paul : 27, 33-35, 46, 62, 64.
- Connaissance de l'Est* : 33.
- COCTEAU, Jean : 34-36, 104.
- CONRAD, Joseph : 31, 33, 36.
- CROISSET, Francis de : 60.
- Féerie cinghalaise (La)* : 60.
- CUMINGS, E. E. : 45.
- CUNARD, Maud : 31.
- D _____
- DANRIT, Eugène : 11.
- Invasion noire (L')* : 11.
- DARWIN, Charles : 106.
- DAUDET, Léon : 39.
- DAUDET, Lucien : 36.
- DEFOE, Daniel : 19.
- DELTEIL, Joseph : 82.
- DÉON, Michel : 61, 122.
- DERAIN, André : 29, 104.
- DESSALINES, Jean-Jacques : 76.
- DONNAY, Maurice : 78, 122.
- DOSTOÏEVSKI, Fédor : 29.
- DOUGLAS, Alfred : 17.
- DOS PASSOS, John : 45.
- DRIEU LA ROCHELLE, Pierre : 36, 63.
- Derniers Jours (Les)* : 63.
- DUBOIS, Félix : 79.
- Tombouctou la mystérieuse* : 79.
- DUCHESNE, Jacques : 15.
- E _____
- Écrits nouveaux (Les)* : 37.
- Ermitage (L')* : 27.
- ESTRADA, Genaro : 126.
- F _____
- FABRE-LUCE, Alfred : 114-115.
- FAULKNER, William :
- Septembre ardent* : 91.
- Treize histoires* : 91.
- FERRY, Jules : 16.
- FIELDING, Henry : 29.
- Tom Jones* : 29.
- Figaro (Le)* : 25.
- FITZGERALD, Francis Scott : 45.
- The Great Gatsby* : 45.
- FLAMMARION, Ernest : 115-116.
- FLAUBERT, Gustave : 23.
- FOURCROY, Antoine-François : 40-41.

- FOURNIER-FABRE, Émile : 85.
Choc suprême ou la Mêlée des races (Le) : 85.
- FRANCE, Anatole : 38.
- FRANÇOIS-JOSEPH : 31.
- G _____
- GAUTIER, Théophile : 23.
- GENET, Jean : 72.
Nègres (Les) : 72.
- GIDE, André : 38-40, 75-77, 112.
Retour au Tchad (Le) : 39, 76-77, 112.
Voyage au Congo : 39, 76-77, 112.
- GIRAUDOUX, Jean : 25-27, 34-36.
- GOBINEAU, Arthur de : 13, 27-28, 51-52, 66, 86-87, 95, 112, 121, 123, 125.
Essai sur l'inégalité des races humaines : 28, 51, 66, 86-88.
Guerre des Turcomans (La) : 27.
Nouvelles asiatiques : 13, 27.
Pléiades (Les) : 27.
- GONCOURT, Edmond et Jules : 29.
- GRASSET, Bernard : 38-40, 53, 60, 91, 110.
- GRAY, Thomas : 28.
- GREFFULHE, Henry de : 32.
- GRIAULE, Marcel : 116.
- GUITRY, Lucien : 17.
- H _____
- HAAS, Lisette : 29.
- HALÉVY, Élie : 26.
- HARRIS, Frank : 17.
- HEARN, Lafcadio : 31.
- HERRIOT, Édouard : 61.
- HEURTELOU, Daniel : 13, 81.
- HUGHES, Langston : 45.
- HUGO, Jean : 36.
- HUGO, Victor : 111.
Bug-Jargal : 111.
- HUYSMANS, Joris-Karl : 23, 29.
À rebours : 23.
- I _____
- Illustration (L')* : 18.
Intransigeant (L') : 43.
- J _____
- JONSON, Ben : 28.
- JOUHANDEAU, Marcel : 11.
Journal des Voyages (Le) : 20.
- K _____
- KNOPF, Alfred : 65.
- L _____
- LA BRUYÈRE, Jean de : 29.
Caractères (Les) : 29.
- LARBAUD, Valery : 27, 46, 57, 60.
- LAURENCIN, Marie : 36, 107, 115.
- LAURENS, Henri : 23.

- LÉNINE, Vladimir Ilitch Oulianov, dit : 89.
- LEROY-BEAULIEU, Anatole : 26.
- LÉVY-BRUHL, Lucien : 13, 16, 66, 87-88, 95, 112.
Âme primitive (L') : 66, 87-88.
Mentalité primitive (La) : 66, 87-88.
- LIVINGSTONE, David : 19.
- LOCKE, Alain : 64.
- LONDRES, Albert : 98, 99, 101-102, 109, 112.
Terre d'ébène : 98, 112.
- LORRAIN, Jean : 28.
- M**_____
- MALRAUX, André : 47, 58, 76.
Tentation de l'Occident (La) : 68, 76.
- MARAN, René : 112.
Batouala, véritable roman nègre : 112.
- MARTIN, Henri : 23.
- MASSENET, Jules : 17.
- MASSINE, Léonid : 34.
- MASSIS, Henri : 11, 76, 124.
Défense de l'Occident : 11, 76.
- MAUPASSANT, Guy de : 23, 45.
- MELCHIOR-BONNET, Christian : 77-78, 98.
- MENCKEN, Henry : 45, 129-130.
- Défense des femmes* : 129-130.
- Mercur de France* : 27.
- MÉTRAUX, Alfred : 81.
- MILHAUD, Darius : 35, 39, 98, 104.
Bœuf sur le toit (Le) : 36, 98.
Brésil au Bœuf sur le toit (Du) : 98.
- MIRBEAU, Octave : 23-24.
Jardin des supplices (Le) : 24.
- Journal d'une femme de chambre* : 23.
- MONTAIGNE : 29.
- MONTHERLANT, Henry de : 82.
- MORAND, Eugène : 17-19, 21.
Drames sacrés (Les) : 17-19.
Grisélidis : 17-19.
Izeÿl : 17-19.
- MORAND, Paul :
Adieu à Giraudoux : 25.
Adieu New York ! : 104-107.
Air indien : 107.
Aurore ou la Sauvage : 37-39.
Baton Rouge (U.S.A.) : 57-58, 74.
Bouddha vivant : 47, 56-58, 92, 113.
Carnets d'un voyage aux Antilles : 78-86, 89-92, 116-117, 121, 128.

- « Ce que je pense de *La Revue indigène* » : 6, 84-85.
- Champions du monde* : 34, 115, 119, 129.
- Charleston (U.S.A.)* : 90-95, 113.
- Chèvre sans cornes (La)* : 103-104, 107-110.
- Clarisse* : 37-38.
- « De l'air ! De l'air ! » : 11, 129.
- Delphine* : 37-38.
- Eau sous les ponts (L')* : 41.
- Entretiens* : 14, 17, 21, 27, 34, 39, 86, 130.
- Europe galante (L')* : 39-40, 113.
- Excelsior (U.S.A.)* : 59, 69-70, 74, 113.
- Extravagants (Les)* : 29-31, 52.
- Feuilles de température* : 39-40.
- Fermé la nuit* : 38-40.
- Fleur double (La)* : 71.
- Giraudoux, souvenirs de notre jeunesse* : 25.
- Hiver caraïbe* : 61, 62, 86, 119, 121-126, 128.
- Journal d'un attaché d'ambassade* : 33-35.
- Journal inutile* : 12.
- Lampes à arc* : 36, 38-40.
- Lewis et Irène* : 39, 69.
- Lettres à des amis et à quelques autres* : 46-47, 60.
- Lettres à Lisette Haas* : 29.
- Lettres de Paris* : 39-41, 48, 56, 75-77.
- Lettres du voyageur* : 36-37, 60, 78, 115.
- Magie noire* : 13-15, 23, 27-28, 31, 33, 35, 37, 43, 55-96, 97-98, 105, 117, 122.
- « Ma Légende » : 127.
- Mes débuts* : 19, 25, 31, 38.
- 1900 : 18, 22-23, 46.
- Monsieur Dumoulin à l'île de la Grenade* : 61.
- New York* : 105, 128.
- Ouvert la nuit* : 38.
- Papiers d'identité* : 30, 127.
- Paris-Tombouctou* : 16, 19, 29, 85-88, 97-119, 129.
- Peuple des étoiles filantes (Le)* : 99-101, 113.
- Réflexes et réflexions* : 19, 21, 48.
- Réveille-matin (Le)* : 35.
- Rhône en hydroglisseur (Le)* : 109.
- Rien que la terre* : 19, 43-53, 57, 81, 113, 117.
- Rond-Point des Champs-Élysées* : 11, 111.

- Syracuse (U.S.A.)* : 56, 67, 72-75.
Tendres stocks : 38.
Tsar noir (Le) : 82, 86-88, 90, 92, 104, 113.
USA. Album de photographies lyriques : 64-66.
Venises : 17, 19-21, 24-28, 32, 35, 41, 45.
Vingt-cinq poèmes sans oiseaux : 39.
Voyage (Le) : 6, 56.
- MOUNET-SULLY : 17.
- MURET, Maurice : 11, 51-52, 57, 124.
Crépuscule des nations blanches (Le) : 11, 51-52, 57.
- MUSSOLINI, Benito : 83.
- N _____
- NATHAN, George : 45.
- NERVAL, Gérard de :
Voyage en Orient (Le) : 29.
New York Times : 44.
- NIETZSCHE, Friedrich : 26-27.
Ainsi parlait Zarathoustra : 26.
- NOAILLES, Anna de : 32.
- NOURISSIER, François : 14, 85.
- O _____
- OSSIAN : 28.
- P _____
- PÉLADAN, Joséphin : 28.
Petit Journal (Le) : 18.
Petit Parisien (Le) : 18.
- PICABIA, Francis :
Œil cacodylate (L') : 36.
- PICASSO, Pablo : 34, 36.
- POLIGNAC, Edmond de : 32.
- PROUST, Marcel : 17, 34, 38, 79.
À la recherche du temps perdu : 17.
- R _____
- RADIGUET, Raymond : 34, 36, 39, 82.
Bal du comte d'Orgel (Le) : 39, 82.
- RANDAU, Robert :
Terrasses de Tomboutou (Les) : 109.
- RÉGNIER, Pierre de : 55.
- RENAN, Ernest : 29, 110.
- REVERDY, Pierre : 37.
Revue blanche (La) : 27.
Revue de Paris (La) : 81, 84.
Revue indigène (La) : 14, 81, 83, 90.
- RIBOT, Alexandre : 15.
- RIMBAUD, Arthur : 27.
Illuminations : 27.
- RODIN, Auguste : 23.
- ROUCAYROL : 99-102.

- ROUMAIN, Jacques : 13, 81-83.
Anthologie de la poésie indigène « haïtienne » : 13, 81-83, 122-123.
- ROUSSEAU, Henri : 62.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques : 125.
- ROUVIER, Jean : 114.
- S _____
- SAINTE-BEUVE, Charles-Augustin :
Notes et pensées : 44.
- SAINT-JOHN PERSE : 27, 30, 33, 43, 76.
Anabase : 30.
Éloges : 30.
Exil : 30.
Gloire des rois (La) : 30.
- SALMON, André : 37.
- SARRAUT, Albert : 38.
- SATIE, Erik :
Parade : 34.
- SAUVAGE, Marcel : 55.
- SCHNEIDER, Marcel : 28, 63.
Mille roses trémières : 28, 63.
- SCHOPENHAUER, Arthur : 23, 42.
- SCHWOB, Marcel : 19-21, 61.
Vies imaginaires : 19.
- SEGALEN, Victor : 27.
Immémoriaux (Les) : 27.
René Leys : 27.
- SEABROOK, William : 129.
- Île magique (L')* : 129.
- SELDES, Gilbert : 45.
- SERT, Misia : 32.
- SHAKESPEARE, William : 21, 23-24.
Hamlet : 21, 23.
- SMITH, A.N. : 78.
Mœurs curieuses des chinois : 78.
- SOREL, Albert : 26.
- SOUPAULT, Philippe : 37.
- SOUTZO, Dimitri : 34.
- SOUTZO, Hélène : 32, 34, 47, 60-62, 76-78, 86, 97-98.
- SPENSER ST JOHN : 69.
Haïti ou la République noire : 69.
- STEVENSON, Robert -Louis : 61.
- SUE, Eugène : 111.
Atar Gull : 111.
- SYLVAIN, Normil : 84.
- SYLVESTRE, Armand : 17.
- T _____
- TEXTE, Joseph : 27.
Origines du cosmopolitisme littéraire (Les) : 27.
- THACKERAY, William : 29.
The American Mercury : 45.
The Smart Set : 45.
- THOMPSON, Francis : 17.
- THURMAN, Wallace : 45.
- TOLSTOÏ, Léon : 29.

Tour du Monde (Le) : 20.

TZARA, Tristan : 39, 56.

De nos oiseaux : 39.

*Oiseau noir dans le soleil
levant (L')* : 39.

V _____

VACARESCO, Hélène : 32.

VANDAL, Albert : 26.

*Europe et la Révolution fran-
çaise (L')*, 26.

Vanity Fair : 39, 48.

VAN VECHTEN, Carl : 13, 45, 64-65,
68, 83.

Nigger Heaven : 64-65.

VERNE, Jules : 20, 109.

Cinq semaines en ballon :
109.

Village aérien (Le) : 109.

Voyages extraordinaires :
20.

VILMORIN, Louise de : 32.

VOISIN, Gabriel : 114.

VOLTAIRE : 49, 51.

W _____

WANGER, Walter : 45.

WELLS, Herbert George : 29.

WHITMAN, Walt : 28.

WILDE, Oscar : 17.

Y _____

YOUNG, Terence : 28.

Z _____

ZOLA, Émile : 23.

Assommoir (L') : 23.

Germinal : 23.

Nana : 23.

Table des matières

Avertissement.....	10
INTRODUCTION. L'Insaisissable.....	11
I. « Au seul souci de voyager ».....	15
II. « Rien que la terre »	43
III. « Magie noire »	55
IV. « Paris-Tombouctou »	97
V. « Hiver caraïbe »	121
EXITUS. Type nègre	127
Chronologie	131
Remerciements.....	134
Bibliographie	135
Index.....	145

En décembre 1927, alors qu'il séjourne en Haïti en compagnie de son épouse, Paul Morand se lie d'amitié avec quelques-uns des membres de la toute jeune *Revue indigène*. À ses directeurs qui lui demandent de bien vouloir rédiger une contribution pour l'insérer dans leur livraison à venir, Morand signe un texte intitulé « Ce que je pense de *La Revue indigène* », dans lequel, après avoir souligné les qualités et lacunes de la revue, il évoque l'œuvre pour laquelle il a effectué tout exprès ce second voyage aux Antilles et écrit : « Depuis un an, j'étudie votre race. Je publierai sous le titre de *Magie noire* une série de petits tableaux qui seront comme des projections lumineuses, sous différents angles, d'un problème central. Certains de ces tableaux vous amuseront, d'autres vous déplairont. Avant de juger, attendez d'avoir lu tout le livre : je crois que ma grande sympathie pour les noirs s'y verra avec évidence ; avant la plupart des Blancs, j'aurai cherché à dégager le génie de la race noire et à l'expliquer en France avec impartialité. » Ce Paul Morand-là est-il bien celui que l'on connaît ? L'auteur de « De l'air ! De l'air ! », de *France-la-Doulce* et du *Journal inutile* ?

Cette monographie vise à revenir sur la période nègre de Morand, à appréhender les sources de sa puissante fascination pour les Noirs avant que la magie ne cesse d'opérer et que ne restent plus de cette époque des textes célébrant une envoûtante beauté et témoignant d'une volonté de percer d'insondables mystères.

Délégation du Mozambique durant le 11^e festival « Pour la solidarité anti-impérialiste, la paix et l'amitié », La Havane, 4 août 1978. © akg-images/ddrbildarchiv.de

ISBN 978-2-84050-939-4		SODIS F387338	
9 782840 509394			